

AIMER UN MONSTRE : LE GOÛT DES TÉNÈBRES

Eros



Aimer un Monstre : Le Goût des Ténèbres

Par Eros

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Apex du Prédateur	4
Chapitre 2 : L'Invasion des Espaces	14
Chapitre 3 : La Première Brèche	24
Chapitre 4 : Ombres sur la Peau	35
Chapitre 5 : Le Rituel du Sang	46
Chapitre 6 : L'Expérience Commence	56
Chapitre 7 : L'Isoloir	63
Chapitre 8 : Le Masque Tombe	73
Chapitre 9 : L'Adoration du Vice	82
Chapitre 10 : La Tentative de Fuite	92
Chapitre 11 : L'Ultimatum du Monstre	98
Chapitre 12 : L'Inauguration des Ténèbres	109
Chapitre 13 : Le Prix de la Loyauté	118
Chapitre 14 : L'Éternité dans l'Abîme	128

Chapitre 1

L'Apex du Prédateur

Le verre découpait la nuit de la métropole avec une précision chirurgicale. Derrière les baies vitrées du penthouse, la ville n'était qu'un amas de lumières froides étouffées par une pluie verglaçante, un cadavre de béton dont on aurait laissé les veines palpiter sous la glace. À l'intérieur, l'air était saturé de parfums coûteux et d'une politesse si stérile qu'elle en devenait asphyxiante. Élise lissa sa robe de soie noire, une seconde peau qui ne parvenait pas à réchauffer le vide qui lui rongait la poitrine. Elle détestait ces galas. Tout ici était trop lisse, trop restauré, dépourvu de la moindre balafre authentique. En tant que restauratrice d'art, elle passait ses journées à caresser les plaies des toiles déchirées, à combler les manques de fresques profanées. Elle ne comprenait que la ruine.

Elle s'écarta du buffet, le goût du champagne trop sucré lui collant au palais comme une insulte. Ses doigts picotaient, une impatience nerveuse qui réclamait du relief, de la rugosité. C'est alors que la pression atmosphérique de la pièce sembla changer. Ce ne fut pas un bruit, mais un glissement, une ombre plus dense qui s'immisça dans la lumière crue des lustres de cristal.

Gabriel entra. Il ne marchait pas, il s'appropriait l'espace. Sa silhouette, moulée dans un costume de laine sombre dont la coupe frôlait la perfection militaire, dégageait une odeur de cuir froid et de métal, un parfum qui heurta les sens d'Élise avec la violence d'un choc frontal. Il ne souriait pas. Son visage était un masque d'arêtes dures, de cicatrices invisibles mais palpables sous la peau tendue. Ses yeux, d'un gris d'acier délavé, balayèrent la foule avec le mépris d'un prédateur observant du bétail avant de se fixer, avec une précision terrifiante, sur elle.

Élise sentit un frisson électrique remonter le long de sa colonne vertébrale, une décharge qui fit se dresser les poils sur sa nuque. Elle aurait dû détourner le regard. Elle aurait dû reculer vers la sortie, vers la sécurité du froid extérieur. Au lieu de cela, elle resta ancrée au sol, les talons s'enfonçant dans le tapis épais, les pupilles dilatées par une peur qui, en une fraction de seconde, s'était muée en une excitation brutale et primitive.

Il traversa la pièce, ignorant les salutations serviles des hommes d'affaires qui s'écartaient sur son passage. Il ne s'arrêta qu'à quelques centimètres d'elle, brisant la barrière de l'intimité sans la moindre hésitation. L'odeur de son corps — une chaleur animale dissimulée sous l'élégance du tissu — l'envahit.

— Vous regardez les murs comme si vous cherchiez la faille pour les abattre, dit-il. Sa voix était basse, un grognement feutré qui semblait vibrer jusque dans le bas-ventre d'Élise.

— Je ne cherche pas à les abattre, répondit-elle, sa voix plus rauque qu'elle ne l'aurait voulu. Je cherche ce qu'ils cachent derrière le plâtre. La moisissure, la brique cassée. La vérité.

Gabriel laissa échapper un rire bref, dépourvu de toute gaieté. Il fit un pas de plus, l'obligeant à cambrer légèrement le dos pour maintenir le contact visuel. Il était immense, une masse de muscles et de volonté qui l'écrasait physiquement.

— La vérité est rarement propre, Élise.

Le fait qu'il connaisse son nom lui fit l'effet d'une main se resserrant sur sa gorge. Pas une agression, mais une revendication. Ses yeux descendirent lentement de son visage à son décolleté, s'attardant sur la pulsation rapide de sa carotide. Elle se sentit nue sous ce regard, écorchée vive, et pourtant, une humidité traîtresse commença à fleurir entre ses cuisses. C'était une réaction révoltante, une trahison de son propre corps face

à la menace flagrante qu'il représentait.

— Je sais, murmura-t-elle, ses doigts se crispant sur son verre vide. La laideur a une forme de pureté que la beauté n'atteindra jamais.

Le regard de Gabriel s'assombrit, une lueur sauvage y remplaçant la froideur initiale. Il tendit la main, non pas pour l'inviter à danser, mais pour saisir son menton. Ses doigts étaient rudes, la peau calleuse contre la sienne, une poigne de fer qui ne laissait aucune place à la négociation. Il la força à lever le visage, exposant sa gorge vulnérable sous la lumière crue.

— Vous êtes venue ici pour trouver quelque chose à réparer, n'est-ce pas ? demanda-t-il, ses lèvres se rapprochant de son oreille. Mais vous ne comprenez pas. Certaines choses ne sont pas brisées par accident. Elles sont nées pour détruire tout ce qu'elles touchent.

Élise sentit son souffle chaud contre sa peau, une promesse de violence et de plaisir entremêlés. Elle vit son propre reflet dans les pupilles de l'homme : une femme terrifiée, le souffle court, dont le corps tout entier implorait l'humiliation et la possession. Son cœur frappait ses côtes comme un animal en cage, mais elle ne lutta pas contre la prise de Gabriel. Au contraire, elle pencha la tête en arrière, offrant davantage d'accès à son prédateur, sentant la pointe de son désir percer le voile de sa moralité.

— Montrez-moi, souffla-t-elle, les yeux mi-clos, défiant l'abîme de s'ouvrir sous ses pieds.

La main de Gabriel glissa du menton à sa nuque, ses doigts s'enroulant dans ses cheveux pour tirer brusquement sa tête vers l'arrière. La douleur fut brève, aiguë, immédiatement suivie d'une bouffée d'endorphines qui la fit vaciller. Il l'observait avec une curiosité cruelle, comme un entomologiste contemplant un insecte dont il

s'apprête à arracher les ailes.

— Vous n'avez aucune idée de ce que vous demandez, Élise. Ce que je suis vous brisera d'une manière que votre art ne pourra jamais soigner. Vous finirez en miettes sur le sol de ma réalité.

Il se colla contre elle, son bassin pressant contre le sien. Elle sentit la dureté de son sexe à travers les épaisseurs de leurs vêtements, une barre d'acier qui promettait de la fendre en deux. Le contraste entre le luxe du salon et la brutalité de leur contact était écœurant d'érotisme. Elle sentait la sueur perler entre ses seins, l'air devenant trop rare pour ses poumons affolés.

— Alors brisez-moi, répondit-elle, sa voix n'étant plus qu'un sifflement de soumission avide.

Un éclair de satisfaction sauvage passa dans les yeux de Gabriel. Il ne répondit pas. Il se contenta de resserrer sa prise sur ses cheveux, la traînant presque imperceptiblement vers l'ombre des couloirs qui menaient loin de la foule, vers les parties privées de cet appartement de verre. Chaque pas était une abdication, chaque mouvement de ses hanches contre les siennes un pas de plus vers une déchéance qu'elle avait cherchée toute sa vie sans oser la nommer. Elle ne voyait plus les invités, n'entendait plus la musique feutrée. Il n'y avait plus que l'odeur de Gabriel, la douleur délicieuse dans son cuir chevelu et cette faim atroce qui lui tordait les entrailles.

Gabriel ne s'embarrassa d'aucune galanterie lorsqu'il la poussa à l'intérieur d'un bureau sombre, les murs tapissés de cuir et de livres anciens. Il referma la porte d'un coup de talon, le déclic de la serrure résonnant comme un couperet dans le silence soudain. La musique du gala n'était plus qu'un bourdonnement lointain, une rumeur d'un monde auquel ils n'appartenaient déjà plus. Sans lui laisser le temps de reprendre son souffle, il la projeta contre le battant de bois massif. Le choc lui fit monter une décharge d'adrénaline le long de la colonne vertébrale, tandis que le dossier de sa robe

en soie glissait, exposant sa peau brûlante au contact froid de la menuiserie.

— Tu as une idée de ce que tu viens de réclamer ? grogna-t-il, sa voix vibrant contre sa tempe.

Il ne lui laissa pas l'occasion de répondre. Sa main, toujours ancrée dans ses cheveux, força sa tête en arrière, exposant la ligne tendue de sa gorge. De l'autre main, il agrippa le bas de sa robe et la releva d'un geste brusque, sans se soucier des coutures qui craquaient. Le froid de la pièce mordit ses cuisses nues, mais ce ne fut rien comparé à l'intrusion brutale de la cuisse de Gabriel qui vint se loger entre ses jambes, écrasant son intimité à travers la dentelle fine de sa lingerie.

Élise laissa échapper un gémissement étranglé. Elle se sentait minuscule sous lui, une proie acculée, et pourtant, chaque fibre de son être réclamait cette violence. Elle s'agrippa aux revers de sa veste de smoking, ses ongles s'enfonçant dans le tissu de laine vierge, cherchant un ancrage alors que ses genoux menaçaient de lâcher.

— Je ne brise pas doucement, Élise. Je broie. Je consume.

Il pencha la tête, ses lèvres effleurant le lobe de son oreille avant qu'il n'y plante ses dents, un mordu cruel qui la fit tressaillir. L'odeur de Gabriel — un mélange de tabac froid, de santal et de cette sueur mâle, âcre et excitante — l'envahissait. Il ne l'embrassait pas. Il la marquait. Sa main libre descendit avec une lenteur calculée, ses doigts s'insinuant sous l'élastique de sa culotte pour découvrir le désastre humide qu'elle était devenue.

Lorsqu'il toucha sa chair, Élise arqua le dos, un cri de pur besoin mourant dans sa gorge. Il était rude, ses doigts n'offrant aucune caresse, mais cherchant au contraire à l'écarter, à mesurer l'étendue de sa défaite.

— Tu es trempée, constata-t-il avec une satisfaction sombre. Tu mouilles pour un

homme qui te traite comme une chienne de salon. C'est ça que tu caches sous tes airs de petite héritière parfaite ?

Il enfonça deux doigts en elle avec une brusquerie qui lui arracha un sanglot de plaisir. Il fouillait ses profondeurs, ses phalanges heurtant son col avec une cadence méprisante, tandis que son pouce écrasait son clitoris sans aucune pitié. La douleur et l'extase se mélangeaient en un cocktail toxique. Elle sentait le fluide chaud glisser le long de ses doigts, souillant la dentelle et la main de Gabriel, mais il ne s'arrêta pas. Au contraire, il intensifia le rythme, ses coups de boutoir digitaux la forçant à se cambrer contre lui, le visage déformé par une jouissance qui ressemblait à un supplice.

— Regarde-moi, ordonna-t-il.

Elle ouvrit les yeux, ses pupilles dilatées à l'extrême. Le visage de Gabriel était un masque de prédateur, ses traits durcis par une tension sauvage. Il n'y avait aucune tendresse dans son regard, seulement une possession absolue. Il retira ses doigts avec un bruit de succion humide qui la fit frissonner de honte et d'envie. Sans la quitter des yeux, il déboutonna son pantalon d'un geste sec. Son sexe, libéré, apparut entre eux, sombre et pulsant de sang, une promesse de destruction qu'elle avait elle-même invoquée.

Il l'attrapa par les hanches et la souleva, l'asseyant d'un coup sur le bord d'un lourd bureau en acajou. Le bois froid contre ses fesses nues accentua le contraste avec la chaleur animale qui émanait de lui. Gabriel écarta ses jambes au maximum, forçant ses genoux vers l'extérieur jusqu'à ce qu'elle soit totalement ouverte, offerte, vulnérable. Il se glissa entre ses cuisses, le gland de sa verge venant frotter sa vulve déjà irritée, étalant ses propres sécrétions sur sa peau.

— Tu as voulu le monstre, Élise. Maintenant, encaisse.

Il ne pénétra pas immédiatement. Il joua avec ses nerfs, faisant glisser sa longueur contre ses lèvres gonflées, la narguant. Il saisit ses seins à pleine main, les écrasant dans le corset de sa robe, ses pouces malmenant ses tétons durcis jusqu'à la douleur. Élise haletait, le souffle court, ses mains cherchant désespérément le contact de sa peau. Elle voulait qu'il la remplisse, qu'il mette fin à cette torture de l'attente, qu'il la déchire s'il le fallait pourvu qu'il soit en elle.

— S'il te plaît, Gabriel... s'il te plaît... murmura-t-elle, sa dignité s'évaporant dans la chaleur moite de la pièce.

— "S'il te plaît" quoi ?

Il la saisit par la mâchoire, l'obligeant à maintenir le contact visuel. Sa main descendit à nouveau pour écarter ses lèvres vulvaires, exposant son sexe rouge et battant. Il positionna sa pointe à l'entrée de son étroit canal, là où la résistance serait la plus forte.

— Dis-le. Dis-moi ce que tu veux que je fasse de toi.

— Prends-moi... Baise-moi jusqu'à ce que je ne sache plus mon nom.

Un sourire cruel étira les lèvres de Gabriel. Il se pencha en avant, son poids l'écrasant contre le bureau, et commença une poussée lente, délibérée, impitoyable. Élise sentit sa chair s'étirer, céder sous la pression de cet acier vivant. C'était trop, c'était énorme, et pourtant ce n'était pas assez. Elle sentait chaque millimètre de lui conquérir son territoire, forçant son passage dans une étreinte qui tenait plus du combat que de l'amour. Les muscles de ses cuisses tremblaient sous l'effort de le recevoir, ses doigts s'enfonçant dans le bois du bureau, y laissant des marques de griffures.

Il s'arrêta à mi-chemin, la laissant pleine et vibrante, son souffle chaud se mélangeant au sien dans une atmosphère chargée d'électricité et d'odeurs de sexe brut. Il ne

bougea plus, savourant sa détresse, son corps qui essayait désespérément de l'aspirer plus profondément.

— Tu es si serrée, Élise... On dirait que tu n'as jamais été brisée pour de bon.

Il se recula brusquement, presque entièrement, avant de frapper d'un coup de rein sauvage, s'enfonçant jusqu'à la garde. Le cri qu'elle poussa fut étouffé par la main de Gabriel qui se plaqua sur sa bouche, ne lui laissant pour seule issue que de gémir contre sa paume, tandis qu'il commençait à la pilonner avec une régularité de métronome. Chaque choc de leurs bassins produisait un claquement humide qui résonnait dans la pièce, un rythme tribal qui réduisait leur vernis social en cendres. La sueur commençait à perler sur le front de Gabriel, ses yeux fixés sur les siens, observant chaque spasme, chaque signe de soumission dans son regard noyé de plaisir.

Gabriel ne cherchait plus à être subtil. Il l'utilisait comme un exutoire, son bassin percutant les fesses d'Élise avec une violence qui la faisait basculer vers l'avant à chaque assaut. Sa main s'écarta de sa bouche pour venir s'enrouler fermement dans sa chevelure, tirant sa tête en arrière avec une force qui lui fit cambrer l'échine. Le contraste était total : le froid des murs de marbre contre son ventre, et la chaleur dévastatrice de cet homme qui la labourait sans relâche.

— Regarde-moi, ordonna-t-il d'une voix rauque, brisée par l'effort.

Élise tourna la tête autant qu'elle le pouvait, ses yeux cherchant les siens. Ce qu'elle y vit la terrifia autant qu'elle l'excita : une noirceur absolue, une absence totale de pitié. Il n'y avait plus de gala, plus de réputation, plus de monde extérieur. Il n'y avait que ce mouvement de va-et-vient, ce frottement de chair contre chair qui produisait un bruit de succion obscène. Ses parois vaginales, gorgées de sang et de désir, se resserraient autour du membre de Gabriel à chaque pénétration, essayant de retenir ce qui la déchirait si délicieusement.

Il accéléra encore le rythme. Les coups devinrent plus courts, plus saccadés, visant un point précis au fond d'elle qui déclenchait des décharges électriques jusque dans la pointe de ses seins. Élise sentit la première vague de l'orgasme monter, une pression insoutenable qui partait de son bas-ventre pour envahir tout son corps. Ses jambes fléchirent, mais la main de fer de Gabriel la maintenait debout, la forçant à encaisser chaque centimètre de sa virilité.

— Tu vas venir, Élise. Maintenant.

Ce n'était pas une suggestion, c'était un ordre. Elle lâcha une plainte longue, un gémissement qui se transforma en un cri aigu alors que ses muscles se contractaient violemment. Elle se sentit s'ouvrir, s'effondrer de l'intérieur tandis que des spasmes incontrôlables secouaient ses hanches. Son sexe, inondé de ses propres fluides, glissait maintenant avec une facilité lubrique, mais Gabriel ne s'arrêta pas pour autant. Au contraire, il sembla puiser dans sa jouissance à elle l'énergie nécessaire pour franchir son propre seuil.

Sa respiration se fit hachée, animale. Il lâcha ses cheveux pour venir plaquer ses deux mains sur les reins de la jeune femme, les doigts s'enfonçant dans sa peau laiteuse jusqu'à y laisser des marques rouges. Il grogna, un son sourd qui vibra jusque dans la gorge d'Élise, avant de s'enfoncer une dernière fois, de tout son long, avec une force qui la fit décoller du sol.

Elle sentit l'explosion. Le jet brûlant du foutre de Gabriel qui frappait son col de l'utérus, vague après vague, une invasion liquide qui semblait ne jamais vouloir finir. Il resta ainsi, suspendu à son propre plaisir, le corps tendu comme un arc, la tête jetée en arrière, tandis qu'il se vidait en elle avec une sauvagerie qui frôlait la rage. Le silence qui suivit fut seulement troublé par leurs respirations erratiques, le sifflement de l'air dans leurs poumons brûlants.

Gabriel ne se retira pas immédiatement. Il resta ancré en elle, savourant le battement de son cœur contre son dos, l'humidité qui coulait le long de leurs cuisses entremêlées. L'odeur de leur sexe, lourde et entêtante, saturait l'espace confiné. Il se pencha lentement, ses lèvres frôlant l'oreille rougie d'Élise.

— Tu es marquée, maintenant, murmura-t-il, sa voix ayant retrouvé son timbre de prédateur, bien que plus basse, plus sombre. Tu ne pourras plus jamais prétendre que tu ne m'appartiens pas.

Il se dégagea d'un coup sec. Le vide qu'il laissa fut presque aussi douloureux que l'avait été sa présence. Élise s'appuya contre le mur, les jambes tremblantes, sentant le mélange de sa jouissance et du sperme de Gabriel glisser lentement le long de sa peau, trace indélébile de sa défaite. Sans un mot de plus, il réajusta ses vêtements avec une précision glaciale, ne lui jetant qu'un dernier regard chargé d'une promesse sinistre avant de se diriger vers la porte.

Il sortit, la laissant seule dans la pénombre de la pièce, le corps brisé, l'âme souillée, mais le ventre encore vibrant d'une dévastation qu'elle savait déjà vouloir revivre. Le prédateur avait chassé, il avait pris ce qu'il voulait, et Élise comprit, dans un frisson de terreur et d'extase, que ce n'était que le début de son exécution.

Chapitre 2

L'Invasion des Espaces

Le silence qui suivit le claquement de la porte n'était pas un soulagement, c'était une pesée. Élise restait soudée au mur froid, les omoplates comprimées contre le béton brut de son atelier. L'obscurité de la pièce n'était trouée que par les reflets blafards de la ville qui mouraient sur les larges baies vitrées. Elle respirait par à-coups, l'air chargé de l'odeur de leur coït : un mélange de cuir cher, de sueur acide et de la pointe métallique du sang.

Le froid de la pièce mordait sa peau nue, faisant se dresser les poils sur ses bras. Entre ses cuisses, la sensation était visqueuse, presque lourde. Une traînée de sperme mêlée à ses propres sécrétions, encore tiède, s'écoulait lentement le long de l'intérieur de sa cuisse gauche, traçant un sillage brillant dans la pénombre avant de finir sa course sur le sol de ciment. Elle ne fit pas un geste pour s'essuyer. Elle sentait chaque pulsation de son sexe malmené, une douleur sourde et rythmée qui lui rappelait l'assaut précédent. Sur ses reins, la brûlure des marques laissées par les mains de Gabriel était vive ; elle imaginait sans peine les empreintes violacées qui devaient déjà tacher sa peau claire, stigmates d'une possession qui ne disait pas son nom.

Gabriel n'était pas parti. Il se tenait dans l'encadrement de la porte, une silhouette massive, architecturale, dont les contours se confondaient avec l'ombre du couloir. Il avait déjà réajusté son pantalon de laine sombre et sa chemise, dont les boutons étaient fermés avec une précision maniaque, ne laissant paraître aucun désordre, aucune trace de l'animalité dont il venait de faire preuve. Seul son regard, deux éclats de verre sombre fixés sur elle, trahissait une tension non résolue.

Il fit un pas dans la pièce. Le bruit de ses semelles de cuir sur le sol résonna comme

un arrêt de mort. Élise tressaillit, ses genoux manquant de se dérober. Elle se sentait obscène, non pas à cause de sa nudité, mais à cause de la manière dont il la regardait : comme un objet d'art qu'il venait de briser pour mieux en étudier les fissures.

— Tu trembles, Élise, dit-il d'une voix basse, dénuée de toute chaleur.

Ce n'était pas une constatation, c'était un diagnostic. Il s'approcha d'elle avec cette lenteur prédatrice qui la paralysait. Il s'arrêta à quelques centimètres, envahissant son champ de vision, son espace vital, son oxygène. L'odeur de son parfum boisé se mêlait maintenant à celle, plus brute, de son propre corps qu'elle portait encore sur elle.

Il leva une main et, du bout des doigts, suivit le trajet de la coulée blanche qui s'étirait sur sa jambe. Le contact était glacial. Il recueillit une goutte du mélange de fluides sur son index, l'observa un instant avec une curiosité clinique, puis écrasa son doigt contre la lèvre inférieure de la jeune femme. Elle goûta le sel, l'amertume de sa propre excitation et le goût de cet homme qui l'infestait.

— Ce lieu te ressemble, continua-t-il en balayant la pièce du regard sans cesser de presser son doigt contre sa bouche. Vide. En attente d'une profanation. Tu restaures des icônes défigurées toute la journée en espérant que quelqu'un fera la même chose avec toi.

Élise tenta de détourner les yeux, mais il lui saisit la mâchoire, forçant son visage vers le haut. Ses doigts s'enfoncèrent dans sa chair, juste assez pour frôler la douleur. Elle vit dans ses yeux une absence totale d'empathie, un vide qui l'attirait plus sûrement que n'importe quelle promesse de tendresse. C'était ce qu'elle cherchait, cette vérité crue, dépouillée des artifices de la morale.

— Regarde-moi, ordonna-t-il.

Elle obéit, le souffle court, sa poitrine heurtant le torse habillé de Gabriel à chaque inspiration. Le contraste entre le tissu rêche de sa veste et la sensibilité extrême de ses mamelons dressés lui arracha un frisson qui lui parcourut l'échine.

— Je n'aime pas les frontières, murmura-t-il contre ses lèvres, son haleine chaude contrastant avec la froideur de ses paroles. Ton appartement, ton travail, ton corps... tout cela n'est qu'une extension de ce que je possède désormais. Tu pensais pouvoir garder une part de toi dans l'ombre ?

Il lâcha son visage pour laisser sa main descendre lentement le long de son cou, s'attardant sur la carotide qui battait follement, avant de s'écraser sur son sein droit. Il le broya sans ménagement, ses doigts cherchant la douleur autant que le plaisir. Élise laissa échapper un gémissement étranglé, ses hanches basculant instinctivement vers lui, cherchant le contact du sexe qu'elle sentait durcir à nouveau sous le tissu de son pantalon.

— Tu es une ruine, Élise. Et je suis le seul à savoir comment habiter les ruines.

Il se colla contre elle, l'écrasant contre le mur. Elle sentit la boucle de sa ceinture mordre sa peau tendre juste au-dessus de son pubis, là où l'humidité de son sexe commençait à imbiber le tissu du pantalon de Gabriel. Il ne cherchait pas à la séduire ; il marquait son territoire, pièce par pièce, pore par pore.

Il pencha la tête dans son cou, inhalant l'odeur de son effroi et de son désir. Sa langue vint lécher la base de son oreille, un geste d'une lenteur obscène, tandis que sa main libre descendait entre leurs corps pour s'enfoncer brutalement entre ses cuisses tremblantes. Il n'utilisa aucun préliminaire, ses doigts s'enfonçant directement dans sa chair ouverte, encore gorgée de lui, cherchant le col de son utérus avec une rudesse qui la fit cambrer le dos, le visage renversé, les yeux révulsés vers le plafond de béton.

— Dis-le, exigea-t-il, sa voix vibrant contre sa peau. Dis que cet espace n'est plus à toi.

Élise ne pouvait qu'émettre des sons inarticulés, le cerveau court-circuité par l'invasion de ses doigts qui fouillaient ses entrailles avec une autorité absolue. Elle sentait le sperme qu'il y avait laissé plus tôt se mélanger à nouveau sous l'action de ses mouvements saccadés, créant un bruit de succion humide qui l'humiliait autant qu'il l'excitait. Chaque poussée de Gabriel contre elle lui rappelait qu'elle n'était plus qu'un réceptacle, une extension de sa volonté architecturale.

Il se recula brusquement, la laissant haletante, les jambes flageolantes, manquant de s'effondrer au sol. Il la regarda avec un mépris teinté d'une sombre satisfaction. Ses doigts étaient couverts de ses sécrétions, brillants sous la faible lueur des réverbères extérieurs. Sans quitter ses yeux des siens, il porta sa main à sa bouche et lécha lentement ses propres doigts, s'appropriant chaque trace de son intimité.

— Demain, je ferai changer les serrures, dit-il avec un calme terrifiant. Ce ne sera plus ton atelier. Ce sera mon sanctuaire. Et tu y seras l'œuvre que je finirai de briser.

Élise resta pétrifiée, le dos contre le mur froid, tandis que les mots de Gabriel s'installaient dans l'air comme une sentence de mort sociale. L'idée de ne plus posséder les clés de son propre refuge, de ce lieu où elle avait tenté de construire une identité loin de son emprise, lui donna la nausée. Pourtant, entre ses cuisses, le vide laissé par ses doigts la brûlait. Elle se détestait pour cette pulsation sourde qui continuait de marteler son sexe, pour cette humidité persistante qui coulait le long de ses jambes, vestige de l'orgasme qu'il lui avait arraché quelques minutes plus tôt.

Il s'approcha d'elle, la dépassant d'une tête, une masse sombre et menaçante dans l'ombre de l'atelier. Il ne l'effleura pas tout de suite, il se contenta de l'encercler de sa présence, savourant l'odeur de la peur et du désir qui émanait d'elle.

— Tu penses que tu peux encore décider de ce qui t'appartient ? murmura-t-il près de son oreille, son souffle chaud provoquant un frisson violent qui lui remonta la colonne vertébrale. Regarde cet endroit, Élise. Chaque centimètre carré de ce sol est déjà marqué par ton abandon. Tu as joui ici, contre ces murs, dans mes mains. Ton ADN est incrusté dans le bois. Tu n'es plus chez toi. Tu es dans ma cage.

Il saisit son menton avec une brutalité froide, forçant son visage à se lever vers le sien. Il ne cherchait pas la tendresse. Il cherchait la soumission absolue dans ses yeux embués. De son autre main, il s'empara de son poignet et le plaqua au-dessus de sa tête, l'immobilisant contre la cloison.

— Dis-le, ordonna-t-il. Dis que cet endroit m'appartient.

— Je... je ne peux pas, hoqueta-t-elle, alors même que ses hanches traîtresses cherchaient inconsciemment le contact de son bassin.

Gabriel laissa échapper un rire bref, sans joie. Il lâcha son menton pour descendre sa main vers le bas de son ventre. Il écrasa sa paume contre le tissu fin de sa culotte, déjà trempée de ses fluides. La sensation de la pression ferme sur son clitoris gonflé fit gémir Élise, un son étranglé qu'elle tenta d'étouffer.

— Ton corps dit le contraire, constata-t-il d'une voix rauque. Ta chatte me réclame alors que ton esprit essaie de formuler une résistance pitoyable. Tu es tellement mouillée que je pourrais glisser en toi sans même te préparer.

Il ne perdit pas de temps. D'un geste sec, il déchira la dentelle de ses sous-vêtements. Le bruit du tissu qui cède résonna dans le silence de la pièce comme une déflagration. Élise sentit l'air frais frapper son intimité exposée, avant que la chaleur de la main de Gabriel ne vienne la recouvrir. Il ne fut pas doux. Ses doigts s'enfoncèrent à nouveau, cherchant la profondeur de sa chair, tournant dans le mélange de son foutre et de sa propre lubrification. Il la malaxait comme une argile malléable, forçant son corps à

s'ouvrir, à se cambrer, à s'offrir malgré elle.

— Tu sens ça ? demanda-t-il en enfonçant un troisième doigt, étirant ses parois avec une autorité qui la faisait trembler de tous ses membres. C'est le bruit de ton effondrement.

Le son de succion, humide et obscène, emplissait l'espace entre eux. Élise sentait son cerveau s'embrumer, la panique cédant la place à une sorte de léthargie érotique dévorante. Elle voulait qu'il s'arrête, elle voulait qu'il la déchire. Elle détestait la façon dont il la regardait, comme un architecte observe une structure qu'il s'apprête à démolir pour mieux la reconstruire selon ses propres plans.

Il retira ses doigts brusquement et, d'un mouvement fluide, la retourna contre le mur. Ses seins s'écrasèrent contre la surface rugueuse de la cloison. Il plaqua tout son corps contre son dos, sa queue déjà dure et impatiente pressée contre ses fesses. Gabriel saisit ses cheveux à la racine, tirant sa tête en arrière pour exposer la ligne délicate de sa gorge.

— Je vais te baiser sur ce mur jusqu'à ce que tu oublies ton propre nom, Élise. Jusqu'à ce que la seule chose qui reste dans ton esprit soit le souvenir de mon poids en toi.

Il déboutonna son pantalon avec une lenteur calculée, le frottement de la fermeture éclair étant le seul avertissement avant que sa virilité ne se libère. Elle sentit le gland brûlant et massif frotter contre la fente de ses fesses, cherchant l'entrée de son antre. Elle était tellement ouverte, tellement prête, que le simple contact la fit tressaillir violemment.

— S'il te plaît, lâcha-t-elle dans un souffle, incapable de savoir si elle demandait grâce ou la pénétration.

— "S'il te plaît" quoi ? répondit-il en mordant cruellement le lobe de son oreille. "S'il

te plaît, Gabriel, prends-moi" ? "S'il te plaît, viole mon intimité" ? Apprends à demander correctement, petite chose.

Il appuya son bassin, faisant glisser sa verge contre ses lèvres charnues, se gorgeant de son humidité sans encore pénétrer. Il jouait avec ses nerfs, avec sa faim, l'affamant alors qu'elle était déjà à l'agonie. Il enfonça une main sous elle, attrapant une de ses cuisses pour la lever, l'ouvrant davantage, la laissant totalement vulnérable et offerte.

Ses doigts se refermèrent sur ses hanches, les ongles s'ancrant dans sa peau comme des griffes. Il n'y avait plus aucune trace de l'homme civilisé qui dirigeait des chantiers de prestige. Il n'y avait plus que ce prédateur qui avait décidé que cette femme, ce lieu, cette vie, étaient ses jouets.

— Regarde par la fenêtre, ordonna-t-il, la forçant à fixer le vide de la rue en contrebas, alors qu'il s'apprêtait à la percer. Personne ne viendra te sauver. Personne ne sait ce que je te fais. Tu es seule avec moi, et je vais te briser pierre par pierre.

Il poussa alors, un coup de rein sauvage et massif, s'enfonçant en elle d'un seul bloc, remplissant son corps jusqu'à la garde dans un déchirement de plaisir et de douleur qui lui arracha un cri de pure agonie extatique. Sa chair se tendit sous l'invasion, l'accueillant dans une étreinte serrée et brûlante. Elle était clouée au mur, littéralement, par sa puissance.

Gabriel ne bougea pas tout de suite, savourant la sensation de ses parois qui se contractaient frénétiquement autour de lui, essayant d'absorber l'intrus. Il respirait fort, son souffle rauque se mêlant aux petits sanglots d'Élise.

— Voilà ta nouvelle demeure, grogna-t-il en commençant ses premiers va-et-vient, lents, profonds, impitoyables. Mon sexe en toi. C'est le seul espace que tu es autorisée à habiter désormais.

Chaque poussée était calculée pour la heurter au plus profond, pour la faire basculer dans un abîme où la dignité n'existait plus. Il la baisait avec une rage froide, une volonté de possession qui dépassait l'acte charnel. Il voulait l'habiter, l'envahir, saturer ses sens jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'une extension de lui-même.

Le rythme s'accéléra brutalement. Gabriel ne se contentait plus de la pénétrer ; il la martelait. Ses mains, larges et calleuses, quittèrent les hanches d'Élise pour venir s'ancrer ailleurs. L'une d'elles remonta pour enserrer sa gorge, juste assez pour qu'elle sente le pouls de son propre effroi battre contre sa paume, tandis que l'autre lui empoignait les cheveux, tirant sa tête en arrière pour l'obliger à offrir son cou, ses yeux révulsés, son visage déformé par une jouissance qu'elle voulait encore nier.

— Regarde-moi, ordonna-t-il, sa voix n'étant plus qu'un grognement animal. Regarde ce que je fais de toi.

Chaque coup de boutoir faisait claquer son bassin contre ses fesses avec un bruit humide et sourd qui résonnait dans la pièce trop silencieuse. Le frottement de sa verge contre ses parois saturées de cyprine créait une succion presque insupportable. Élise sentait la brûlure s'intensifier, une chaleur incandescente qui partait de son entrejambe pour irradier jusqu'à ses extrémités. Elle essayait de griffonner le mur, ses ongles crissant sur la peinture, cherchant un appui, une sortie, n'importe quoi pour échapper à cette invasion totale. Mais il n'y avait pas d'issue. Gabriel occupait tout l'espace, physique et mental. Il était le mur derrière elle, l'acier en elle, l'air qu'elle peinait à inhaler.

Il se retira presque entièrement, laissant juste la pointe de son sexe la tourmenter à l'entrée, avant de s'enfoncer à nouveau d'un coup sec, frappant le col de son utérus avec une précision cruelle. Élise lâcha un gémissement brisé, sa tête basculant d'un côté à l'autre. Elle était trempée de sueur, la sienne mêlée à celle de Gabriel qui perlait sur son torse puissant et glissait sur le dos de la jeune femme. L'odeur de leur sexe, musquée, âcre, envahissait ses narines, achevant de la déposséder de sa raison.

— Tu sens comme tu m'appelles ? murmura-t-il contre son oreille, ses dents effleurant le lobe sensible. Ta chatte me bouffe, Élise. Tu me supplies de te détruire.

Il ne lui laissa pas le temps de répondre. Il augmenta la cadence, ses mouvements devenant frénétiques, saccadés. Il n'y avait plus de place pour la manipulation, seulement pour la bestialité. Il la baisait avec une fureur qui cherchait la faille, le point de rupture où elle ne serait plus qu'une chair pantelante sous lui. Les parois d'Élise se contractaient par spasmes involontaires, enserrant le membre de Gabriel comme pour le retenir, pour le forcer à rester en elle pour toujours. La douleur du choc répété se fondait dans une extase électrique, une agonie délicieuse qui lui faisait mordre sa lèvre jusqu'au sang.

Le plaisir monta comme une lame de fond, dévastateur. Gabriel le sentit. Il lâcha ses cheveux pour plaquer ses deux mains de chaque côté de sa tête, la clouant davantage contre la paroi alors qu'il doublait l'intensité de ses assauts. Il ne cherchait plus la profondeur, mais la friction sauvage, le contact brut de leurs peaux qui s'entrechoquaient dans une cadence infernale.

— Donne-moi tout, Élise. Crève pour moi.

Le cri finit par jaillir, rauque, méconnaissable. Sous la poussée finale de Gabriel, les muscles d'Élise se figèrent dans une crampe monumentale. Son orgasme la percuta avec la violence d'un accident, une déflagration qui lui fit perdre conscience de la réalité pendant quelques secondes. Elle ne sentait plus le mur, plus ses jambes qui tremblaient, seulement le torrent de lave qui inondait ses veines et le battement frénétique de son sexe contre celui de l'homme qui l'écrasait.

Gabriel poussa un rugissement étouffé, ses muscles se tendant à rompre sous sa chemise. Il s'enfonça une dernière fois, jusqu'à la garde, se vidant en elle avec une force qui la fit tressaillir. Il resta là, lourd, son membre palpitant encore à l'intérieur

d'elle, déversant son foutre brûlant dans son antre conquis. Sa respiration était un sifflement saccadé contre la nuque d'Élise.

Le silence revint, seulement troublé par leurs souffles courts et le bruit de quelques gouttes de fluides glissant le long de leurs cuisses pour s'écraser sur le parquet. Gabriel ne s'écarta pas immédiatement. Il savoura sa victoire, le poids de son corps contre le sien, la manière dont elle s'effondrait contre le mur, ses forces l'ayant abandonnée.

Il finit par se retirer avec une lenteur calculée, le bruit de succion marquant la fin de l'acte. Élise glissa le long de la paroi, ses genoux cédant, pour finir prostrée sur le sol, les cheveux en bataille, le regard vide. Gabriel se rhabilla sans la quitter des yeux, boutonnant sa chemise avec une morgue glaciale. Il ramassa sa veste, la jeta sur son épaule, puis s'accroupit devant elle. Il prit son menton entre ses doigts, la forçant à lever les yeux vers lui.

— Regarde autour de toi, Élise, dit-il d'une voix redevenue calme, presque douce, ce qui était bien plus terrifiant que ses cris. Ce n'est plus ton appartement. Ce n'est plus ton corps. C'est mon territoire.

Il se redressa, se dirigea vers la porte d'entrée et s'arrêta un instant, la main sur la poignée.

— Je repasserai demain. Assure-toi d'être prête à m'accueillir.

La porte claqua, le verrou tourna. Élise resta seule dans le salon dévasté, l'odeur de Gabriel encore collée à sa peau, le feu de son invasion brûlant encore entre ses jambes, marquant le début de sa captivité dans les espaces qu'elle croyait autrefois siens.

Chapitre 3

La Première Brèche

Le cliquetis métallique du verrou qui tourne dans la serrure résonna dans le silence sépulcral de l'appartement comme un coup de feu. Élise resta prostrée contre la paroi froide, les épaules voûtées, le souffle court. Le salon n'était plus qu'un champ de ruines de design minimaliste : une lampe de créateur renversée, des coussins de soie éparpillés sur le parquet sombre, et cette odeur obsédante de cuir et de tabac froid que Gabriel laissait derrière lui comme une marque de territoire.

Ses cuisses tremblaient, marquées par la morsure du sol. Elle sentit la traînée visqueuse et chaude de son propre désir, mêlée aux fluides de l'homme, glisser lentement le long de sa peau pour venir tacher le bois verni. Elle ne fit aucun geste pour s'essuyer. Cette souillure était la seule preuve tangible qu'il avait été là, qu'il l'avait brisée menu avant de se rhabiller avec une élégance insultante. Il était parti, verrouillant la porte de l'extérieur, la laissant prisonnière de son propre luxe, une poupée désarticulée dans un écrin de verre surplombant la ville hivernale.

À travers les immenses baies vitrées, la métropole n'était qu'un amas de lumières floues sous une pluie glacée. Élise ferma les yeux, luttant contre la nausée et l'excitation qui se battaient dans ses entrailles. Elle aurait dû hurler, griffer la porte, appeler à l'aide. Au lieu de cela, elle rampa lentement vers la double porte dérobée qui menait à son atelier.

L'atelier était une anomalie dans cet appartement stérile. Une pièce saturée d'une humidité froide où stagnaient les effluves chimiques des solvants et l'odeur de poussière séculaire des toiles qu'elle restaurait. C'était là qu'elle se sentait exister, parmi les madones décapitées et les martyrs à la chair craquelée. Elle se hissa sur ses

jambes instables, sa nudité narguant l'ombre des statues. Ses doigts rencontrèrent le bord rugueux de son établi en chêne massif.

Le silence fut brusquement rompu non pas par un bruit, mais par un changement de pression dans l'air. Elle ne l'avait pas entendu revenir. Elle ne l'avait pas entendu déverrouiller la porte d'entrée.

— Tu n'as même pas essayé de te nettoyer, Élise.

La voix de Gabriel, basse, rocailleuse, monta du seuil de l'atelier. Il était là, parfaitement impeccable dans sa chemise d'un blanc chirurgical, les boutons fermés jusqu'au col, sa veste de costume jetée avec une désinvolture cruelle sur son épaule. Ses yeux d'un gris d'acier balayèrent le corps dénudé de la jeune femme, s'attardant sur l'humidité qui brillait encore à l'intérieur de ses cuisses.

— Je voulais voir combien de temps tu mettrais à ramper vers tes propres ruines, ajouta-t-il en avançant dans la pièce.

Le contraste était insoutenable. Il représentait l'ordre, la puissance froide de celui qui construit des empires sur le sang des autres, tandis qu'elle n'était que désordre, chair offerte et vulnérabilité. Il s'approcha d'elle, ses pas lourds résonnant sur le béton de l'atelier. L'odeur du métal et de la pluie qui s'échappait de ses vêtements se mêla aux vapeurs de térébenthine.

Élise recula, ses fesses heurtant violemment le rebord de l'établi. Elle voulait dire quelque chose, une insulte, une supplique, mais sa gorge était nouée par une terreur qui la faisait jouir intérieurement. Il s'arrêta à quelques centimètres d'elle. Sa main gantée de cuir noir – il n'avait pas même pris la peine d'ôter ses gants – se leva pour saisir son menton avec une force brutale.

— Regarde-toi, murmura-t-il en l'obligeant à lever les yeux vers lui. Tu es comme ces

croûtes que tu tentes de réparer. Fendue. Incomplète. Tu penses que si je te brise assez fort, tu finiras par comprendre de quoi tu es faite ?

Il ne lui laissa pas le temps de répondre. Sa main libre descendit brutalement, ses doigts gantés s'enfonçant entre ses jambes, là où elle était déjà béante et trempée. Élise laissa échapper un gémissement étranglé, sa tête basculant en arrière contre une toile en attente de restauration. Le cuir froid contre sa muqueuse brûlante créa un choc électrique qui la fit se cambrer.

— Tu es tellement impatiente de te faire détruire, n'est-ce pas ? La morale, les principes... Tout ça s'efface dès que je te touche avec la rudesse que tu mérites.

Il retira sa main, laissant Élise haletante, le sexe battant de spasmes incontrôlés. D'un geste sec, il posa sa veste sur une chaise et commença à défaire sa ceinture. Le bruit du métal contre le cuir fut le signal d'une exécution imminente. Il ne la regardait plus avec désir, mais avec la concentration d'un architecte s'apprêtant à démolir une structure obsolète.

— Sur l'établi, ordonna-t-il. Face contre le bois.

Elle s'exécuta, son corps obéissant avant même que son esprit ne puisse formuler une protestation. Elle s'allongea sur le ventre, ses seins écrasés contre la surface rugueuse tachée de pigments rouges et de vernis séché. Ses mains agrippèrent les rebords de la table alors qu'il se plaçait derrière elle.

Elle sentit la chaleur de son corps, la pression de son érection massive qui venait buter contre ses fesses. Il n'y avait aucune tendresse, aucune phase préliminaire. Gabriel saisit ses hanches, ses doigts s'ancrant dans sa chair comme des serres, la soulevant légèrement pour l'ajuster à sa convenance.

— Tu sens ça, Élise ? C'est le poids de ta réalité.

Il cracha sur sa main pour humidifier l'entrée de son sexe, un geste d'une vulgarité calculée qui humilia la jeune femme autant qu'il l'enflamma. D'un coup de rein violent, il s'enfonça en elle. Le cri d'Élise fut étouffé par le bois de l'établi. C'était une invasion, une déchirure qui semblait remonter jusqu'à sa colonne vertébrale. Il était trop grand, trop dur, trop présent.

— Ouvre-toi, putain, gronda-t-il contre son oreille, son souffle chaud contrastant avec le froid de la pièce. Ne fais pas semblant d'être fragile. On sait tous les deux que tu n'attends que ça : que je t'emplisse jusqu'à ce que tu oublies ton propre nom.

Il commença un va-et-vient sauvage, chaque coup la propulsant un peu plus contre l'établi, faisant vibrer les outils et les pots de peinture autour d'eux. Le bruit de la chair contre la chair, le claquement rythmique et cru de leurs corps se rencontrant avec une violence animale, devint le seul son audible dans l'atelier sombre. Élise sentait le sperme de leur précédente interaction se mélanger à la lubrification naturelle qui coulait maintenant librement, créant un frottement sonore, une symphonie de fluides et de sueur.

Ses mains lâchèrent le bord de la table pour venir griffer aveuglément le bois, cherchant une prise alors que Gabriel intensifiait la cadence. Il n'avait aucun rythme humain ; c'était une machine, une force de la nature cherchant à la réduire à néant. Ses doigts gantés revenaient sans cesse écraser son clitoris avec une insistance douloureuse, la forçant à rester au sommet d'une extase insoutenable, là où la frontière entre le plaisir et la souffrance s'évapore.

— Regarde ce que je fais de toi, haleta-t-il, sa voix brisée par l'effort. Une pauvre petite restauratrice d'art qui finit par se faire tringler sur son propre lieu de travail comme une chienne en chaleur. Est-ce que c'est assez réel pour toi, Élise ? Est-ce que tu te sens enfin vivante dans cette merde ?

Élise ne répondit que par un cri étranglé, un son animal qui se perdit contre le bois froid de l'établi. Elle n'avait plus de mots, plus de dignité, seulement ce besoin dévorant de sentir Gabriel la briser. Il resserra sa poigne sur sa nuque, ses doigts gantés de cuir fin s'enfonçant dans ses cheveux défaits, forçant sa tête vers l'arrière pour qu'elle puisse voir, dans le reflet d'une vitrine de pigments, le spectacle obscène de leur union. Elle vit ses propres fesses, rougies par les impacts, s'écarter sous la poussée brutale de l'homme derrière elle. Elle vit la cambrure douloureuse de ses reins et la sueur qui faisait briller sa peau comme un vernis frais.

— Réponds-moi, ordonna-t-il, ses coups de boutoir se faisant plus secs, plus profonds, cherchant à atteindre le fond de son utérus à chaque assaut. Tu aimes être cette traînée, n'est-ce pas ? Tu aimes que je salisse ton sanctuaire ?

— Oui... gémit-elle en griffant désespérément la surface de travail, renversant un flacon d'essence de térébenthine dont l'odeur âcre envahit instantanément la pièce. Oui, Gabriel... défonce-moi... s'il te plaît.

Il lâcha ses cheveux pour venir plaquer ses mains à plat sur ses omoplates, l'écrasant de tout son poids contre la table. Le contraste entre la lourdeur de son corps musclé et la finesse de la structure en bois faisait gémir le meuble à chaque va-et-vient. Gabriel n'était plus dans la séduction ; il était dans la conquête, dans une rage sourde qui se transmettait par la violence de ses reins. Il se retira presque entièrement, laissant la tête de son membre frôler l'entrée trempée de son sexe, avant de s'enfoncer à nouveau d'un coup sec, sans prévenir, arrachant à Élise un hoquet de surprise et de douleur délicieuse.

Elle sentait la texture des gants de cuir sur sa peau humide, une sensation étrangère, presque clinique, qui accentuait son sentiment de déchéance. Il fit glisser une main sous son ventre, ses doigts trouvant le chemin de son clitoris gonflé, déjà saturé de sensations. Il ne le caressa pas. Il le malmena, pinçant la chair sensible entre le pouce et l'index tout en continuant de la labourer par derrière. Le mélange de la douleur

aiguë à l'avant et de la plénitude brutale à l'arrière la projeta dans une zone de non-retour. Ses jambes flageolaient, menaçant de se dérober sous elle, mais il la maintenait debout par la seule force de sa poigne.

— Regarde-toi, murmura-t-il à son oreille, sa respiration brûlante contre son lobe. Tu es trempée. Tu coules partout sur ta table de travail. Ton précieux atelier pue le sexe et la sueur, Élise. Tu ne pourras plus jamais entrer ici sans penser à la sensation de ma bite qui te déchire.

Il accéléra encore le rythme, ses hanches claquant contre les siennes avec un bruit de succion de plus en plus sonore. Le sperme de leur premier échange, mêlé à ses propres sucs, servait de lubrifiant, facilitant le glissement mais rendant chaque mouvement plus gras, plus obscène. Élise sentait son propre plaisir monter comme une marée noire, irrésistible. Elle avait envie de hurler, de le supplier d'arrêter, de le supplier de ne jamais s'arrêter. Ses doigts rencontrèrent un scalpel de restauration posé sur le bord ; elle le serra dans sa paume, la pointe émoussée s'enfonçant dans sa chair, cherchant une ancre dans cette tempête de sensations.

Gabriel sentit la tension dans les muscles de ses cuisses s'intensifier. Il savait qu'elle était au bord du gouffre. Il ralentit soudainement, la laissant suspendue à ce sommet insoutenable. Il se retira lentement, centimètre par centimètre, sentant les parois internes d'Élise se contracter désespérément pour le retenir.

— Non... Gabriel, non... pas maintenant, implora-t-elle, tournant son visage baigné de larmes vers lui.

Il la fixa avec une froideur prédatrice, ses yeux sombres brillant d'un éclat cruel. Il ne la pénétra pas à nouveau tout de suite. Il utilisa sa main gantée pour étaler les fluides qui coulaient le long de ses cuisses, les remontant vers son entrée, avant de glisser un doigt, puis deux, à l'intérieur d'elle avec une rudesse qui la fit cambrer le dos.

— Tu veux que je continue ? demanda-t-il d'une voix basse, presque calme, contrastant violemment avec la fureur de ses mouvements précédents. Dis-le. Dis-moi que tu as besoin que je te traite comme la chienne que tu es.

— J'ai... j'ai besoin de toi, Gabriel. Prends-moi... finis-en. Je t'en supplie, baise-moi encore.

Il esquissa un sourire sans chaleur, un rictus de pur pouvoir. Il se saisit de ses hanches, les soulevant légèrement pour ajuster l'angle, et rentra en elle avec une force telle qu'elle crut que ses os allaient se briser. Le choc fut si intense que sa vision se brouilla de taches colorées, mimant les pigments renversés sur le sol. Il ne s'arrêta plus. Chaque coup était une insulte, chaque mouvement une revendication. Il la possédait totalement, non pas comme un amant, mais comme un maître d'œuvre s'appropriant une matière brute, la pétrissant jusqu'à ce qu'elle n'ait plus de forme propre.

La sueur coulait de son front à lui pour s'écraser sur le dos de la jeune femme, se mélangeant à la sienne dans une alchimie moite. L'air dans l'atelier était devenu lourd, saturé de l'humidité de leurs corps et de la tension électrique qui les liait. Élise n'était plus qu'un amas de nerfs à vif, une plaie ouverte réclamant le sel de son agresseur. Elle sentit le spasme de son propre orgasme commencer à poindre, une onde de choc partant de son bas-ventre pour irradier dans tout son corps, mais Gabriel, le sentant aussi, choisit ce moment précis pour la retourner brutalement sur le dos.

Elle se retrouva allongée parmi les outils, les pinceaux et les flacons de solvants, les jambes grandes ouvertes, exposée dans toute sa vulnérabilité sous la lumière crue de la lampe articulée de l'établi. Sans lui laisser le temps de reprendre son souffle, il écrasa son corps contre le sien, saisissant ses poignets pour les plaquer au-dessus de sa tête. Ses yeux plongèrent dans les siens, y cherchant la trace de la femme civilisée qu'elle était une heure plus tôt, n'y trouvant qu'une épave ravagée par le désir.

Il s'enfonça à nouveau, plus violemment encore, alors que sa bite cognait son col avec une précision chirurgicale. Élise ouvrit la bouche pour crier, mais il étouffa le son en écrasant ses lèvres contre les siennes, lui imposant un baiser sauvage, plein de salive et de goût de fer, pendant que ses reins continuaient leur besogne dévastatrice. Ses ongles s'enfoncèrent dans le cuir des gants de Gabriel alors qu'elle sentait le monde s'effondrer autour d'elle.

Le bois de l'établi grinça sous les secousses répétées, un gémissement structurel qui se mêlait aux râles sourds de Gabriel. Élise sentait les têtes de vis et les rainures du plateau s'imprimer dans sa peau nue, une douleur cuisante qui ne faisait qu'attiser le brasier entre ses cuisses. Il lâcha ses poignets, non pas pour la libérer, mais pour saisir ses cuisses et les replier violemment contre sa poitrine, ouvrant son sexe plus largement encore, l'offrant sans défense à ses assauts.

Il ne cherchait pas la douceur. Chaque coup de rein était une intrusion brutale, un enfoncement total qui la soulevait du plan de travail. Elle sentait le poids de ses bourses cogner contre son périnée mouillé, un claquement de chair humide et rythmé qui résonnait dans le silence oppressant de l'atelier. L'odeur de la térébenthine se mêlait à celle, plus âcre et entêtante, de leur sueur et de son excitation de mâle en plein carnage.

— Tu voulais ça, n'est-ce pas ? grogna-t-il contre son oreille, sa voix n'étant plus qu'un râpeux murmure de prédateur. Tu voulais que je te défonce au milieu de tes pinceaux ?

Élise ne pouvait pas répondre. Sa tête basculait en arrière, ses cheveux balayant la poussière de bois et les résidus de peinture sèche. Elle était une plaie ouverte, une masse de nerfs à vif. Elle détestait la manière dont il la traitait, comme une chose, un réceptacle, et pourtant, chaque fois que sa bite frappait le fond de son utérus, elle sentait une décharge électrique la parcourir, une jouissance sombre et humiliante qui lui arrachait des sanglots de plaisir.

Il se retira presque entièrement, étirant ses chairs congestionnées, avant de s'enfoncer à nouveau d'un coup sec, sans prévenir. Le cri qu'elle poussa fut étranglé par la morsure qu'il lui infligea à la base du cou. Ses dents s'enfoncèrent dans sa chair tendre, marquant son territoire, tandis que ses mains, calleuses et impitoyables, pétrissaient ses seins avec une force qui laisserait des traces livides. Elle était sienne. Brisée, ouverte, marquée.

— Regarde-moi, ordonna-t-il en la saisissant par la mâchoire pour forcer son visage vers le sien.

Elle ouvrit des yeux embués de larmes et de désir pur. Le visage de Gabriel était un masque de concentration sauvage, les mâchoires contractées, les narines dilatées. Il n'y avait aucune tendresse dans son regard, seulement une possession absolue. Il accéléra encore le mouvement, transformant ses coups de boutoir en une cadence frénétique, une machine de chair et de muscles lancée à pleine vitesse.

Élise sentit la vague monter, insoutenable, une pression insupportable dans le bas de son ventre. Ses muscles vaginaux se contractèrent spasmodiquement autour de lui, le broyant, le suppliant de finir son œuvre de destruction. Elle agrippa les bras massifs de Gabriel, ses ongles labourant la peau de ses avant-bras, cherchant un point d'ancrage dans ce chaos sensoriel.

— Je vais venir... Gabriel... je vais...

— Viens pour moi, salope. Prends tout.

Il ne ralentit pas. Au contraire, il sembla vouloir la traverser, l'épingler définitivement à cet établi. La première décharge le faucha en plein vol. Élise se cambra violemment, son corps se tendant comme un arc, tandis que les parois de son con se refermaient comme un étau sur le membre dur de Gabriel. Elle hurla son orgasme contre son

épaule, une explosion de couleurs sombres et de chaleur liquide qui lui fit perdre toute notion d'espace.

Gabriel ne s'arrêta pas. Il continua de la pilonner avec une rage renouvelée, profitant de la succion de ses spasmes. Il grogna, un son animal venant du fond de sa gorge, avant de se figer, les muscles du dos saillants sous l'effort. Il s'enfonça une dernière fois, aussi loin qu'il le put, et elle sentit le jet brûlant de son foutre inonder son col, une invasion interne qui semblait ne jamais finir. Il se vida en elle avec une violence qui la fit tressaillir, le visage enfoui dans le creux de son épaule, son souffle court et brûlant marquant sa peau.

Le silence retomba brutalement sur l'atelier, n'étant plus troublé que par leurs respirations erratiques et le bruit de la pluie qui recommençait à frapper le toit en tôle. Gabriel resta peser sur elle de tout son poids pendant de longues secondes, les maintenant soudés par leurs fluides mêlés. Lorsqu'il se retira enfin, le bruit de succion de sa bite quittant son corps fit monter une bouffée de chaleur aux joues d'Élise.

Elle resta allongée sur le bois froid, les jambes pendantes, incapable de bouger. Le liquide séminal coulait lentement le long de ses cuisses, une trace indélébile de sa défaite. Gabriel se rhabilla en silence, ajustant son pantalon sans un regard pour elle, avec une froideur qui contrastait violemment avec la chaleur de l'acte. Il ramassa sa veste, la jeta sur son épaule, puis se tourna vers elle alors qu'il atteignait la porte.

Ses yeux, redevenus d'un bleu glacial, balayèrent son corps dévasté, exposé sur l'autel de son travail.

— La brèche est faite, Élise, dit-il d'une voix dépourvue d'émotion. Ne t'étonne pas si tout le reste s'écroule maintenant.

Il sortit sans attendre de réponse, laissant la porte battre derrière lui. Élise ferma les

yeux, le goût de lui encore dans la bouche, le ventre douloureux et plein de son absence, réalisant avec une terreur sourde qu'il avait raison. Elle n'était plus la même femme. Elle n'était plus qu'une ruine sur laquelle il venait de bâtir son empire.

Chapitre 4

Ombres sur la Peau

Le martèlement de la pluie contre la tôle du toit résonnait dans le silence de l'atelier comme une mitraille sourde, un rythme binaire et oppressant qui semblait vouloir broyer les murs de verre et d'acier. Allongée sur l'établi, Élise ne bougeait pas. Le bois brut, imprégné d'huiles de lin et de poussière séculaire, lui griffait les omoplates et les fesses. Elle sentait le froid de l'air mordre la sueur qui séchait sur son ventre, tandis qu'entre ses cuisses, la sensation de plénitude douloureuse commençait à refluer, laissant place à une moiteur collante, le rappel liquide de l'assaut de Gabriel.

Ses jambes pendaient dans le vide, les muscles encore saisis de légers spasmes involontaires. Elle gardait les yeux clos, savourant cette léthargie proche de la syncope. La porte avait battu, Gabriel était sorti, mais son odeur — ce mélange de tabac froid, de cuir coûteux et de cette note métallique de sang qui ne le quittait jamais — stagnait dans l'atmosphère saturée d'humidité. Elle était une carcasse offerte, une œuvre profanée sur son propre plan de travail, et cette pensée la faisait frissonner plus sûrement que le courant d'air qui léchait sa peau nue.

Le grincement des gonds l'arracha à sa torpeur. Il revenait.

Élise ouvrit les paupières. L'éclairage industriel, blafard et oscillant, découpait la silhouette de Gabriel dans l'encadrement de la porte. Il avait déjà renfilé son pantalon de costume sombre, dont le tissu impeccable contrastait violemment avec le désordre de la pièce, mais sa chemise pendait, ouverte, révélant la puissance brute de son torse. Sa veste était jetée négligemment sur son épaule, tenue par un doigt. Il ne la regardait pas tout de suite ; il observait la pluie tomber derrière les grandes verrières, son profil de rapace figé dans une arrogance tranquille.

Il fit quelques pas, le bruit de ses chaussures de cuir sur le béton résonnant comme des sentences. Lorsqu'il s'arrêta au bord de l'établi, il surplomba son corps exposé sans une once de pudeur ou de tendresse. Il la détaillait comme un architecte examine une structure dont il a testé la résistance jusqu'au point de rupture.

— Tu as les yeux d'une bête qui attend le coup de grâce, Élise, murmura-t-il, sa voix basse vibrant dans sa cage thoracique.

Il posa sa main sur sa hanche, les doigts longs et froids s'ancrant dans la chair tendre. Élise tressaillit, ses hanches se soulevant instinctivement vers lui malgré la fatigue. Elle ne répondit rien, fascinée par le mouvement de son corps alors qu'il se penchait pour poser sa veste sur un coin de l'établi. C'est à ce moment-là, dans l'arc de son dos alors qu'il se détournait à moitié, que la lumière crue frappa ses omoplates.

Élise retint son souffle.

Jusque-là, dans l'urgence de leurs étreintes souvent brutales et mal éclairées, elle n'avait fait qu'effleurer les reliefs de sa peau. Là, sous ses yeux, se déployait une géographie de l'horreur. Des sillons profonds, blanchis par le temps mais d'une netteté effrayante, lacéraient le bas de ses reins. Plus haut, près de la colonne vertébrale, une marque circulaire, boursouflée, évoquait la brûlure d'un métal porté au rouge. Ce n'étaient pas des blessures accidentelles. C'était une méthode. Une écriture de la douleur gravée dans la viande.

Une pulsion morbide, plus forte que la peur, poussa Élise à se redresser sur les coudes. Ses seins pointèrent sous l'effet du froid et de l'excitation soudaine qui lui tordit les entrailles. Elle tendit une main tremblante, ses doigts effleurant la base de la cicatrice la plus longue.

Gabriel se figea. Il ne se recula pas. Il resta immobile, le dos offert, mais elle sentit

chaque muscle de son corps se changer en acier sous sa pulpe.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle dans un souffle, sa voix brisée par l'effort.

Il tourna lentement la tête, son regard d'un gris d'orage rencontrant le sien. Il n'y avait aucune honte sur son visage, seulement une curiosité prédatrice pour sa réaction.

— C'est ce qu'il reste quand on essaie de briser ce qui ne peut pas l'être, dit-il avec une neutralité glaçante. Tu voulais voir le monstre, Élise ? Le voilà. Pas dans mes mots, pas dans mes réseaux. Dans ma peau.

Il se retourna brusquement, la saisissant par la nuque pour la forcer à rester assise sur l'établi, son visage à quelques centimètres du sien. L'odeur de son sexe, mêlée à celle de sa propre excitation, l'assaillit. Il prit sa main, celle qui venait de toucher sa cicatrice, et l'écrasa contre son propre torse, là où son cœur battait avec une régularité inhumaine.

— Touche encore, ordonna-t-il, sa voix se muant en un grognement sourd. Apprends à connaître le relief de ma violence. C'est tout ce que j'ai à t'offrir. Pas de poésie. Juste les marques de ce que j'ai survécu.

Il pressa son corps contre le sien, forçant ses jambes à s'écarter de nouveau pour loger son bassin entre ses genoux. Le tissu de son pantalon frottait contre sa vulve encore gonflée et sensible, créant une friction électrique qui fit gémir Élise malgré elle. Elle sentait le contraste entre la fraîcheur de la pièce et la chaleur dévorante qui émanait de lui. Son dégoût pour ce qu'il représentait se noyait dans une soif de destruction qu'elle ne reconnaissait pas comme sienne.

— Tu as peur, n'est-ce pas ? murmura-t-il en descendant sa main le long de sa gorge, pressant juste assez pour entraver son souffle. Tu as peur parce que tu réalises que tu n'es pas en train de restaurer quoi que ce soit ici. Tu es juste en train de sombrer avec

moi.

Il l'embrassa alors, un baiser qui n'avait rien d'un échange, mais tout d'une invasion. Sa langue força le passage, brutale, explorant sa bouche avec une autorité qui exigeait une soumission totale. Élise agrippa ses épaules, ses ongles s'enfonçant dans les muscles tendus de son dos, là où les cicatrices formaient une texture irrégulière sous ses doigts. Elle se griffa presque contre ce cuir humain, cherchant à s'imprégner de sa laideur, de sa force, de cette obscurité qui la sortait enfin du vide de son existence.

La main de Gabriel quitta sa nuque pour descendre entre leurs corps, ses doigts s'enfonçant sans préambule dans sa chair trempée. Elle poussa un cri étouffé contre ses lèvres, le bassin projeté en avant, cherchant désespérément le contact. Il ne la caressait pas ; il la possédait manuellement, avec une rudesse qui ignorait toute notion de préliminaire, focalisé sur le son de sa respiration qui se brisait.

— Regarde-moi, exigea-t-il en se reculant de quelques centimètres, ses doigts continuant leur travail dévastateur en elle. Regarde celui que tu laisses te salir.

Élise ouvrit les yeux, ses pupilles dilatées occupant presque tout l'iris. Elle voyait l'homme de verre et d'acier, l'architecte du crime, et elle voyait l'animal blessé dont le corps racontait une histoire de sang. Sa moralité n'était plus qu'un lointain souvenir, une peau morte qu'elle venait de muer sur cet établi en bois. Elle se cambra, offrant sa gorge, offrant tout ce qu'elle était à cet homme qui ne savait qu'utiliser et détruire.

La pluie continuait de hurler sur le toit, isolant leur petit périmètre de violence et de plaisir du reste du monde. Ici, dans l'humidité froide de l'atelier, la seule vérité qui comptait était le frottement des peaux, l'odeur du foutre et la certitude que rien, jamais, ne pourrait les réparer.

Gabriel ne ralentit pas. Ses doigts, calleux, s'enfonçaient dans sa chair humide avec une précision de prédateur, cherchant ce point précis où son souffle se transformait en

un râle guttural. Il ne la touchait pas pour la caresser ; il la fouillait pour y trouver la preuve de sa déchéance. Chaque va-et-vient dans sa fente noyée de sécrétions faisait claquer la peau contre la peau, un son humide et sourd qui résonnait contre les murs de l'atelier.

— Regarde-les bien, Élise, murmura-t-il contre son oreille, sa voix n'étant plus qu'un grognement de métal broyé. Regarde ces marques. Chaque cicatrice est un mensonge qu'on m'a arraché. Et toi, tu veux savoir ce qu'il y a dessous ?

Il retira brutalement sa main. Le vide soudain fit gémir Élise, une plainte de manque qui la fit se cambrer instinctivement vers lui. Mais Gabriel l'immobilisa, ses paumes larges plaquées sur ses épaules, l'écrasant contre l'établi. Le bois rugueux lui griffait les omoplates, un rappel douloureux de la réalité brutale de cet instant. Sans un mot, il déboutonna son pantalon d'un geste sec. Le cuir de sa ceinture craqua dans le silence lourd de l'orage.

Lorsqu'il se libéra, sa queue, massive et déjà battante de sang, se dressa fièrement entre eux. Elle était à l'image de l'homme : sombre, impitoyable. Élise ne put détacher ses yeux du membre qui palpitait, une veine épaisse le parcourant comme un serpent sous la peau. L'odeur musquée de son excitation, mêlée à la sueur froide et à la poussière de bois, l'envahit, lui montant à la tête comme une drogue dure.

— Touche-la, ordonna-t-il.

Ce n'était pas une invitation. C'était un ordre qui ne souffrait aucune désobéissance. Élise tendit une main tremblante. Ses doigts rencontrèrent la chaleur brûlante de son gland, déjà perlant d'un liquide séminal limpide. La texture était de la soie sur de l'acier. Elle referma sa paume sur lui, sentant la puissance brute de son désir. Gabriel laissa échapper un sifflement entre ses dents serrées, ses muscles saillants se tordant sous l'effet du contact.

— Tu sens comme elle te veut ? Comme elle veut te déchirer ? grogna-t-il en s'emparant de son poignet pour lui imposer un mouvement de va-et-vient frénétique. C'est ça que tu cherchais dans mes dossiers ? C'est ça, la vérité que tu voulais déterrer ?

Il la força à se masturber avec sa propre main, le regard verrouillé dans le sien. Élise voyait le mépris se battre contre une faim animale dans ses yeux noirs. Elle se sentait se liquéfier, son propre foutre coulant le long de ses cuisses, trempant le bord de l'établi. La honte n'était qu'un lointain écho, balayée par l'urgence de sentir cette masse de chair l'envahir.

D'un mouvement brusque, il la fit pivoter. Élise se retrouva face contre le bois froid, le visage pressé contre des plans d'architecture qu'elle avait elle-même dessinés. Gabriel saisit ses hanches, ses doigts s'enfonçant dans la chair tendre de ses fesses, y laissant des marques rouges instantanées. Il ne cherchait pas la douceur. Il cherchait la soumission.

Il se colla contre elle, son torse couvert de cicatrices frottant contre son dos nu. Elle sentit sa queue dure glisser entre ses fesses, cherchant l'entrée de son antre. Le contraste entre le froid de l'atelier et la chaleur dévastatrice de son sexe la fit frissonner de la tête aux pieds.

— Tu es tellement trempée, Élise... On dirait que tu ne demandais que ça : être traitée comme la traînée que tu es devenue au moment où tu as posé les yeux sur moi.

Il pressa le gland contre son ouverture, jouant avec la résistance de ses muscles contractés. Elle était serrée, étroite, mais sa propre mouille servait de lubrifiant naturel, facilitant l'intrusion. Gabriel ne l'introduisit pas d'un coup. Il s'enfonça de quelques centimètres, juste assez pour qu'elle sente la circonférence l'écarter, la remplir avec une violence contenue.

Élise étouffa un cri dans le bois de l'établi. Elle se sentait pleine, étirée à la limite de la douleur, mais chaque fibre de son corps réclamait davantage. Elle repoussa ses fesses vers lui, une invitation muette et obscène.

— Pas si vite, souffla-t-il, sa main remontant pour saisir ses cheveux et lui tirer la tête en arrière, l'obligeant à cambrer le dos de façon douloureuse. Je veux que tu sentes chaque millimètre. Je veux que tu comprennes que ce que je vais te faire, personne ne pourra l'effacer.

Il se retira presque entièrement, ne laissant que la pointe de son sexe la hanter, avant de s'enfoncer à nouveau, un peu plus profondément cette fois. Le son de leurs corps s'entrechoquant devenait le seul rythme de l'univers. À chaque coup de boutoir, il lui rappelait sa position, sa fragilité face à sa force brute.

Ses doigts libres s'égarèrent entre ses jambes, venant torturer son clitoris gonflé alors qu'il continuait ses assauts lents et profonds par derrière. Le mélange de plaisir et de soumission la rendait folle. Elle n'était plus une femme, elle n'était plus une architecte, elle n'était plus qu'un réceptacle pour la rage et la luxure de cet homme brisé.

— Dis-le, exigea-t-il, sa respiration devenant plus courte, plus rauque. Dis que tu veux que je t'éclate. Dis que tu veux que je te marque comme ces salauds m'ont marqué.

— S'il te plaît... Gabriel... vas-y... enfonce-toi... balbutia-t-elle, les yeux révulsés.

Il lâcha ses cheveux pour plaquer sa main sur sa bouche, étouffant ses mots, alors que ses mouvements gagnaient en rapidité et en violence. Le rythme devint frénétique, une machine de guerre lancée à pleine vitesse. Le bruit de la pluie était désormais couvert par les claquements de leurs sexes qui se heurtaient, par le grincement de l'établi qui menaçait de céder sous leur poids.

La sueur perlait sur le front de Gabriel, tombant en gouttes lourdes sur les épaules d'Élise. Il ne la regardait plus, il l'utilisait, ses yeux fixés sur l'endroit où leurs chairs fusionnaient dans une mare de fluides mêlés. Il sentait son propre orgasme monter, une vague de fond noire et dévastatrice qui menaçait de tout emporter sur son passage. Mais il se retint, voulant la mener au bord de l'abîme, voulant qu'elle le supplie avant de la laisser sombrer avec lui.

La paume de Gabriel s'écrasait si fort contre son visage qu'Élise sentit l'arête de ses dents mordre l'intérieur de sa joue. Elle n'arrivait plus à respirer que par le nez, des goulées d'air courtes et brûlantes, saturées de l'odeur de sciure, de vieille graisse moteur et de leur propre rut. Sous elle, l'établi n'était qu'une surface hostile, le bois brut griffant sa peau nue à chaque assaut, mais cette douleur n'était qu'une note mineure dans le fracas de ses sens.

Il la pilonnait avec une régularité de métronome, chaque coup de rein l'enfonçant un peu plus contre le rebord de bois qui lui sciait les reins. Sa queue, massive, gorgée de sang et luisante de leur lubrification mêlée, ressortait presque entièrement avant de s'engouffrer à nouveau dans sa fente béante avec un claquement humide, un bruit de succion viscéral qui résonnait dans le silence de l'atelier. Gabriel avait les yeux sombres, presque noirs, deux abîmes fixés sur le point de jonction de leurs corps, là où sa peau mate disparaissait dans la chair rougie et trempée d'Élise.

Elle sentait ses parois vaginales se contracter spasmodiquement autour de lui, tentant de retenir ce membre qui la déchirait autant qu'il la comblait. L'étroitesse de son sexe était un défi pour lui, une résistance qu'il semblait vouloir briser à chaque poussée. Il ne cherchait pas le plaisir de la caresse, mais celui de la conquête, une pénétration qui tenait plus du châtiment que de l'étreinte. Élise gémit contre sa main, un son étouffé, guttural, alors qu'une décharge électrique partait de son clitoris, malmené par le frottement incessant de leurs poils pubiens trempés de sueur.

— Regarde-moi, ordonna-t-il d'une voix rauque, tout en retirant brusquement sa main de sa bouche.

Elle ouvrit les yeux, les pupilles dilatées par l'adrénaline et le manque d'oxygène. Gabriel avait ce rictus sauvage, les narines frémissantes. Il s'arrêta une seconde, sa pine enfoncée jusqu'à la garde dans ses entrailles, la maintenant clouée à l'établi. Elle pouvait sentir son pouls battre jusque dans son propre ventre.

— Tu sens ça ? chuchota-t-il, alors que ses doigts s'enfonçaient dans la chair de ses cuisses pour les écarter davantage, au-delà de ce qui semblait possible. Tu sens comment tu m'accueilles ? Tu es une putain de plaie ouverte, Élise. Et je vais t'achever.

Il reprit son mouvement, mais cette fois avec une rage décuplée. Ses mains remontèrent pour saisir les poignets de la jeune femme, les plaquant au-dessus de sa tête contre les outils accrochés au mur. Un marteau tomba au sol dans un bruit sourd, mais aucun d'eux n'y prêta attention. Le corps de Gabriel était une machine de muscle et de cicatrices, un paysage de bosses et de sillons que la sueur rendait glissant. À chaque fois qu'il se cambrait, les marques sur son dos semblaient s'animer, racontant une histoire de violence qu'il était en train de rejouer sur elle.

Élise bascula. Son clitoris explosa sous la pression, une déflagration de chaleur qui lui fit cambrer le dos à s'en rompre les vertèbres. Ses parois se refermèrent sur lui dans une série de spasmes violents, l'étouffant, le broyant. Elle cria, un cri long et pur, qui ne s'arrêta que lorsque Gabriel s'engouffra une dernière fois en elle, si fort que l'établi recula de quelques centimètres sur le sol de béton.

Il rugit, un son animal, alors que son propre orgasme le frappait. Il lâcha ses poignets pour venir lui broyer la taille, ses doigts s'enfonçant dans ses hanches comme des serres. Sa queue pulsa à l'intérieur d'elle, libérant des jets de foute brûlant qui semblèrent inonder son col de l'utérus. La sensation de ce liquide chaud qui se

répandait en elle, mêlé à la moiteur de son propre plaisir, fit vaciller la conscience d'Élise.

Il resta ainsi de longues secondes, lourd, pesant de tout son poids sur elle, le souffle court, sa semence continuant de couler entre ses fesses et de s'étaler sur le bois sombre. L'air de la pièce était devenu irrespirable, chargé de l'odeur de sexe et de défaite.

Lentement, Gabriel se retira. Le bruit de sa queue quittant son corps fut d'une impudeur totale, un sifflement humide qui la laissa vide et grelottante. Il ne l'aida pas à se redresser. Il recula d'un pas, sa virilité encore à demi dressée, dégoulinante de leurs fluides, et ramassa sa chemise qu'il enfila sans la quitter des yeux.

Élise restait allongée sur l'établi, les jambes pendantes, la vue trouble. Elle sentait le foutre de Gabriel couler lentement le long de ses cuisses, une trace collante et chaude qui marquait son appartenance à cet homme qu'elle ne connaissait pas. La pluie, dehors, redoubla de violence, frappant le toit en tôle avec une fureur renouvelée.

Gabriel boutonna sa chemise, masquant les cicatrices, masquant le monstre, mais l'obscurité dans son regard demeurerait. Il se pencha vers elle, attrapa son menton entre le pouce et l'index, l'obligeant à croiser son regard d'acier.

— Ne cherche plus jamais à savoir ce qu'il y a sous ma peau, Élise, lâcha-t-il d'une voix blanche, dénuée de toute trace du plaisir qu'il venait de prendre. Parce que la prochaine fois, je ne m'arrêterai pas quand tu jouiras.

Il se détourna et sortit de l'atelier, la laissant seule dans le froid, avec pour seule compagnie l'odeur de sa semence et la douleur sourde qui commençait à irradier dans tout son corps. Sur l'établi, une traînée de fluide brillant témoignait du massacre de leur innocence mutuelle. Le chapitre se refermait sur le bruit de ses pas s'éloignant dans la boue, laissant Élise brisée, souillée, et irrémédiablement obsédée par

l'obscurité qu'il venait de lui injecter.

Chapitre 5

Le Rituel du Sang

Le froid de l'atelier s'engouffrait par les jointures mal isolées du hangar, mordant la peau nue d'Élise. Elle était toujours là, prostrée sur l'établi massif, les reins brisés par l'effort et le poids de Gabriel qui l'avait écrasée quelques minutes plus tôt. Ses jambes pendaient dans le vide, tremblantes, alors que la traînée de foudre brillant marquait le bois sombre de l'établi, s'écoulant lentement le long de ses cuisses souillées. L'odeur était omniprésente : un mélange âcre de sexe, de sueur froide et de l'huile de lin qu'elle utilisait pour ses restaurations.

Dehors, la pluie frappait le toit en tôle avec une régularité de métronome. Elle voyait, à travers la vitre encrassée, la silhouette de Gabriel s'éloigner dans la boue, le dos droit sous sa chemise trempée qui collait à sa musculature d'athlète. Il marchait avec cette assurance prédatrice, celle d'un homme qui possède tout ce qu'il touche, y compris le silence qui retombait sur l'atelier.

Élise tenta de refermer ses jambes, mais ses muscles protestèrent. La douleur dans son bas-ventre était une pulsation sourde, un rappel de la violence avec laquelle il l'avait prise, sans un mot, cherchant à l'étouffer sous son corps. Elle glissa de l'établi, ses pieds nus rencontrant le béton glacé. Ses doigts cherchèrent machinalement un chiffon pour s'essuyer, mais sa main heurta un dossier en cuir noir, à moitié dissimulé sous un châssis en attente de rentoilage.

Ce n'était pas là avant la baise. Gabriel l'avait posé là, délibérément ou par oubli calculé, juste avant de la plaquer contre le bois.

Elle l'ouvrit, les mains encore poisseuses de lui. Ce qu'elle vit n'avait rien à voir avec

l'architecture ou l'art. C'étaient des manifestes de cargaisons, des listes de calibres, des noms de ports est-européens et des montants de transactions qui donnaient le vertige. Des fusils d'assaut, des explosifs, des systèmes de guidage. Gabriel ne se contentait pas de bâtir des réseaux numériques ; il armait les zones d'ombre du monde.

Une nausée violente lui tordit les entrailles, mais au fond de son ventre, là où la semence de Gabriel commençait à refroidir, une étincelle de chaleur perverse se ralluma. Elle regardait les preuves de sa monstruosité et, au lieu de fuir, elle sentit son sexe se contracter de nouveau. La peur était un lubrifiant puissant. Elle imaginait ces mains, qui l'avaient maintenue de force contre l'établi, signant des ordres de mort à l'autre bout du globe.

Soudain, le claquement d'une portière retentit à l'extérieur. Le moteur de la berline noire ne démarra pas. Au lieu de cela, le bruit des bottes de Gabriel sur le métal de la passerelle d'entrée se fit entendre. Lent. Pesant.

Il n'était pas parti. Il l'observait sans doute depuis le début, tapis dans l'obscurité de la cour, attendant qu'elle découvre ce qu'il était vraiment.

La porte coulissante grinça sur ses rails rouillés, laissant entrer une rafale d'air givré. Gabriel se tenait sur le seuil, sa chemise blanche devenue transparente sous la pluie, révélant la pâleur de sa peau et le tracé sombre des veines sur ses avant-bras. Ses cheveux noirs plaqués sur son front lui donnaient un air de noyé revenu d'entre les morts.

« Tu as trouvé ce que tu cherchais, Élise ? » sa voix était basse, dénuée de toute émotion humaine, un simple constat métallique.

Elle ne bougea pas, le dossier serré contre sa poitrine nue, ses tétons durcis par le froid et l'effroi. Elle le regarda s'approcher, chaque pas résonnant comme une

condamnation. Il s'arrêta à quelques centimètres d'elle. L'odeur de l'ozone et de la pluie se mêlait maintenant à celle de son propre corps.

« Tu es une restauratrice, n'est-ce pas ? » continua-t-il en tendant une main pour saisir son menton, ses doigts s'enfonçant cruellement dans sa chair. « Tu aimes ce qui est brisé, ce qui est sale. Tu aimes l'histoire que raconte la destruction. »

Il baissa les yeux vers le dossier, puis vers l'entrejambe d'Élise, où une goutte de fluide s'échappa pour perler sur le béton. Un sourire sans chaleur étira ses lèvres.

« Regarde-toi. Tu sais maintenant que je vends de quoi raser des villes entières, et tu es plus excitée que lorsque je t'ai enfoncé ma queue au fond de la gorge. Tu es aussi monstrueuse que moi. »

Il arracha le dossier de ses mains et le jeta au sol. D'un mouvement brusque, il la saisit par les hanches et la souleva pour la replacer sur l'établi, là même où la traînée de son précédent plaisir n'avait pas encore séché. Élise laissa échapper un gémissement qui tenait autant du sanglot que de l'appel. Elle sentit le bois dur contre ses fesses, le froid du liquide entre sa peau et l'établi.

Gabriel déboutonna son pantalon sans la quitter des yeux. Son membre était déjà dressé, sombre et veineux, une arme de chair prête à la déchirer de nouveau. Il ne cherchait pas la tendresse ; il cherchait à imprégner sa noirceur dans chaque pore de sa peau, à faire d'elle la complice silencieuse de ses crimes par le seul pouvoir de la viande.

« Dis-le, » ordonna-t-il en écrasant son bassin contre le sien, sa virilité frappant contre l'entrée de son sexe encore béant. « Dis que tu veux que le trafiquant de mort te baise encore. »

Il ne lui laissa pas le temps de répondre. Il s'enfonça en elle d'un coup sec, sans

préliminaires, forçant le passage dans une chair qui n'était pas encore prête à le recevoir de nouveau. Élise arqua le dos, ses ongles griffant le bois de l'établi, cherchant une prise alors qu'il commençait un va-et-vient brutal, animal. Chaque coup de bouterolle la poussait un peu plus vers le bord de l'établi, chaque choc de leurs pubis produisait un bruit humide et sourd qui couvrait le fracas de l'orage.

Elle ferma les yeux, sa tête basculant en arrière. Elle voyait des images de ferraille tordue, d'incendies et de sang, le tout se mélangeant à la sensation de Gabriel qui la labourait sans pitié. La douleur de la pénétration à sec se transformait en une extase électrique, une soumission totale à l'horreur qu'il représentait. Elle était sa chose, son réceptacle, la seule personne au monde capable de porter sa monstruosité sans détourner le regard.

Il accéléra la cadence, sa main libre venant se serrer autour de sa gorge, limitant son air, augmentant la pression dans son crâne. Élise ouvrit la bouche dans un cri muet, ses jambes s'enroulant désespérément autour de sa taille trempée, l'incitant à aller encore plus profond, à la détruire s'il le fallait. Elle voulait sentir chaque millimètre de lui, elle voulait que son odeur de mort s'ancre en elle pour toujours.

« Regarde-moi, » grogna-t-il, sa voix brisée par l'effort.

Elle ouvrit les yeux. Le regard de Gabriel était un abîme de vacuité, un vide sidéral où ne subsistait que l'instinct de domination. Il la baisait comme il gérait ses affaires : avec une précision chirurgicale et une absence totale de remords. Et c'était précisément cette absence d'âme qui la faisait jouir, cette certitude qu'elle n'était rien de plus qu'une extension de sa volonté de puissance.

Le pouce de Gabriel s'écrasa contre sa trachée, juste assez pour que le sifflement de sa respiration devienne un râle érotique. Il ne la lâchait pas des yeux, sondant chaque tressaillement de ses pupilles dilatées. Il voulait voir l'instant précis où la terreur de la mort se transformait en l'extase de l'abandon. Sa queue, dure et impitoyable, cognait

contre son col de l'utérus avec une régularité de métronome, chaque impact arrachant à Élise un petit gémississement saccadé.

« Tu as fouillé dans mon bureau, Élise, » murmura-t-il, sa voix vibrant contre ses lèvres. « Tu as vu les contrats, les cargaisons, les noms. Tu as touché à la merde que j'essaie de garder loin de cette maison. Et maintenant ? Est-ce que tu te sens plus propre en sachant d'où vient l'argent qui paie tes draps de soie ? »

Il se retira presque entièrement, laissant la tête de son sexe narguer l'entrée de son vagin inondé, avant de s'enfoncer d'un coup sec, sans prévenir. Élise cambra le dos, ses ongles s'enfonçant dans les muscles saillants de ses épaules. Elle sentait le sang battre dans ses tempes, la pression de ses doigts sur sa gorge créant un voile rouge devant ses yeux. La douleur et le plaisir se mélangeaient en un cocktail corrosif qui lui brûlait les entrailles.

« Je n'ai... jamais voulu être propre, » parvint-elle à articuler entre deux souffles courts.

Il eut un sourire cruel, un rictus de prédateur qui vient de confirmer que sa proie est consentante à son propre carnage. D'un geste brusque, il la fit basculer. Élise se retrouva le buste écrasé contre le bois froid du bureau, là même où elle avait étalé les documents compromettants quelques heures plus tôt. Le contraste entre le vernis glacé sur sa peau et la chaleur dévorante de Gabriel derrière elle lui fit monter une vague de frissons le long de l'échine.

Il lui saisit les cheveux, tirant sa tête en arrière pour exposer la ligne tendue de son cou. Il ne l'avait pas déshabillée entièrement ; sa jupe était simplement relevée, ses culottes déchirées pendaient lamentablement à une cheville. Il se pressa contre ses fesses, sa virilité brûlante cherchant à nouveau son chemin dans son antre trempé de fluides.

« Regarde, » ordonna-t-il en désignant les dossiers éparpillés. « Regarde ce que je suis vraiment. Chaque centime que tu dépenses est taché de sang. Et maintenant, ton cul l'est aussi. »

Il entra en elle d'une poussée brutale qui la fit glisser sur le bois poli. Le son de leurs corps s'entrechoquant, ce claquement humide de la chair contre la chair, résonnait dans la pièce silencieuse. Gabriel n'était plus dans la séduction ; il était dans l'exécution. Il la baisait avec une rage froide, cherchant à lui briser les reins, à lui faire comprendre par la chair ce que son esprit refusait encore d'admettre : qu'elle était désormais complice de son enfer.

Élise sentait le gland de Gabriel heurter le fond de son vagin avec une violence qui la faisait défaillir. Elle agrippa les bords du bureau, ses doigts se refermant sur les feuilles de papier, les froissant, les déchirant sous la force de ses spasmes. Elle voyait les colonnes de chiffres, les types d'armes, les destinations en Afrique et au Moyen-Orient. Le chaos du monde était là, sous ses mains, tandis que l'homme qui l'orchestrait était en train de la posséder comme on marque un territoire.

« Dis-le, » exigea-t-il, son souffle court brûlant son oreille. « Dis que tu aimes ça. Dis que tu aimes être la pute d'un monstre. »

Ses coups de reins s'accéléchèrent, devenant erratiques, sauvages. Il ne cherchait plus la précision, seulement la dévastation. Élise sentait son propre désir monter comme une marée de fiel, noir et irrésistible. Elle avait honte de la façon dont son con se resserrait autour de lui, de la façon dont elle quémandait chaque coup de buttoir. Elle était une épave, une femme qui trouvait sa libération dans les mains d'un boucher.

« Je... j'aime ça, » hoqueta-t-elle, les larmes piquant ses yeux. « Gabriel, s'il te plaît... détruis-moi. »

Il lâcha ses cheveux pour venir plaquer ses deux mains sur ses omoplates, l'écrasant

davantage contre la surface de travail. Il se déchaîna. Chaque mouvement de va-et-vient était une insulte, une profanation. La sueur de Gabriel gouttait sur son dos, se mélangeant à la sienne dans un sillage poisseux. Elle sentait l'odeur du sexe, du cuir et de la fumée de cigare qui imprégnait les vêtements de l'homme, une fragrance de pouvoir et de corruption qui l'enivrait plus que n'importe quelle drogue.

Il l'attrapa par les hanches, ses doigts s'enfonçant dans sa chair jusqu'à y laisser des marques livides. Il la souleva légèrement pour changer l'angle, cherchant une profondeur encore inexplorée. Le cri qu'Élise poussa alors n'avait plus rien d'humain. C'était un appel, une supplique. Elle sentait ses muscles pubiens se contracter violemment, son corps entier étant au bord de la rupture.

« Tu ne t'en sortiras pas, Élise, » grogna-t-il, le rythme de ses hanches devenant frénétique. « Tu as ouvert la boîte de Pandore. Maintenant, tu vas devoir ramper dedans avec moi. »

Il augmenta encore la cadence, ses testicules frappant contre ses fesses avec un bruit sourd et charnel. Le bureau grinçait sous leur poids combiné, menaçant de céder. Gabriel était une machine de guerre, une force de la nature qui ne connaissait ni la fatigue ni la pitié. Il la baisait pour la soumettre, pour lui faire oublier son propre nom, pour que seule subsiste cette douleur exquise qui lui embrasait le bas-ventre.

Élise ferma les yeux, sa tête retombant sur le bois. Elle sentait le liquide séminal de Gabriel, les prémices de son orgasme, chauffer entre eux. Elle était au bord de l'abîme, et tout ce qu'elle voulait, c'était qu'il la pousse une bonne fois pour toutes. Elle chercha sa main, attrapa ses doigts pour les porter à sa bouche, les mordant avec une ferveur désespérée pendant qu'il continuait de la labourer sans relâche. La tension dans la pièce était devenue presque solide, une électricité statique qui faisait dresser les poils de ses bras. Gabriel ne montrait aucun signe de faiblesse, sa puissance semblant décupler à mesure qu'il sentait Élise s'effondrer sous lui.

Gabriel resserra sa poigne autour de la gorge d'Élise, non pas pour l'étouffer, mais pour lui rappeler à chaque seconde qu'il était le maître de son souffle autant que de son plaisir. Le cuir de son fauteuil, renversé au sol, empestait le tabac froid et le luxe, une odeur qui se mélangeait maintenant à celle, plus âcre et sauvage, de leur sueur mêlée. Il ne ralentissait pas. Au contraire, ses coups de reins devinrent plus courts, plus brutaux, cherchant à atteindre ce point de non-retour où le corps d'Élise ne serait plus qu'une masse de nerfs tressautant sous lui.

Il planta ses dents dans l'épaule de la jeune femme, marquant sa peau de son empreinte indélébile, tandis que ses doigts s'enfonçaient dans la chair de ses hanches pour la soulever, l'ajustant parfaitement à l'angle de son assaut. Il voulait qu'elle sente chaque centimètre de sa queue, la dureté impitoyable de son sexe qui la labourait avec une régularité de métronome. Le bois du bureau s'enfonçait dans le dos d'Élise, chaque choc contre la surface dure envoyant une onde de choc à travers sa colonne vertébrale, mais elle ne s'en souciait pas. Elle était dévorée par une faim qu'aucune raison ne pouvait apaiser. Elle cherchait le choc, la friction, la brûlure.

« Regarde-moi, Élise », ordonna-t-il d'une voix rauque, une commande qui n'admettait aucune désobéissance.

Elle força ses paupières à s'ouvrir. Le visage de Gabriel était un masque de concentration sauvage, ses traits durcis par l'effort et une sorte de fureur contenue. Ses yeux sombres brillaient d'une lueur prédatrice, l'observant avec une intensité qui la mettait à nu plus sûrement que sa nudité physique. Il n'y avait aucune tendresse dans ce regard, seulement une volonté de possession absolue. Il baisait la traîtresse, celle qui avait fouillé dans ses dossiers, celle qui connaissait maintenant le prix de ses armes et le sang qu'elles faisaient couler, et il le faisait avec une rage qui confinait à l'adoration.

Ses doigts, qu'elle mordait toujours, s'enfoncèrent plus profondément dans sa bouche, goûtant son propre sang mêlé à la salive d'Élise. Le goût métallique sur sa langue

sembla agir comme un déclencheur. Gabriel accéléra encore le rythme, ses muscles saillant sous sa chemise trempée de sueur qui collait à son dos. Le bruit de leurs corps s'entrechoquant, ce claquement humide et charnel, emplissait l'espace confiné du bureau, étouffant les bruits de la nuit au-dehors.

Élise sentit son propre con se contracter, les parois internes de son sexe se resserrant désespérément autour de l'intrus qui la ravageait. Elle était inondée, ses propres fluides lubrifiant l'acte de sa soumission, créant un suction visqueuse à chaque va-et-vient. Elle lâcha les doigts de Gabriel pour gémir, un son animal, déchiré, qui se perdit contre le cou de l'homme. Elle se griffait les cuisses, cherchant un point d'ancrage dans cette tempête sensorielle.

« Tu voulais savoir qui je suis ? » grogna Gabriel, sa voix vibrant contre son oreille, tandis qu'il lui assénait un coup de rein d'une violence telle qu'elle crut qu'il allait la transpercer. « Tu voulais voir derrière le rideau ? C'est ça, Élise. C'est le chaos. C'est la force. Et tu m'appartiens maintenant. Chaque secret que tu as volé me lie à toi par le sang. »

L'orgasme d'Élise commença par un picotement insupportable au creux de son ventre, une étincelle qui embrasa instantanément tout son être. Elle se cambra, ses ongles s'enfonçant dans les muscles puissants des bras de Gabriel, ses jambes se resserrant autour de sa taille dans une étreinte de noyée. Elle hurla son nom, une supplique et une malédiction, alors que les premières vagues de plaisir la submergeaient, la privant de toute pensée, de toute volonté. Son sexe pulsait autour de celui de Gabriel, l'aspirant, le suppliant de finir ce qu'il avait commencé.

Gabriel ne la fit pas attendre. Il poussa une dernière fois, un mouvement lent et profond qui sembla atteindre son âme même, et s'immobilisa. Ses muscles se tendirent à rompre, ses cordes vocales lâchant un râle sourd alors qu'il se vidait en elle. Élise sentit la chaleur brûlante de son foutre jaillir contre son col de l'utérus, des vagues successives, denses et rythmées, qui semblaient ne jamais vouloir s'arrêter. Il

se déversait en elle avec une générosité brutale, marquant son territoire, scellant leur pacte occulte dans l'intimité la plus crue.

Pendant de longues secondes, le seul bruit dans la pièce fut celui de leurs respirations erratiques, deux halètements qui se cherchaient dans l'obscurité. Gabriel restait enfoncé en elle, son poids l'écrasant contre le bureau, son front appuyé contre le sien. La sueur coulait de son visage pour s'écraser sur les joues d'Élise, se mélangeant aux larmes silencieuses qu'elle ne savait même pas avoir versées.

Lentement, il se retira. Le bruit de succion alors qu'il quittait son corps fut d'une impudeur totale, laissant Élise ouverte, béante et tremblante. Elle sentit le liquide chaud couler le long de ses cuisses, une trace tangible de sa défaite. Gabriel se redressa, réajustant ses vêtements avec une froideur déconcertante, comme s'il n'avait pas été, quelques instants plus tôt, au bord de la folie.

Il la regarda une dernière fois, allongée sur le bureau parmi les preuves de ses crimes, ses cheveux éparpillés, son corps marqué de rougeurs et de morsures. Elle était une épave magnifique.

« Range ce bordel », dit-il d'une voix redevenue glaciale, désignant les documents éparpillés au sol. « Et n'oublie jamais ce qui arrive à ceux qui cherchent la lumière dans mes ombres. »

Il quitta la pièce sans se retourner, laissant Élise seule avec le silence, l'odeur de leur sexe et le poids écrasant d'une vérité qu'elle ne pourrait plus jamais ignorer. Elle resta immobile, écoutant le bruit de ses pas s'éloigner dans le couloir, tandis que la froideur de la nuit commençait à mordre sa peau encore brûlante. Le rituel était accompli. Le sang et le plaisir les avaient liés d'une manière que la loi ne pourrait jamais défaire.

Chapitre 6

L'Expérience Commence

Gabriel se rapprocha d'elle, l'odeur de son parfum coûteux se mêlant à celle, plus âcre, de la sueur froide qui perlait sur la nuque d'Eléonore. Il ne la touchait pas encore, mais sa chaleur irradiait à travers le tissu de sa robe, une promesse de violence et de plaisir qui lui donnait la nausée autant qu'elle la faisait frissonner. Il l'obligea à se tourner vers le grand miroir en pied qui trônait dans le coin de la bibliothèque, l'ombre des étagères chargées de vieux grimoires pesant sur eux comme le jugement d'une époque révolue.

— Regarde-toi, murmura-t-il à son oreille, son souffle chaud brûlant sa peau sensible. Regarde cette femme qui prétend avoir des principes, mais dont le cœur bat si fort qu'il soulève sa poitrine de façon indécente.

D'une main ferme, il saisit les cheveux d'Eléonore à la base du crâne et tira brusquement en arrière. Elle lâcha un petit cri étouffé, la tête renversée, exposant la ligne vulnérable de sa gorge. Dans le reflet, ses yeux étaient dilatés, hantés par une terreur qui ne parvenait pas à masquer l'éclat sauvage de son excitation. Gabriel descendit son autre main le long de son flanc, pressant ses doigts dans la chair tendre de sa hanche, avant de remonter pour écraser son pouce contre son mamelon déjà durci sous le tissu fin.

— Tu sens ça ? demanda-t-il, sa voix vibrant d'une cruauté délectable. Ton corps me répond au doigt et à l'œil pendant que ton esprit cherche désespérément une sortie de secours qui n'existe pas. Tu es une menteuse, Eléonore. Une délicieuse petite menteuse qui crève d'envie d'être souillée.

Il fit glisser sa main vers le bas, soulevant l'ourlet de sa robe de soie. Le froid de la pièce mordit ses cuisses nues, mais ce n'était rien comparé à la brûlure des doigts de Gabriel qui remontaient lentement, avec une précision chirurgicale, vers l'entrejambe de la jeune femme. Eléonore essaya de serrer les jambes, un réflexe de pudeur dérisoire, mais il cala son genou entre les siens, les forçant à s'écarter.

— Ne lutte pas contre l'évidence, ordonna-t-il d'un ton sec, presque clinique. C'est l'heure de l'examen.

Ses doigts rencontrèrent la dentelle humide de sa culotte. Il s'arrêta un instant, savourant le tressaillement de tout son corps. Il la sentait vibrer, tendue comme une corde prête à rompre. D'un mouvement sec, il écarta le tissu fin, exposant sa vulve gonflée et luisante à la lumière tamisée de la pièce. Eléonore ferma les yeux, mais il tira plus fort sur ses cheveux pour la forcer à regarder le miroir.

— Non, regarde. Regarde comme tu es prête pour moi. Regarde comme ta chatte bave de désir alors que je viens de te dire que tu n'étais qu'un rat de laboratoire.

Il enfonça un doigt, puis deux, dans son humidité brûlante. Eléonore laissa échapper un gémissement rauque, un son qu'elle ne se connaissait pas, un cri d'animal blessé et affamé. Gabriel bougeait ses doigts avec une lenteur calculée, explorant les replis de sa chair, pressant là où il savait que la douleur se transformerait en décharge électrique. Elle sentait le frottement de ses phalanges contre ses parois étroites, la sensation de plénitude et de viol qui la submergeait.

— Tu mouilles tellement, Eléonore... C'est indigne d'une femme de ta condition, n'est-ce pas ? Tu es une fontaine. Tu m'offres ton jus avant même que je ne te l'aie demandé. Dis-le. Dis-moi ce que tu es.

— Je... je ne peux pas... haleta-t-elle, les hanches prises de soubresauts incontrôlables, cherchant inconsciemment à s'enfoncer davantage sur ses doigts.

Gabriel retira sa main brusquement, la laissant vide et palpitante. Le manque fut immédiat, une morsure de frustration qui la fit presque s'effondrer. Il contourna son corps et se plaça devant elle, déboutonnant son pantalon avec une assurance insultante. Sa queue, déjà raide et sombre, jaillit de ses sous-vêtements, pulsante de sang. Elle était massive, imposante, une arme de chair destinée à briser ses dernières résistances.

Il saisit le menton d'Eléonore et l'obligea à baisser les yeux sur son sexe.

— Ma queue ne ment pas, elle non plus. Elle sent ton odeur de femelle en rut à travers toute la pièce. Elle veut t'étouffer, te remplir jusqu'à ce que tu ne puisses plus respirer sans penser à moi.

Il attrapa sa main et la força à entourer sa verge. La peau était brûlante, parcourue de veines saillantes. Eléonore sentit le gland gland humide frôler sa paume, une goutte de liquide séminal perlant déjà à son sommet. Elle aurait voulu lâcher prise, s'enfuir, hurler à l'aide, mais ses doigts se refermèrent d'eux-mêmes sur lui, fascinés par cette puissance brute.

— Est-ce que tu veux la sentir en toi ? murmura-t-il, sa voix se faisant plus rauque. Est-ce que tu veux que je t'éclate les entrailles pour t'apprendre ce que signifie vraiment perdre le contrôle ?

Il la poussa contre le bureau en acajou, balayant d'un revers de manche les dossiers et les stylos qui s'écrasèrent au sol dans un fracas métallique. Il la souleva et l'assit sur le bord froid du meuble, lui écartant les cuisses au maximum. Eléonore se sentait totalement exposée, ses jambes pendantes, son sexe offert à la vue et au toucher de cet homme qui l'étudiait comme un spécimen fascinant.

Gabriel se plaça entre ses jambes, son sexe venant heurter son clitoris avec une force

qui lui fit cambrer le dos. Il ne pénétra pas encore, se contentant de frotter son gland contre sa fente, étalant son propre désir sur ses lèvres déjà trempées.

— Tu as peur, n'est-ce pas ? demanda-t-il en plongeant ses yeux dans les siens, son regard noir ne montrant aucune pitié. Tu as peur de ce que tu vas devenir quand je t'aurai prise. Tu as peur d'aimer ça plus que tout au monde.

Il plaça ses mains sur ses genoux, les ancrant fermement, et commença à descendre le long de son corps avec sa bouche, laissant une traînée de salive brûlante sur son ventre avant d'atteindre le buisson de poils sombres entre ses cuisses. L'odeur de son propre sexe, mélangée à celle de l'homme, l'enivrait. Quand elle sentit la langue de Gabriel, rugueuse et experte, venir s'écraser sur son bouton de plaisir, Eléonore lâcha toute retenue. Ses doigts s'enfoncèrent dans les épaules de l'homme, ses ongles griffant le tissu de sa chemise, alors qu'il commençait à la dévorer avec une faim sauvage, sans aucune douceur, cherchant uniquement à provoquer l'explosion de ses sens pour mieux la briser ensuite.

La langue de Gabriel était un instrument de torture autant que de plaisir, une lame de muscle qui s'acharnait sur son clitoris gonflé avec une précision chirurgicale. Il ne se contentait pas de la lécher ; il l'aspirait, pinçant la chair sensible entre ses lèvres, tandis que ses doigts s'enfonçaient brutalement dans son vagin déjà inondé. Eléonore sentait chaque coup de butoir de ses phalanges contre son col, un rappel constant de sa vulnérabilité. Elle avait la tête renversée contre le dossier du fauteuil, les yeux révulsés, cherchant de l'air alors que l'odeur musquée de son propre sexe, mêlée à l'arôme boisé du parfum de Gabriel, l'étouffait.

— Regarde-moi, ordonna-t-il entre deux coups de langue visqueux.

Sa voix n'était qu'un grognement sourd, vibrant contre son entrejambe. Elle obéit, les paupières lourdes, pour le voir relever la tête. Son visage était marqué par la luxure et un mépris glacial. De la bave et ses propres fluides brillaient sur le menton de

l'homme, un spectacle qui l'écœura autant qu'il fit tressaillir ses entrailles d'un spasme électrique.

— Tu es une petite traînée, Éléonore, murmura-t-il en se redressant, sa main saisissant sa gorge pour maintenir son visage face au sien. Regarde comment tu dégoulines pour moi. Ton éducation, tes principes... tout s'effondre parce qu'un homme te traite comme l'animal que tu es au fond de toi. Dis-le. Dis que tu veux que je t'éclate.

— Je... Gabriel, s'il vous plaît...

— Dis-le ! rugit-il en resserrant sa prise sur sa trachée, juste assez pour lui faire battre le sang aux tempes.

— Je veux que tu me baises... bais-moi, gémit-elle, abandonnant la dernière parcelle de sa dignité dans ce cri étranglé.

Il ne se fit pas prier. D'un mouvement sec, il défit sa ceinture et libéra son sexe, une verge sombre et pulsante, déjà prête, tendue par une excitation féroce. Il ne chercha pas à être tendre. Il écarta ses cuisses au maximum, manquant de lui déboîter les hanches, et s'enfonça en elle d'un seul coup, brutal, total.

Éléonore poussa un cri qui se perdit dans la pièce sombre. La sensation de cette invasion était terrifiante. Il était trop gros, trop dur, déchirant presque sa résistance initiale. Elle sentit ses parois se tendre à rompre, accueillant cette chaleur massive qui la remplissait jusqu'à la nausée. Sans lui laisser le temps de s'habituer, Gabriel commença un va-et-vient sauvage. Ses hanches percutaient les siennes avec un bruit de chair contre chair, un claquement humide et sourd qui rythmait sa déchéance.

— Tu sens ça ? grogna-t-il à son oreille, ses dents mordant cruellement le lobe de son oreille. Tu sens comme tu m'agrippes ? Ta chatte essaie de me voler ma semence

avant même que j'aie décidé de te la donner.

Il la retourna brusquement, la forçant à se mettre à quatre pattes sur le tapis épais, les fesses pointées vers lui dans une posture d'obéissance absolue. Il la saisit par les cheveux, tirant sa tête en arrière pour exposer la ligne de sa gorge, et reprit ses assauts par derrière. À chaque coup, il s'enfonçait plus profondément, atteignant des zones de sa chair qu'aucun homme n'avait jamais touchées. Elle voyait son propre reflet flou dans le miroir de la cheminée : une femme brisée, soumise, les seins ballottants au rythme de la violence qu'elle subissait, et elle détestait la lueur de pur délice qui brûlait dans son propre regard.

La sueur perlait sur leurs corps, collant leurs peaux dans un frottement animal. Gabriel ne faiblissait pas. Au contraire, sa rage semblait nourrir son endurance. Il commença à la frapper du plat de la main, des claques sonores sur ses fesses qui la faisaient sursauter et se cambrer davantage, offrant son sexe béant à ses coups de bouterolle impitoyables.

— Je vais te vider, Éléonore, haleta-t-il, sa voix se brisant sous l'effort. Je vais te remplir de tout ce que tu prétends mépriser.

Le plaisir monta en elle comme une vague de fond, une force destructrice qu'elle ne pouvait plus contenir. Ses muscles vaginaux se mirent à se contracter frénétiquement autour de la verge de Gabriel, le serrant à l'étouffée. Elle sentit l'imminence de l'explosion, une terreur mêlée à une attente insoutenable. Gabriel le sentit aussi. Il accéléra encore, ses mouvements devenant erratiques, purement instinctifs.

— Maintenant ! cria-t-elle, ses ongles s'enfonçant dans le tapis, arrachant des fibres de laine.

Elle explosa dans un spasme violent, un orgasme si puissant qu'il lui coupa le souffle, la laissant convulser sous lui. Au même instant, Gabriel poussa un grognement de

prédateur et déchargea son foutre en elle, des jets brûlants qui vinrent frapper son col de l'utérus. Il resta planté en elle, la pressant de tout son poids, son souffle court et brûlant contre sa nuque, tandis que le liquide s'écoulait doucement le long de ses cuisses.

Le silence qui suivit fut plus lourd que le bruit de leurs ébats. Éléonore s'effondra sur le ventre, tremblante, l'intérieur de ses cuisses encore secoué de tressaillements involontaires. Elle se sentait souillée, marquée à jamais par l'empreinte de cet homme qui l'avait brisée pour prouver sa théorie. Gabriel se retira lentement, le bruit de succion de son sexe quittant son corps résonnant comme une insulte finale.

Il se rhabilla sans un mot, ajustant sa chemise avec une froideur déconcertante, comme s'il venait de terminer une simple transaction commerciale. Il la regarda une dernière fois, étendue au sol, dévastée et couverte de leurs fluides mêlés.

— L'expérience est concluante, Éléonore, dit-il d'une voix dénuée de toute émotion. Tu n'es pas la sainte que tu croyais être. Tu es exactement là où je te voulais : à mes pieds, attendant la suite.

Il tourna les talons et quitta la pièce, la laissant seule avec sa honte et le souvenir brûlant de son plaisir. Le chapitre de son innocence venait de se refermer, brûlé par le soufre de sa propre trahison.

Chapitre 7

L'Isoloir

Les fibres rêches du tapis de laine s'enfonçaient sous ses ongles alors qu'Élise contractait nerveusement les doigts, arrachant de petites boucles sombres au textile coûteux. Le silence de la pièce était plus lourd que le poids de Gabriel quelques instants auparavant. Seul le crépitement sec de la cheminée brisait cette oppression, projetant des ombres mouvantes sur les murs de pierre brute de l'Isoloir. Élise restait immobile, le visage pressé contre le sol, inhalant l'odeur de poussière chauffée et celle, plus âcre et métallique, de l'orgasme qu'il lui avait arraché sans un mot.

Elle sentait la traînée visqueuse du sperme de Gabriel refroidir le long de l'intérieur de sa cuisse droite, une coulée lente qui s'étirait vers le creux de son genou. Sa peau était poisseuse, un mélange de sueur et de fluides qui la collait aux fibres du tapis. Elle était un désastre de chair offerte, une œuvre profanée qu'elle ne savait pas comment restaurer. La douleur sourde entre ses jambes n'était pas une souffrance, mais une ancre. Elle la maintenait là, dans cette réalité crue, loin de la léthargie qui l'avait consumée avant lui.

Le claquement de ses talons sur le parquet, au-delà du tapis, signala son retour. Gabriel ne faisait pas de bruit inutile. Il avançait avec la précision chirurgicale d'un homme qui a dessiné les murs qui les emprisonnaient. Élise ne bougea pas, ses seins écrasés contre le sol, ses hanches encore soulevées par un réflexe de soumission qu'elle ne parvenait pas à réprimer. Elle entendit le froissement du tissu de sa chemise. Il s'arrêta juste au-dessus d'elle. L'odeur de son parfum coûteux, mêlée à celle de la fumée de bois, l'enveloppa comme un linceul.

— Tu ne t'es pas essuyée, nota-t-il d'une voix dépourvue de toute chaleur, mais

chargée d'une observation presque clinique.

Élise ferma les yeux, sentant un frisson parcourir sa colonne vertébrale. Elle sentit la main de Gabriel se poser sur sa fesse gauche. Ses doigts étaient froids, un contraste brutal avec la chaleur de sa peau malmenée. Il ne la caressait pas. Il la marquait, ses phalanges s'enfonçant dans la chair molle, y laissant déjà les traces blanches de sa pression.

— J'aime te voir ainsi, continua-t-il. Sale. Marquée par moi. On dirait une bête qu'on a fini de dompter, mais qui rêve encore de mordre.

D'un geste brusque, il saisit une poignée de ses cheveux et tira sa tête en arrière. Élise laissa échapper un gémissement rauque, la gorge exposée, les yeux fixés sur le visage impassible de Gabriel. Il était impeccable. Sa chemise blanche ajustée ne portait aucun pli suspect, ses boutons de manchette étincelaient à la lumière des flammes. Il la regardait comme un architecte examine une faille dans une structure : avec intérêt, mais sans aucune pitié.

— Regarde-toi, Élise. Tu es couverte de moi. Tu sens mon odeur. Tu as mon sperme qui sèche sur ta peau. Et pourtant, tu en redemandes. Tes pupilles sont dilatées. Ton cœur bat contre le tapis comme si tu allais mourir.

Il lâcha ses cheveux pour laisser sa main descendre le long de son dos, s'arrêtant sur la cambrure de ses reins. Il appuya sa paume à l'endroit exact où ses vertèbres saillaient. Sous la pression, Élise sentit ses muscles se tendre, une onde de plaisir électrique se mêlant à la douleur de la brûlure du tapis contre ses genoux. Gabriel s'accroupit, sa silhouette massive bloquant la lumière de la cheminée. Il approcha son visage du sien, si près qu'elle pouvait sentir son souffle court.

— Tu penses que je vais te laisser te reposer ?

Il ne la laissa pas répondre. Ses doigts glissèrent entre ses fesses, cherchant l'humidité qu'il y avait laissée. Il entra deux doigts d'un coup, sans préliminaires, forçant le passage dans sa chair encore congestionnée. Élise arqua le dos, un cri étouffé mourant dans sa gorge. C'était trop, trop vite, trop dur. Mais c'était exactement ce qu'elle était venue chercher dans cet enfer de verre et de pierre. Elle voulait être brisée, parce que dans la cassure, elle se sentait enfin entière.

Gabriel retira ses doigts avec un bruit de succion humide, les portant à ses propres lèvres pour les goûter, ses yeux sombres ne quittant pas ceux d'Élise.

— Tu es délicieuse quand tu as peur, murmura-t-il, un rictus cruel étirant ses lèvres. C'est la seule fois où tu es honnête.

Il se releva, déboutonnant lentement sa braguette tout en gardant son regard fixé sur elle. Le son de la fermeture éclair qui descendait sembla résonner dans toute la pièce comme un arrêt de mort. Élise resta à genoux, les bras tremblants, les cuisses largement ouvertes, observant l'homme qui l'utilisait pour combler le vide de sa propre humanité. Elle vit son sexe durcir, pulsant d'une envie carnassière, et elle sentit son propre sexe s'inonder à nouveau, une réponse animale et humiliante à sa domination totale.

— Reviens ici, ordonna-t-il en désignant l'espace devant lui. Sur les mains et les genoux. Comme je te l'ai appris.

Élise s'exécuta, rampant sur le tapis, ignorant la douleur des fibres qui irritaient sa peau à vif. Elle se plaça devant lui, sa nudité totale insultée par l'élégance froide de sa tenue de bureaucrate du crime. Gabriel posa une main sur sa nuque, pesant de tout son poids, l'obligeant à baisser la tête vers son entrejambe. L'odeur de son désir, sauvage et brut, la frappa de plein fouet. Elle ouvrit la bouche avant même qu'il ne le lui demande, avide de ce poison qu'il lui injectait à chaque session, cette addiction qui effaçait la morale, le temps, et la dignité.

Il saisit son visage à deux mains, ses pouces s'enfonçant dans ses joues pour la forcer à ouvrir davantage. Sans un mot, il s'enfonça dans sa gorge, un mouvement violent qui la fit suffoquer. Les larmes lui montèrent aux yeux, coulant le long de son visage pour s'écraser sur le tapis, tandis que Gabriel imposait son rythme, un martèlement sourd et régulier qui ne tenait aucun compte de ses haut-le-cœur. Il ne cherchait pas son plaisir à elle ; il cherchait à s'approprier son souffle, à transformer son corps en un simple réceptacle pour sa rage et son besoin de contrôle.

Dans cette obscurité seulement troublée par le feu, Élise disparut. Elle n'était plus la restauratrice de chefs-d'œuvre, elle n'était plus une femme avec un nom. Elle était un objet de chair sous la poigne d'un prédateur, et pour la première fois de sa vie, cette pensée ne l'effrayait pas. Elle l'excitait jusqu'à la folie.

Gabriel se retira brusquement, laissant un mince filet de salive relier sa verge luisante aux lèvres rougies d'Élise. Elle s'effondra en avant, les mains à plat sur le tapis épais, sa poitrine heurtant le sol dans un halètement désordonné. L'air s'engouffrait enfin dans ses poumons, brûlant ses bronches irritées, tandis que le goût âcre de l'homme imprégnait encore son palais. Elle n'eut pas le temps de reprendre ses esprits. Il lui agrippa les cheveux à la base de la nuque, une poigne de fer qui lui fit rejeter la tête en arrière avec une violence qui lui arracha un gémissement de douleur et de surprise.

— Regarde-toi, murmura-t-il, sa voix n'étant plus qu'un grognement sourd qui vibrait contre son crâne. Regarde ce que tu es devenue en si peu de temps.

Il la força à se redresser sur les genoux, la maintenant cambrée, vulnérable. De sa main libre, il descendit le long de son dos, ses doigts traçant un sillon de feu sur sa peau moite de sueur. Il s'arrêta à la naissance de ses fesses, là où la cambrure se faisait la plus provocante, et claqua lourdement sa paume contre sa chair. Le bruit sec résonna dans la pièce silencieuse, suivi immédiatement par la marque cuisante qui fleurit sur la peau pâle d'Élise. Elle sursauta, un cri étouffé mourant dans sa gorge,

mais son sexe, déjà congestionné, répondit par une décharge électrique qui la fit trembler de la tête aux pieds.

Gabriel ne s'arrêta pas. Il la fit basculer sur le côté avant de la plaquer sur le dos, se hissant au-dessus d'elle comme une ombre étouffante. Ses yeux sombres, dénués de toute pitié, scrutaient chaque tressaillement de son visage. Il écarta ses cuisses d'un geste brusque, glissant ses mains sous ses fesses pour la soulever, l'exposant totalement à la lueur dansante des flammes de la cheminée.

— Tu es trempée, Élise. Tu es dégoûtante de désir pour l'homme qui t'a enfermée ici, cracha-t-il en plongeant deux doigts à l'intérieur d'elle sans aucun ménagement.

Il chercha sa jouissance avec une précision brutale, malmenant les parois de son vagin déjà irrité par les assauts précédents. Élise ferma les yeux, la tête rejetée en arrière, les ongles s'enfonçant dans les bras musclés de Gabriel. Elle voulait hurler sa haine, lui cracher son mépris au visage, mais sa langue ne parvenait qu'à former des sons inarticulés, des supplications inavouables. La honte n'était plus qu'une notion lointaine, étouffée sous la vague de chaleur qui l'envahissait. Chaque mouvement de ses doigts à lui déclenchait une explosion de spasmes qu'elle ne cherchait même plus à contrôler.

— Dis-le, ordonna-t-il en accélérant le rythme, ses phalanges percutant son clitoris gonflé à chaque va-et-vient. Dis-moi que tu ne veux que ça. Que tu n'attends que le moment où je vais te briser à nouveau.

— Je... je déteste... articula-t-elle dans un souffle, avant qu'il ne s'enfonce plus profondément, lui arrachant un cri aigu.

— menteuse. Ton corps crie le contraire. Regarde comme tu me serres. Tu es une petite chienne affamée, Élise. Et je suis le seul qui puisse te nourrir.

Il retira ses doigts avec une lenteur calculée, savourant le bruit de succion des fluides qui s'échappaient d'elle. Sans lui laisser le temps de respirer, il se saisit de ses chevilles et ramena ses jambes par-dessus ses épaules, la pliant en deux, la forçant à contempler sa propre déchéance. Sa verge, rouge et palpitante, se présenta à l'entrée de son antre. Elle sentit la pointe large et chaude contre son ouverture, ce moment de suspension insoutenable où tout bascule.

Gabriel ne poussa pas tout de suite. Il se contenta de frotter son gland contre son méat, étalant ses propres sucs sur sa chair à vif. Il voulait qu'elle le sente, qu'elle brûle de l'avoir en elle.

— S'il te plaît, Gabriel... gémit-elle, sa dignité s'effondrant totalement devant le besoin organique qui la dévorait.

— S'il te plaît quoi ? Qu'est-ce que tu veux, Élise ? Dis les mots. Dis-moi que tu veux que je te baise jusqu'à ce que tu oublies ton propre nom.

— Bais-moi... baise-moi, murmura-t-elle, les larmes coulant désormais librement sur ses tempes. S'il te plaît, prends-moi...

Il sourit, un sourire de prédateur qui a enfin achevé sa proie. Dans une poussée dévastatrice, il s'enfonça en elle jusqu'à la garde. Le choc fut tel qu'Élise eut l'impression que son bassin allait se briser. Elle poussa un cri déchirant qui se perdit dans le cou de Gabriel lorsqu'il s'abattit sur elle, écrasant ses seins contre son torse puissant.

Le rythme qu'il imposa était inhumain. Il n'y avait plus de place pour la douceur, seulement pour une friction sauvage, animale. Chaque coup de rein le menait au fond de ses entrailles, là où la douleur et le plaisir se confondent dans une agonie exquise. Les sons de leurs corps s'entrechoquant, ce claquement de chair contre chair, emplissaient l'espace, couvrant le crépitement du bois. Gabriel la labourait avec une

rage sourde, ses mains enserrant sa taille pour mieux la projeter contre son sexe à chaque assaut.

Elle sentait ses propres muscles se contracter convulsivement autour de lui, essayant de retenir chaque centimètre de ce membre qui la remplissait si violemment. Sa vue se brouillait, son esprit n'était plus qu'un chaos de sensations brutes. La sueur de Gabriel gouttait sur son visage, se mêlant à ses larmes et à sa salive, un mélange de fluides qui scellait leur pacte de dévotion toxique.

— Tu sens ça ? grogna-t-il, son souffle court brûlant son oreille. Tu sens comme tu m'appartiens ? Il n'y a plus rien d'autre. Juste moi. En toi. Toujours.

Il l'attrapa sous les aisselles et la redressa brusquement, la forçant à s'asseoir sur lui alors qu'il restait agenouillé. La pénétration se fit encore plus profonde, plus totale. Élise s'agrippa à ses épaules, ses ongles traçant des sillons sanglants dans son dos, tandis qu'il la saisissait par les fesses pour l'imposer sur lui avec une cadence frénétique. Elle était le réceptacle de sa force, le jouet de ses pulsions les plus sombres, et chaque fois qu'il heurtait son col de l'utérus, elle sentait une décharge monter du plus profond de son être, menaçant de la faire basculer dans un orgasme dévastateur.

Le feu dans la cheminée jeta une lueur rouge sang sur leurs corps enlacés, transformant la scène en un tableau de débauche infernale. Gabriel augmenta encore la cadence, ses mouvements devenant presque saccadés, signes de sa propre perte de contrôle imminente. Il ne la lâchait pas du regard, forçant Élise à rester témoin de sa propre destruction, de cette addiction qui, session après session, dévorait tout ce qu'il restait de la femme qu'elle avait été.

Gabriel grogna, un son animal qui vibra jusque dans les entrailles d'Élise. Il ne se contentait plus de la posséder ; il l'annexait. Ses mains, larges et calleuses, s'enfoncèrent dans la chair de ses fesses avec une telle brutalité qu'il y laisserait des

empreintes mauves, des stigmates de son appartenance. À chaque coup de rein, le claquement de leurs sexes mouillés résonnait dans la pièce comme des coups de fouet, un bruit de succion obscène qui trahissait l'abondance de leur sueur mêlée et de la cyprine qui coulait le long de ses cuisses.

Élise avait la tête renversée en arrière, la gorge offerte, les yeux révulsés. Elle ne voyait plus les murs de pierre de l'isoloir, ne sentait plus le froid de la pièce, seulement cette colonne de chair brûlante qui la ramenait sans aucune pitié. Gabriel la soulevait presque à chaque poussée, la forçant à redescendre de tout son poids sur lui, cherchant à l'empaler toujours plus profondément. Sa queue, congestionnée, pulsait à l'intérieur d'elle, frappant son col avec une régularité de métronome qui finissait par brouiller sa conscience.

— Regarde-moi, ordonna-t-il d'une voix rauque, déchirée par l'effort.

Elle obéit dans un spasme, ses paupières papillonnant pour ancrer son regard dans le sien. Les yeux de Gabriel étaient deux puits de noirceur, dénués de toute tendresse, brillants d'une faim prédatrice qui la terrifiait autant qu'elle l'excitait. Il n'y avait aucune issue. Elle était piégée entre ses bras de fer et ce feu qui la dévorait de l'intérieur. Ses propres doigts, crispés sur les trapèzes saillants de l'homme, s'enfonçaient dans sa peau, arrachant des lambeaux de chair, mais il ne semblait pas même le sentir. Il ne sentait que le fourreau étroit et brûlant qu'elle lui offrait, cette étreinte involontaire de ses muscles vaginaux qui tentaient désespérément de retenir ce qui la détruisait.

La cadence s'accéléra encore, devenant une série de heurts violents, de chocs d'os contre os. Élise sentit le premier spasme de l'orgasme l'assaillir, une onde de choc électrique qui partit de son clitoris pour irradier dans tout son bassin. Elle poussa un cri étranglé, un gémissement de bête blessée, alors que ses parois se contractaient violemment autour du membre de Gabriel. Elle était inondée, liquéfiée par le plaisir honteux de cette soumission totale.

— Oui, jouis pour moi, salope. Donne-moi tout, lâcha-t-il entre ses dents serrées.

Le mot, craché comme une insulte, fut l'étincelle finale. Élise bascula. Son corps se tendit comme un arc, ses muscles se figèrent dans une agonie de plaisir pur, tandis que des vagues de chaleur insoutenables la submergeaient. Elle ne pouvait plus respirer, ne pouvait plus penser. Elle n'était plus qu'un cri, qu'une fente béante et palpitante sous l'assaut de l'homme qui l'avait brisée.

Gabriel sentit cette étreinte spasmodique, ce vide qui aspirait sa semence avant même qu'il ne l'ait libérée. Son visage se contracta, une grimace de douleur et de triomphe mêlés. Il donna trois derniers coups de boutoir, dévastateurs, enfonçant sa queue jusqu'à la garde, cherchant à marquer le fond de ses entrailles de sa propre chaleur. Puis, avec un rugissement sourd, il se vida en elle. Élise sentit les jets brûlants du foutre heurter son col, un flot épais et saccadé qui semblait ne jamais vouloir s'arrêter. Il la remplissait, l'enseménçait dans une fureur de possession qui dépassait le simple acte sexuel. C'était une signature de sperme et de douleur.

Pendant de longues secondes, le seul bruit dans la pièce fut leur respiration erratique, deux souffles courts qui se heurtaient dans l'air saturé d'odeurs de sexe et de feu de bois. Gabriel restait en elle, lourd, son membre palpitant encore à l'intérieur de sa chair meurtrie. Il ne s'écarta pas. Il la gardait clouée contre lui, ses mains toujours crispées sur ses hanches, savourant sa défaite.

Élise finit par retomber contre son torse, sa tête nichée dans le creux de son épaule. Elle tremblait de tous ses membres, une réaction nerveuse qu'elle ne parvenait pas à contrôler. Les larmes qu'elle avait retenues coulèrent enfin, silencieuses, traçant des sillons clairs sur ses joues rougies par l'effort. Elle détestait la moiteur de sa peau contre la sienne, elle détestait le poids de cet homme sur son âme, mais plus que tout, elle détestait cette sensation de plénitude atroce que son sperme lui procurait en refroidissant lentement à l'intérieur de son ventre.

Gabriel finit par se retirer, le bruit du désengagement provoquant un nouveau frisson de dégoût et de manque chez la jeune femme. Le liquide séminal s'écoula immédiatement le long de l'entrejambe d'Élise, une traînée laiteuse et gluante qui souilla le tapis. Sans un mot, il se leva, sa silhouette massive se découpant contre les dernières braises de la cheminée. Il ne la regarda pas. Il n'avait plus besoin de le faire. Il savait ce qu'il venait d'accomplir.

Il ramassa sa chemise jetée au sol, l'enfila avec une lenteur calculée, tandis qu'Élise restait prostrée, les jambes écartées, le sexe encore battant et souillé. L'isoloir était redevenu une prison. Le silence qui s'installa était plus oppressant que n'importe quelle menace.

— Lave-toi, finit-il par dire d'une voix froide, dénuée de toute l'émotion brutale de l'instant précédent. On recommence dans une heure.

Il quitta la pièce, le bruit de la clé tournant dans la serrure agissant comme le point final d'une sentence qu'elle ne finirait jamais de purger. Élise se recroquevilla sur elle-même, seule dans le froid renaissant, avec pour unique compagnie l'odeur de l'homme sur sa peau et la sensation de son vide intérieur que seul lui, désormais, savait combler.

Chapitre 8

Le Masque Tombe

Le froid s'insinuait par les jointures du verre, une morsure invisible qui rampait sur la peau d'Élise alors que les dernières braises de la cheminée s'éteignaient dans un craquement sec. Elle était prostrée sur le tapis de laine épaisse, les genoux remontés contre sa poitrine, le corps encore secoué par des tressaillements qu'elle ne parvenait pas à juguler. L'odeur était partout : celle de l'encaustique des vieux meubles, le relent âcre du bois consumé, et surtout, l'arôme lourd, musqué, de la semence de Gabriel qui poissait la face interne de ses cuisses. Le liquide séminal, d'un blanc nacré sur sa peau pâle, commençait à sécher, formant une pellicule collante qui tirait son épiderme à chaque mouvement.

Elle n'arrivait pas à chasser l'image de l'autre côté de la porte de l'isoloir. Quelques minutes plus tôt, à travers la fente étroite du bois sculpté, elle avait vu l'ombre de Gabriel se découper contre la lumière crue du corridor. Elle avait vu l'éclat du métal, entendu le bruit sourd, presque étouffé, d'un corps s'effondrant sur le marbre. Pas de cris. Juste une efficacité brutale, une exécution ordonnée d'un simple signe de tête.

Maintenant, il était là. Juste derrière le battant verrouillé. Elle entendait le froissement de sa chemise de soie, le rythme lent et régulier de sa respiration. Il ne cherchait pas à entrer, pas encore. Il savourait sa terreur.

Élise passa une main tremblante sur son ventre, descendant vers son entrejambe encore humide. Ses doigts rencontrèrent la substance visqueuse qui maculait son sexe. Le contraste était insoutenable : la vision de la mort qu'il venait de dispenser et la preuve physique, chaude et gluante, de sa puissance génitrice à l'intérieur d'elle. Elle aurait dû éprouver du dégoût, une révulsion totale pour l'homme qui venait de

transformer ce sanctuaire en abattoir. Mais alors qu'elle enfonçait un doigt dans sa propre fente pour en extraire les restes de son foutre, un frisson électrique, presque douloureux, lui remonta le long de l'échine.

Son clitoris était gonflé, battant d'un pouls sauvage. Sa propre lubrification se mêlait à celle de Gabriel, créant un mélange huileux qui luisait dans la pénombre. Elle était une restauratrice d'art ; elle savait lire les couches de peinture, les vernis craquelés, les secrets cachés sous la surface. Et ce qu'elle découvrait en elle-même, à cet instant précis, était une œuvre de pure dépravation. La violence de Gabriel agissait sur ses nerfs comme un acide, décapant sa moralité pour ne laisser que l'instinct le plus bas, le plus animal.

« Je sais que tu touches, Élise. »

La voix de Gabriel, basse, rocailleuse, traversa la porte comme une caresse de papier de verre. Élise se figea, ses doigts toujours enfoncés dans sa chair trempée. Elle imaginait son visage de l'autre côté, ce masque de marbre froid, ses yeux gris qui ne cillaient jamais.

« Est-ce que c'est le sang qui te fait mouiller comme ça ? Est-ce que c'est l'odeur de la fin qui te donne envie de t'ouvrir ? » continua-t-il.

Elle laissa échapper un gémissement étranglé. Elle ne pouvait pas répondre. Sa gorge était serrée par l'angoisse, mais ses hanches, traîtresses, commencèrent à onduler légèrement contre le tapis. Les fibres de laine frottaient contre ses lèvres vulvaires irritées, accentuant le besoin de pénétration. Elle se haïssait. Elle aimait cette haine. Elle se sentait enfin vivante, arrachée à sa léthargie habituelle par la promesse d'une destruction imminente.

Le bruit d'une clé tournant dans la serrure résonna comme un coup de feu dans le silence de la pièce.

Le battant pivota lentement. La lumière du couloir découpa la silhouette de Gabriel. Il n'avait pas remis sa veste. Sa chemise blanche était entrouverte sur son torse puissant, les manches retroussées sur des avant-bras marbrés de veines saillantes. Il n'y avait pas une tache de sang sur lui. Il était la propreté chirurgicale au milieu du chaos.

Ses yeux tombèrent sur elle, sur sa nudité offerte, sur la trace brillante de son foutre qui coulait maintenant sur son talon alors qu'elle s'écartait machinalement les jambes. Le regard de Gabriel s'assombrit, une faim prédatrice remplaçant la froideur habituelle. Il ne l'approcha pas tout de suite. Il resta sur le seuil, la dominant de toute sa stature.

« Regarde-toi, murmura-t-il. Une petite chose brisée qui ne demande qu'à être achevée. Tu as vu ce que je fais à ceux qui me trahissent. Tu as vu la cervelle de cet homme repeindre mon parquet. Et tout ce que ton corps trouve à faire, c'est de réclamer ma queue. »

Élise écarta davantage les cuisses, un geste de soumission totale, impudique. Elle voulait qu'il voie tout. La sueur qui perlait entre ses seins, les rougeurs de ses frottements, le désastre liquide entre ses jambes. Elle voulait qu'il sente l'odeur de son excitation mêlée à celle de sa propre semence.

« Viens, » articula-t-elle dans un souffle, la voix brisée.

Gabriel fit un pas dans la pièce. L'air sembla se raréfier autour d'eux. Il déboutonna sa braguette d'un geste lent, délibéré, libérant son sexe déjà dur, une verge massive qui palpitait d'impatience. Il s'approcha d'elle, l'attrapa par les cheveux et lui renversa la tête en arrière avec une brutalité qui lui arracha un cri de surprise. Il ne l'embrassa pas. Il plaqua son sexe contre son visage, lui imposant l'odeur du cuir, de la peau chauffée et du désir mâle.

« Tu vas la nettoyer, Élise. Tu vas lécher chaque goutte de ce que tu as vu là-bas jusqu'à ce que tu n'aies plus que le goût de ma mort dans la bouche. »

Élise ouvrit la bouche, une obéissance pavlovienne dictée par la terreur et une soif insensée de souillure. Elle sentit le gland pulsant contre ses lèvres, une intrusion de chair brûlante qui sentait l'homme, le musc et cette odeur métallique, presque imperceptible, qu'elle associait désormais au sang versé dans la cour. Sa langue chercha instinctivement le méat, recueillant la perle de cyprine masculine qui s'en échappait. Le goût était amer, salé, une promesse de damnation qu'elle avala avec une avidité qui la dégoûtait autant qu'elle la transperçait de plaisir.

Gabriel grogna, un son animal qui vibra jusque dans la gorge de la jeune femme. Sa main se resserra davantage dans ses cheveux, tirant sur les racines avec une violence calculée pour la forcer à l'engloutir plus profondément. Il ne cherchait pas la douceur ; il cherchait à la marquer, à imprimer sa possession jusque dans ses entrailles.

« Regarde-moi, » ordonna-t-il d'une voix rauque, dépouillée de toute humanité.

Elle leva les yeux, les siens noyés de larmes de soumission, et rencontra le regard d'ébène de Gabriel. Il n'y avait aucune pitié là-dedans, seulement une satisfaction sombre de voir la pure Élise se transformer en cette créature affamée à ses pieds. Elle fit glisser ses lèvres le long de la hampe, ses mains agrippant les cuisses puissantes de l'homme pour se stabiliser. La peau de Gabriel était tendue, brûlante sous ses doigts. Elle sentait les muscles de ses jambes tressaillir sous l'effet de sa succion.

Elle mit toute sa détresse dans ce geste, utilisant sa langue pour explorer chaque veine, chaque relief de ce sexe qui semblait vouloir la déchirer. Elle voulait s'étouffer avec lui, oublier l'image de l'homme mourant sous les ordres de ce monstre en se gavant de sa virilité. Gabriel commença à imprimer un mouvement de va-et-vient, lent d'abord, puis de plus en plus saccadé, ses hanches percutant le visage d'Élise avec une rudesse qui lui faisait claquer les dents.

« Tu aimes ça, n'est-ce pas ? » siffla-t-il, s'abaissant pour lui murmurer à l'oreille alors qu'il continuait de lui envahir la bouche. « Tu sens l'odeur de la mort sur mes mains et ça te fait mouiller comme une chienne. Tu es aussi corrompue que moi, Élise. »

Il se dégagea brusquement, la laissant haletante, un filet de salive étincelant au coin de ses lèvres rougies. Sans lui laisser le temps de reprendre son souffle, il la saisit par les hanches et la retourna brutalement sur le rebord du bureau. Le bois froid heurta son ventre, contrastant violemment avec la chaleur de son sexe qui pressait déjà contre ses fesses.

Élise gémit, le visage écrasé contre les dossiers épars, sentant Gabriel relever sa jupe avec impatience. Il ne prit pas la peine de retirer ses sous-vêtements ; il les déchira d'un coup sec. Le bruit de la dentelle qui cède agit comme un signal électrique le long de sa colonne vertébrale. Elle était exposée, offerte, son intimité déjà trempée, brillant sous la lumière crue de la lampe de bureau.

Gabriel passa une main entre ses cuisses, ses doigts calleux s'enfonçant sans ménagement dans sa fente. Il chercha le clitoris, le broyant presque sous son pouce tandis que deux autres doigts pénétraient son fourreau étroit dans un mouvement de forage brutal. Élise cambra le dos, poussant ses fesses contre sa main, cherchant plus de cette douleur exquise.

« Tu es si serrée, » murmura-t-il contre sa nuque, ses dents mordant la peau tendre à la jonction de son épaule. « On dirait que tu vas éclater. »

Il retira ses doigts, laissant Élise dans un vide insupportable, avant de se positionner derrière elle. Elle sentit la pointe de son sexe, large et impitoyable, chercher l'entrée de son corps. Il ne mit aucune finesse, aucune préparation. Il poussa.

La douleur fut une décharge blanche, une déchirure qui lui fit monter un cri aigu à la

gorge, immédiatement étouffé par la main de Gabriel qui se plaqua sur sa bouche. Il entra en elle d'un seul coup, enfonçant sa queue jusqu'à la garde, jusqu'à ce que ses testicules frappent ses fesses dans un claquement sourd. Élise crut défaillir. La sensation de plénitude était absolue, monstrueuse. Elle sentait chaque millimètre de sa chair s'étirer pour accueillir cette invasion, les parois de son sexe se contractant désespérément autour de l'intrus.

Gabriel resta immobile un instant, savourant l'étroitesse de sa prise, les muscles de son dos bandés par l'effort. Puis, il commença à bouger. Des coups de boutoir lourds, profonds, qui la soulevaient du bureau à chaque impact. Il la baisait avec une rage froide, comme s'il voulait la punir de l'avoir vu, de l'avoir désiré dans ce moment de noirceur.

À chaque va-et-vient, le bruit des corps qui s'entrechoquent résonnait dans la pièce silencieuse, mêlé aux râles étouffés d'Élise. Elle sentait l'humidité de leur accouplement glisser le long de ses cuisses, un mélange de ses fluides et de la sueur de Gabriel. Elle était perdue dans un maelström de sensations contradictoires : l'humiliation d'être prise comme une bête de somme et l'extase sauvage de se sentir enfin brisée par lui.

Il lui saisit les poignets, les ramenant violemment dans son dos, la forçant à se cambrer davantage. Ses hanches ne cessaient leur martèlement impitoyable. Il frappait son col de l'utérus avec une régularité de métronome, chaque choc envoyant des ondes de choc à travers tout son corps. Élise ferma les yeux, sa tête basculant d'un côté à l'autre, ses ongles griffant le bois du bureau. Elle n'était plus une femme, elle n'était plus une victime ; elle était un réceptacle pour la violence de Gabriel, une extension de son pouvoir.

« Dis-le, » exigea-t-il, sa voix vibrant contre son dos alors qu'il accélérât la cadence, ses mouvements devenant plus erratiques, plus sauvages. « Dis que tu ne veux que ça. Que tu veux que je te vide de tout ce que tu es. »

Élise ouvrit la bouche, mais seul un gémissement étranglé en sortit, une plainte animale qui se perdit dans le bois sombre du bureau. La douleur dans ses poignets, comprimés par les doigts d'acier de Gabriel, n'était rien comparée à l'incendie qui ravageait son bas-ventre. Elle sentait la morsure du vernis contre ses joues, l'odeur de la poussière et du vieux cuir se mêlant à celle, plus âcre, du sexe et de la sueur. Gabriel ne lui laissait aucune chance de reprendre son souffle. Il la labourait avec une rage sourde, chaque coup de boutoir la soulevant presque de la table, la forçant à encaisser la totalité de sa longueur dans un bruit de succion obscène.

« Dis-le, salope. Dis que tu as joui en le voyant crever. »

Sa voix était un grognement bas, dépourvu de toute humanité. Il lui lâcha brusquement les poignets pour lui empoigner les cheveux, tirant sa tête en arrière avec une telle violence que son cou craqua. Élise fut forcée de regarder devant elle, vers l'ombre du couloir où, quelques minutes plus tôt, le sang avait coulé. L'image de l'exécution dansait encore derrière ses paupières, se superposant à la sensation de la verge de Gabriel qui heurtait son col de l'utérus. La terreur et le désir se percutaient en elle, créant une onde de choc électrique qui lui paralysait les membres. Elle n'était plus qu'une plaie ouverte, un réceptacle de chair trempée.

— Oui... balbutia-t-elle enfin, sa voix n'étant plus qu'un souffle brisé. Oui, vide-moi. Détruis-moi.

Ce fut l'étincelle qui fit sauter les derniers verrous de Gabriel. Sa main quitta sa chevelure pour venir s'écraser sur ses fesses, le claquement de la peau contre la peau résonnant dans la pièce silencieuse. Il redoubla de violence, ses hanches s'entrechoquant avec un rythme frénétique, presque insoutenable. Élise sentait son con gonfler, s'irriter sous l'assaut répété, mais la sensation était si intense qu'elle en devenait une drogue. Elle se griffait les avant-bras, les yeux révulsés, cherchant l'air qui lui manquait. Elle était noyée sous lui, piégée entre le poids de son corps massif et

la rigidité du meuble.

Il ne cherchait pas son plaisir, il exigeait sa soumission totale. Il la baisait comme on achève un blessé, avec une précision cruelle. Chaque mouvement de va-et-vient exultait une bestialité qu'elle n'avait jamais soupçonnée. Elle sentait le liquide séminal des premiers instants se mélanger à ses propres sucs, lubrifiant l'acte jusqu'à l'excès, créant un frottement chaud et poisseux qui la rendait folle. Elle commença à convulser, ses muscles vaginaux se resserrant spasmodiquement autour de lui, essayant de broyer ce qui l'envahissait.

« Regarde-moi ! » ordonna-t-il en la retournant brutalement sur le bureau.

Les dossiers volèrent au sol dans un fracas de papier. Élise se retrouva sur le dos, les jambes écartées au maximum, ses talons battant l'air avant qu'il ne les rabatte sur ses propres épaules. Elle était totalement exposée, offerte à la lumière crue de la lune qui filtrait par la fenêtre. Gabriel ne s'arrêta pas. Il plongea à nouveau en elle, ses yeux noirs ancrés dans les siens, y cherchant la trace de sa déchéance. Il n'y avait plus de tendresse, seulement le martèlement incessant de sa bitte contre sa chair meurtrie. Il la pénétrait si profondément qu'elle avait l'impression qu'il allait lui déchirer les entrailles.

Le plaisir monta brusquement, une vague dévastatrice qui partit de son sexe pour irradier jusqu'à ses pointes de seins douloureuses. Élise hurla, un cri déchirant qui se mua en sanglots alors que son corps entraînait en éruption. Les spasmes la secouaient, la tordaient, tandis que Gabriel, le visage déformé par un rictus de prédateur, atteignait son propre sommet. Il se figea un instant, les muscles du dos saillants sous l'effort, avant de se vider en elle avec une force brutale. Elle sentit le jet brûlant du foutre inonder son fond, une chaleur liquide qui semblait marquer son appartenance de manière indélébile.

Il resta ainsi quelques secondes, lourd sur elle, son souffle court brûlant la peau de

son cou. L'odeur de la semence et de la sueur saturait l'air. Puis, sans un mot, sans une caresse, il se retira. Le bruit de la chair qui se sépare fut presque aussi violent que l'acte lui-même. Élise resta prostrée sur le bureau, les jambes ballantes, le corps tremblant de spasmes résiduels. Elle sentait le liquide chaud couler lentement le long de ses cuisses, souillant le bois et ses propres vêtements déchirés.

Gabriel se rhabilla avec une lenteur calculée, réajustant sa chemise, sa ceinture, redevenant en un instant l'homme froid et intouchable qu'il affectait d'être. Il ne lui jeta pas un regard alors qu'il ramassait un dossier tombé au sol. Il était le maître de ce chaos, celui qui avait ordonné la mort et qui avait exigé la vie, ou du moins son simulacre le plus sombre.

— Nettoie-toi, dit-il d'une voix parfaitement calme, sans une once d'émotion. Tu as une heure pour disparaître de ma vue.

Il sortit de la pièce, le claquement de ses talons sur le parquet sonnait comme une sentence finale. Élise resta seule dans le silence pesant du bureau, fixant le plafond avec des yeux vides. Elle était brisée, souillée, et pourtant, au fond de son être ravagé, une certitude monstrueuse s'était installée : elle appartenait désormais au monstre, et le monstre venait de lui donner le goût du sang.

Chapitre 9

L'Adoration du Vice

Le froid de l'acier et du verre semblait ramper sur la peau d'Élise, s'insinuant sous les lambeaux de son chemisier de soie. Allongée sur le dos, les reins brisés par la cambrure forcée que le bureau de Gabriel lui imposait, elle fixait le plafond avec une vacuité de déterrée. Ses jambes pendaient lamentablement dans le vide, les muscles de ses cuisses encore saisis de tressaillements sporadiques. À l'intérieur d'elle, la sensation de plénitude brute commençait à refluer, laissant place à une béance douloureuse, un vide qui appelait déjà le prochain assaut.

Elle sentait la traînée poisseuse de la semence de Gabriel sécher sur ses hanches et s'incruster dans les fibres déchirées de sa culotte, une souillure qu'elle n'avait aucune envie de nettoyer. Pour une restauratrice d'art, la dégradation était d'ordinaire un ennemi à combattre ; ici, c'était son unique alphabet. Elle était l'œuvre profanée, et lui, le vandale méthodique.

Le silence de la pièce était oppressant, troué seulement par le ronronnement lointain de la climatisation et le cliquetis du givre contre les baies vitrées. Au sol, les dossiers qu'il avait balayés d'un revers de main pour la prendre gisaient comme des feuilles mortes dans une forêt de métal.

Puis, le bruit revint. Des pas cadencés, lourds, sans la moindre hésitation. Gabriel.

Il entra dans le champ de vision d'Élise alors qu'elle ne bougeait toujours pas. Il était impeccable. Sa chemise de coton d'Égypte, d'un blanc de linceul, était parfaitement boutonnée jusqu'au col, sa ceinture resserrée, son visage lisse comme si les derniers instants n'avaient été qu'une transaction administrative. Il tenait un nouveau dossier

sous le bras, celui qu'il était allé chercher dans le coffre du couloir. Il s'arrêta au bord du bureau, dominant son corps désarticulé.

« Tu n'as pas bougé, » nota-t-il. Sa voix n'avait aucune chaleur, c'était un constat clinique.

Il ne lui demanda pas comment elle se sentait. Il s'en moquait. Ce qu'il cherchait, c'était la mesure de sa soumission, l'exact degré de sa déchéance. Gabriel posa le dossier sur le coin du bois sombre, juste à côté de la main inerte d'Élise.

Il tendit une main et saisit le menton de la jeune femme, forçant ses yeux à quitter le plafond pour ancrer son regard dans le sien. Ses doigts sentaient le savon neutre et le tabac froid.

« Regarde-toi, Élise, » murmura-t-il en appuyant son pouce contre sa lèvre inférieure, l'abaissant pour révéler les rougeurs de ses gencives. « Tu as l'air d'une épave. Une petite chose brisée au milieu de ma paperasse. Est-ce que ça t'excite de savoir que n'importe quel coursier pourrait entrer ici et voir ce que j'ai fait de toi ? »

Élise sentit une bouffée de chaleur l'envahir malgré le froid. La honte n'était plus qu'un lointain souvenir, remplacée par une addiction toxique à l'humiliation. Elle ne répondit pas par des mots, mais par un gémissement rauque qui se perdit dans la gorge de l'homme lorsqu'il enfonça brutalement deux doigts dans sa bouche. Il ne cherchait pas à être tendre. Il explorait sa cavité buccale avec une autorité de propriétaire, testant la résistance de sa mâchoire.

« Réponds-moi, » ordonna-t-il en retirant ses doigts mouillés de sa salive.

« Oui, » lâcha-t-elle dans un souffle, sa voix brisée par l'effort. « Je ne suis rien. »

Gabriel esquissa un sourire qui ne toucha pas ses yeux, ces orbes sombres qui

semblaient absorber toute la lumière de la lune. Il se détourna un instant, ouvrant le dossier qu'il venait d'apporter. Il en sortit une série de photographies polaroids, des images de corps marqués, de nœuds complexes, de chairs rougies par des contraintes mécaniques. Il les étala sur le ventre nu d'Élise, le papier glacé collant instantanément à sa peau moite de sueur et de fluides.

« La douleur est une information, Élise. La plus pure qui soit. Elle ne ment jamais. On peut simuler l'orgasme, on ne peut pas simuler le cri d'un nerf qui lâche. »

Il déboutonna lentement ses manchettes, les repliant avec une précision chirurgicale. Élise le regardait faire, le cœur cognant contre ses côtes comme un animal en cage. Elle savait ce qui allait suivre. Il ne s'arrêtait jamais quand la normale était atteinte. Il avait besoin de la pousser dans cette zone d'ombre où la morale s'effondrait, là où elle ne serait plus qu'un amas de sensations primaires.

Il attrapa ses chevilles et, d'un geste brusque, les remonta vers ses épaules. Le bassin d'Élise se souleva, l'exposant totalement à la lumière crue des néons de secours. Il n'y avait plus de place pour la pudeur. L'air froid frappa ses muqueuses encore gonflées, un contraste piquant avec la chaleur résiduelle de son sexe.

« Tu veux comprendre ce qui est brisé ? » demanda Gabriel en se penchant sur elle. Son souffle caressait son oreille, mais sa main descendait déjà, ferme, vers l'ouverture qu'il avait déjà conquise. « Je vais te montrer le fond de la fêlure. »

Ses doigts ne cherchèrent pas la caresse. Il pressa avec force sur l'os pubien, écrasant la chair contre la structure osseuse, cherchant le point de rupture entre le plaisir et l'agonie. Élise cambra le dos, les ongles griffant la surface polie du bureau. Elle sentit ses doigts s'insérer de nouveau, mais cette fois, ils étaient rejoints par un troisième, puis un quatrième, forçant l'étroitesse de son canal dans une extension qui lui arracha un cri étranglé.

Gabriel n'attendit pas qu'elle s'habitue. Il commença un mouvement de va-et-vient violent, cherchant à la déchirer de l'intérieur, ses yeux rivés sur le visage de la jeune femme pour y guetter le moment précis où la conscience s'effacerait devant l'instinct de survie.

« Hurle, » ordonna-t-il contre son cou, sa dentition effleurant sa carotide. « Personne ne viendra te sauver de ce que tu as réclamé. »

Élise ne hurla pas. Le son mourut dans sa gorge, étranglé par une contraction réflexe de ses cordes vocales alors que la douleur irradiait depuis son bas-ventre, une onde de choc brûlante qui semblait vouloir séparer son bassin en deux. Les doigts de Gabriel, brutaux et méthodiques, continuaient leur travail de démolition. Elle sentait la peau fine de son entrée céder sous la tension, s'étirer jusqu'à l'invraisemblable, tandis que la cambrure de son dos devenait un arc de souffrance pure. Le métal froid du bureau lui mordait les omoplates, un contraste glacial avec le brasier que Gabriel entretenait entre ses cuisses.

Il retira brutalement ses doigts, et le vide soudain fut presque aussi insupportable que l'invasion. Élise resta là, les jambes lourdement écartées, le souffle court, les parois de sa chair battant d'un rythme erratique, cherchant à se refermer sur une absence. Un filet de lubrification naturelle, mêlé à la moiteur de la sueur, glissa le long de son périnée pour venir s'écraser sur le bois sombre du meuble. Gabriel ne lui laissa pas le temps de reprendre ses esprits. Il empoigna ses chevilles, les ramenant contre son torse dans un mouvement sec qui exposa son intimité béante à la lumière crue de la pièce.

« Regarde-toi, Élise, » siffla-t-il, sa voix vibrant d'une satisfaction prédatrice. « Regarde comme tu es ouverte pour moi. Comme tu es prête à être brisée. »

Il ne s'agissait plus de séduction. Tout vernis de civilisation avait disparu. Il défit sa ceinture avec une lenteur calculée, le claquement du cuir résonnant comme un coup

de fouet dans le silence pesant du bureau. Ses yeux ne quittaient pas le sexe de la jeune femme, rouge et gonflé, qui palpait de manière indécente. Élise essaya de joindre les genoux, un reste de pudeur ou peut-être un instinct de survie tardif, mais il verrouilla ses mains sur ses articulations, lui interdisant le moindre repli.

Lorsqu'il se dégagea de son pantalon, son sexe apparut, dressé, sombre et veineux, une arme de chair tendue par une pulsion sans limite. Il n'y avait aucune douceur dans l'érection de Gabriel, rien que la promesse d'une invasion totale. Il s'approcha de l'étroitesse d'Élise, frottant la pointe de son gland contre ses lèvres déjà martyrisées. Le contact fit tressaillir la jeune femme d'un spasme violent. C'était trop. C'était ce qu'elle voulait. La contradiction la déchirait : elle avait peur de l'impact, du déchirement, et pourtant, elle sentait son bassin se soulever inconsciemment vers lui, réclamant l'empalement.

Gabriel saisit le visage d'Élise d'une main, ses doigts s'enfonçant dans ses joues pour la forcer à ouvrir la bouche. Il y engouffra ses propres doigts, encore luisants de son humidité à elle, lui imposant le goût de son propre désir et de son sang.

« Tu sens ça ? C'est le goût de ta défaite, » murmura-t-il alors qu'il commençait à pousser la tête de son sexe contre son entrée.

Il entra d'un coup sec, sans préliminaire supplémentaire, forçant le passage dans un craquement sourd de tissus qui s'étirent à la limite de la rupture. Élise arqua le torse, les yeux révulsés, un gémissement aigu s'échappant de ses lèvres malgré la main qui l'étouffait. Il était massif, trop large pour elle, et chaque millimètre qu'il gagnait semblait vouloir la fendre en deux depuis l'entrejambe jusqu'au sternum. Il s'arrêta à mi-chemin, savourant la pression insoutenable de son fourreau qui tentait désespérément de s'adapter à sa taille.

La sueur perlait sur le front de Gabriel, ses muscles saillants sous sa chemise de prix, ses phalanges blanchies par l'effort de la maintenir immobile. Il n'y avait aucune trace

de pitié dans son regard, seulement une faim dévorante, une volonté d'annihiler l'autre pour mieux la posséder.

« Tu es si serrée que j'ai l'impression de t'écorcher vive, » grogna-t-il, sa voix muée en un râle animal. « Est-ce que ça fait mal, Élise ? Est-ce que la douleur est à la hauteur de ton vice ? »

Il se remit en mouvement, mais cette fois-ci, il ne chercha pas la profondeur immédiate. Il se retira presque entièrement, laissant juste la pointe de son gland l'effleurer, avant de cogner de nouveau, plus fort, plus bas. Le choc de son bassin contre ses fesses produisit un bruit de chair contre chair, humide et obscène, qui emplît l'espace clos. À chaque assaut, Élise sentait son cerveau s'embrumer. La douleur devenait un bruit de fond, une vibration constante qui se transformait, malgré elle, en une électricité féroce le long de ses nerfs.

Il commença à accélérer la cadence, transformant l'acte en une séance de pilonnage méthodique. Il ne cherchait pas son plaisir à elle, il cherchait à la marquer, à imprimer son rythme dans sa chair la plus intime. Les mains d'Élise, désormais libres, cherchèrent frénétiquement une prise sur le bureau, renversant une lampe et quelques dossiers dans un fracas qu'ils n'entendirent même pas. Elle s'agrippa au bord du bois, les jointures blanches, tandis que Gabriel la martelait avec une violence croissante.

La sensation de plénitude était terrifiante. Chaque va-et-vient ramenait un flot de fluides chauds qui se répandaient sur les cuisses de la jeune femme, lubrifiant ce massacre charnel. Le visage de Gabriel était déformé par l'effort, une expression de rage extatique figée sur ses traits. Il lâcha sa mâchoire pour venir saisir ses hanches, ses doigts s'enfonçant comme des griffes dans la peau tendre, y laissant déjà des marques violacées.

« Dis-le, » ordonna-t-il entre deux coups de boutoir qui faisaient glisser Élise de quelques centimètres sur la surface polie. « Dis que tu n'es rien d'autre qu'une chienne

qui attend son maître. »

Élise ne répondit pas par des mots, mais par un sanglot de plaisir dévastateur. Elle balançait sa tête en arrière, ses cheveux balayant les documents éparpillés. Elle était perdue dans le rythme, dans la chaleur suffocante de son corps contre le sien, dans l'odeur de sexe et de cuir qui saturait l'air. Le monde s'était réduit à ce point de contact brutal, à cette friction qui menaçait de les consumer tous les deux. Gabriel ne faiblissait pas, au contraire, sa pénétration se faisait plus profonde à chaque seconde, ses hanches claquant contre elle avec une force qui lui arrachait des cris de plus en plus rauques.

Le bureau tremblait sous leurs assauts conjugués, un autel de bois sombre témoin de leur déchéance volontaire. Gabriel l'obligea à se redresser légèrement, la tirant par les cheveux pour qu'elle puisse voir, entre leurs corps soudés, le va-et-vient obscène de sa queue disparaissant entièrement dans son antre dévasté.

« Regarde ce que je te fais, » gronda-t-il, son souffle brûlant contre son oreille. « Regarde comme je te déchire. »

Elle baissa les yeux, forcée par la poigne de fer qui lui tordait le cuir chevelu. La vue était insoutenable et fascinante. Ses propres lèvres génitales, gorgées de sang et d'un rose violent, étaient étirées jusqu'à la rupture par le membre massif de Gabriel. À chaque coup de boutoir, sa peau se tendait, menaçant de se déchirer sous l'assaut d'un vit qui ne laissait aucune place à l'air ou à la pitié. Le contraste entre la pâleur de ses cuisses écartées et la noirceur du costume de Gabriel, à peine froissé malgré la fureur de ses mouvements, soulignait l'obscénité de la scène. Elle vit le jus de son propre désir, mêlé à la sueur, luire sur le cuir de ses gants noirs alors qu'il l'empoignait par la taille pour la soulever légèrement et l'empaler plus violemment encore.

« Tu es ouverte comme une plaie, Élise, » cracha-t-il, sa voix vibrant contre son crâne. « Tu ne sens pas comme tu m'appelles ? Comme ton con essaie d'avalier tout

ce que je suis ? »

Elle ne put répondre que par un gémissement brisé. Sa gorge était sèche, ses cordes vocales usées par les cris qu'elle avait poussés depuis qu'il l'avait jetée sur ce bureau. La douleur était là, lancinante, une brûlure constante dans son bas-ventre qui se transformait, par une alchimie perverse, en une décharge électrique à chaque fois qu'il heurtait son col. Elle sentait le bois froid du bureau contre ses omoplates, le froissement des papiers d'affaires sous ses mains qui cherchaient désespérément un appui. Gabriel ne lui laissait aucun répit. Il changea d'angle, écrasant son pubis contre le sien, un choc sourd de chair contre chair qui résonna dans la pièce silencieuse.

Il lâcha ses cheveux pour venir enserrer sa gorge. Ce n'était pas une caresse, mais une prise de possession totale. Le pouce de Gabriel appuyait juste assez sur sa trachée pour lui couper le souffle, forçant Élise à ouvrir grand la bouche pour chercher un filet d'air. Ses yeux se révulsèrent, ne montrant plus que le blanc, alors qu'elle sombrait dans un abîme de sensations brutes. Elle n'était plus une femme, plus une employée, plus rien d'autre qu'un réceptacle destiné à être comblé et brisé. L'odeur de Gabriel, un mélange de parfum coûteux, de tabac froid et de l'âcreté de son propre sexe, l'étouffait.

« Regarde-moi ! » ordonna-t-il d'un ton sec, sans cesser son va-et-vient frénétique.

Elle obéit, les yeux embués de larmes de soumission. Le visage de Gabriel était un masque de cruauté et de besoin dévorant. Ses traits étaient contractés, ses mâchoires serrées au point de faire saillir les muscles de son cou. Il n'y avait aucune tendresse dans son regard, seulement une détermination prédatrice. Il accéléra encore le rythme, ses hanches claquant contre ses fesses avec une régularité de métronome. Le bruit était obscène, un claquement mouillé qui marquait chaque seconde de son agonie délicate.

Élise sentit la vague monter, une marée noire et dévastatrice qui prenait naissance au

plus profond de ses entrailles. Elle tenta de se cambrer, de chercher une issue à cette tension insupportable, mais Gabriel la maintint plaquée contre le chêne sombre. Ses mains à lui, gantées, se glissèrent sous ses fesses pour la relever davantage, exposant son intimité béante à la lumière crue des plafonniers.

« Tu vas venir pour moi, petite chienne. Tu vas venir pendant que je te dévaste. »

Les mots étaient des coups de fouet. L'humiliation la fit jouir avant même que son corps ne capitule totalement. Ses muscles vaginaux se contractèrent en spasmes violents, broyant la queue de Gabriel qui sembla encore s'allonger, cherchant à atteindre le fond de ses entrailles. Elle poussa un cri long, aigu, qui mourut dans sa gorge étranglée, alors que le plaisir la déchirait. C'était une petite mort, une chute libre dans un vide noir où la douleur et la volupté n'étaient plus qu'une seule et même substance visqueuse.

Gabriel grogna, un son animal, viscéral. Il ne ralentit pas. Au contraire, il s'enfonça en elle avec une force qui fit reculer le lourd bureau de quelques centimètres sur le parquet. Ses mains se crispèrent sur sa gorge et sur sa hanche, y laissant déjà des marques violacées qui fleuriraient le lendemain. Dans un dernier élan de sauvagerie, il s'immobilisa, enfouit jusqu'à la garde, son corps secoué par des tremblements massifs. Élise sentit le jet brûlant de sa semence inonder son antre, une chaleur liquide qui semblait la marquer au fer rouge de l'intérieur. Il resta ainsi, pesant de tout son poids sur elle, le souffle court, leurs sueurs se mélangeant pour couler le long de ses flancs et tacher le bois verni.

Le silence retomba sur le bureau, lourd de l'acte qui venait de s'achever. Gabriel se retira lentement, le bruit de succion qui s'ensuivit faisant frissonner Élise jusqu'à la moelle. Il ne la regarda pas tout de suite. Il ajusta sa chemise, réajusta ses manchettes avec un calme glacial qui contrastait violemment avec la bestialité de l'instant précédent.

Élise restait là, étalée sur les dossiers, les jambes encore grandes ouvertes, tremblante, le sexe béant d'où s'écoulait lentement le mélange de leurs fluides. Elle se sentait souillée, anéantie, et pourtant, elle n'avait jamais ressenti une telle plénitude. Elle chercha le regard de Gabriel, espérant une lueur de quelque chose, n'importe quoi.

Il se contenta de ramasser sa veste, le visage redevenu de marbre.

« Nettoie ce bordel, » dit-il simplement, sa voix n'ayant plus aucune trace d'excitation. « On a une réunion dans vingt minutes. »

Il quitta la pièce sans se retourner, la laissant seule avec l'odeur de son foutre et la brûlure de son absence, alors que le froid du bureau s'insinuait déjà dans sa chair encore vibrante de son passage. Elle referma lentement ses cuisses, sentant le liquide glisser sur sa peau, acceptant avec une horreur délicieuse que, désormais, elle n'appartenait plus qu'au vice qu'il avait instillé en elle.

Chapitre 10

La Tentative de Fuite

La main de Gabriel se referma sur sa gorge, pas assez fort pour l'étouffer, mais suffisamment pour qu'elle sente chaque battement de son propre cœur heurter la paume calleuse de son ravisseur. Il la plaqua contre le bois froid de la porte monumentale, le choc faisant vibrer les gonds. Élise haletait, ses poumons brûlants cherchant un air que le corps massif de Gabriel semblait lui voler. Ses yeux à lui n'étaient plus que deux fentes d'obsidienne, dénués de toute pitié, brillants d'une fureur qui s'insinuait entre ses jambes comme une promesse de châtiment.

« Regarde-moi, Élise. Regarde bien ce que ta petite escapade vient de déclencher », murmura-t-il, sa voix n'étant plus qu'un grognement sourd qui lui fit dresser les poils de la nuque.

Il ne l'embrassa pas. Il fondit sur son cou, ses dents mordant la peau tendre juste au-dessus de la clavicule. Élise laissa échapper un gémissement étranglé, un mélange de douleur pure et d'une décharge électrique qui lui liquéfiait les entrailles. Elle tenta de lever les mains pour le repousser, mais il les saisit d'une seule main, les projetant au-dessus de sa tête, les clouant contre le chêne sombre. Elle était offerte, cambrée, le tissu fin de sa robe de soie tendu à rompre sur ses seins dont les pointes durcissaient sous l'effet du froid et de l'effroi.

Gabriel descendit son visage vers son décolleté, humant l'odeur de sa peur mêlée à celle de la pluie qui perlait encore sur sa peau. Il la lécha, une traînée de salive chaude qui contrastait violemment avec la morsure du courant d'air dans le hall.

« Tu pensais que la forêt te protégerait de moi ? » Sa main libre quitta sa gorge pour

descendre lentement, avec une délibération cruelle, le long de son abdomen. « Tu appartiens à cet endroit. Tu m'appartiens, corps et âme, jusqu'à ce que je décide que j'en ai fini avec toi. »

Il saisit le tissu de sa robe au niveau de l'encolure et tira d'un coup sec. Le bruit de la soie qui se déchire résonna comme un coup de feu dans le silence oppressant du manoir. Élise sentit l'air frais frapper sa poitrine nue, ses seins libérés et vulnérables sous le regard prédateur de Gabriel. Elle voulut hurler, protester, mais le poids de son corps contre le sien, la dureté de son sexe déjà dressé qui pressait contre sa cuisse, étouffaient toute velléité de révolte. Elle se détestait de sentir cette humidité familière et traîtresse sourdre entre ses cuisses.

Gabriel s'empara d'un de ses seins, l'écrasant dans sa paume avec une brutalité qui lui arracha un cri. Il ne cherchait pas la tendresse. Il cherchait à marquer son territoire, à graver sa possession dans sa chair. Ses doigts pétrissaient la masse souple, son pouce frottant le mamelon avec une insistance sauvage jusqu'à ce qu'Élise ne soit plus qu'un amas de nerfs à vif.

« Tu es trempée, Élise », ricana-t-il contre son oreille, son souffle court trahissant son propre manque de contrôle. « Est-ce que c'est la peur qui te fait mouiller ainsi, ou est-ce que tu mourais d'envie que je te rattrape pour me sentir te prendre contre cette porte ? »

Il ne lui laissa pas le temps de répondre. Il glissa sa main sous les pans déchirés de sa robe, remontant le long de ses jambes nues, ses doigts griffant doucement l'intérieur de ses cuisses. Élise ferma les yeux, la tête renversée contre le bois, les larmes coulant enfin sur ses tempes. Elle sentit le bout de ses doigts effleurer la dentelle de sa culotte, puis la contourner pour plonger directement au cœur de son intimité.

Le contact fut électrique. Il enfonça un doigt, puis deux, dans sa fente brûlante, sans aucun préambule, sans aucune douceur. Élise sursauta, ses hanches basculant

d'elles-mêmes vers lui dans un réflexe animal qu'elle ne pouvait plus réprimer. Elle était une plaie ouverte, un brasier qu'il attisait avec une cruauté méthodique.

« Regarde-moi ! » ordonna-t-il encore une fois.

Elle obéit, les yeux embués, rencontrant ce regard de loup. Gabriel ne souriait pas. Son visage était contracté par une tension extrême, les muscles de sa mâchoire saillants. Il retira ses doigts pour les porter à ses lèvres, les léchant lentement en ne quittant pas ses yeux des siens. Le geste était d'une obscénité totale, une revendication de sa soumission.

« Tu as le goût de la trahison », cracha-t-il avant de la retourner brutalement pour la plaquer face contre la porte.

Élise sentit le bois rugueux contre ses joues et ses seins écrasés. Il releva le reste de sa robe, découvrant ses fesses à la lumière crue des lustres. Elle sentit ses mains larges écarter ses jambes, l'obligeant à s'ancrer au sol alors qu'elle tremblait de tous ses membres. Le contact du métal de sa ceinture, puis le bruit de la braguette que l'on descend, lui indiquèrent qu'il n'y aurait pas de retour en arrière. Il n'y avait plus de place pour les mots, seulement pour cette rage charnelle qui menaçait de les consumer tous les deux.

Il se colla contre son dos, son sexe brûlant et rigide frottant contre le creux de ses reins, alors qu'il lui saisissait les cheveux pour forcer sa tête en arrière.

« Tu voulais t'enfuir ? » grogna-t-il à son oreille, sa main redescendant pour s'enfoncer de nouveau entre ses lèvres charnues, les ouvrant pour mieux l'explorer. « Je vais te donner une raison de rester ici, ancrée dans ce sol, Élise. Je vais te remplir jusqu'à ce que tu oublies ton propre nom. »

Ses doigts s'agitèrent avec une violence contrôlée dans ses fluides, la forçant à se

cambrier davantage, ses reins cherchant inconsciemment la pénétration qui seule pourrait calmer l'incendie qu'il avait allumé. Elle n'était plus une femme qui fuyait, elle était une proie acculée qui réclamait son bourreau. Ses gémissements étaient devenus des supplications inarticulées, chaque mouvement de Gabriel contre son postérieur la poussant un peu plus loin vers l'abîme. Elle sentit la pointe de son gland, large et pulsante, chercher l'entrée de son intimité, pressant contre sa chair humide et tendue, prête à déchirer le dernier voile de sa résistance.

Il s'enfonça d'un coup sec, sans transition, brisant ses dernières vellétés de pudeur dans un craquement sourd de chair contre chair. Élise poussa un cri qui se perdit contre le bois froid de la porte où il la maintenait écrasée. Ce n'était pas une entrée, c'était une invasion. Il la pénétrait avec une brutalité qui ne laissait aucune place au doute : il ne la baisait pas, il en prenait possession, il marquait son territoire à l'intérieur de ses entrailles. La douleur initiale, vive et déchirante, se mua presque instantanément en une chaleur corrosive, une onde de choc électrique qui remonta le long de sa colonne vertébrale jusqu'à lui faire renverser la tête en arrière, les yeux révulsés.

Gabriel ne lui laissa pas le temps de respirer. Il se retira presque entièrement, laissant la tête de son sexe, large et gorgée de sang, affleurer les lèvres tuméfiées d'Élise, avant de percuter de nouveau son col avec une force animale. Le bruit de l'impact, un claquement humide et obscène, résonnait dans la pièce silencieuse. À chaque coup de boutoir, ses doigts s'enfonçaient plus profondément dans la chair de ses hanches, y laissant déjà les traces violacées de son emprise.

« Regarde-moi, Élise », ordonna-t-il d'une voix rauque, dépouillée de toute humanité.

Il la retourna brusquement, la forçant à lui faire face tout en restant soudé à elle. Ses jambes fléchirent, mais il la souleva par les fesses, l'obligeant à enrouler ses cuisses autour de sa taille. La pénétration se fit plus profonde encore, totale, impitoyable. Elle sentait chaque veine de son sexe, chaque pulsation de sa rage contre ses parois

intimes. Elle agrippa ses épaules, ses ongles s'enfonçant dans le tissu de sa chemise, cherchant à la fois à le repousser et à l'attirer plus près. Elle détestait l'odeur de sa peau, ce mélange de musc, de tabac froid et de sueur, mais ses narines se dilataient pour l'aspirer, comme si cet effluve de prédateur était l'unique air qu'elle pouvait encore respirer.

Le rythme devint frénétique. Gabriel la malmenait, son bassin percutant le sien avec une cadence destructrice. Il n'y avait aucune douceur dans ses mouvements, seulement une volonté de briser, de réduire au silence la femme qui avait osé croire qu'elle pouvait lui échapper. Élise sentait son propre désir monter, une bête immonde qui se nourrissait de la violence de l'étreinte. Son sexe, inondé de leurs fluides mêlés, produisait un suction visqueuse à chaque va-et-vient, un son cru qui la faisait rougir de honte tandis que son corps réclamait plus de cette agression délicieuse.

« Tu ne vas nulle part », grogna-t-il, sa bouche s'écrasant contre son cou pour y mordre la peau tendre, y marquant ses dents. « Tu es à moi. Ton souffle, ton sang, ton plaisir... tout m'appartient. »

L'orgasme la frappa comme une exécution. Ce n'était pas une libération, mais une agonie de plaisir noir qui lui arracha un hurlement étranglé. Ses muscles vaginaux se contractèrent violemment autour de lui, le broyant dans des spasmes incontrôlés. Gabriel jura, son visage se crispant dans un masque de pure sauvagerie. Il accéléra encore, ses reins battant comme un métronome fou, cherchant le fond de son utérus, cherchant à la marquer au plus profond de son être.

Il se raidit brusquement, ses muscles saillants sous la peau, et poussa un gémissement sourd, presque un cri de douleur, tandis qu'il déchargeait son foutre brûlant à l'intérieur d'elle. Élise sentit le jet chaud se répandre, l'inonder, scellant leur pacte de sang et de luxure. Il continua de s'enfoncer en elle pendant de longues secondes, sa queue palpitant de décharges résiduelles, la maintenant serrée contre lui comme s'il craignait qu'elle ne se dissolve s'il lâchait prise.

Le silence retomba, lourd, seulement troublé par leurs souffles hachés qui s'entremêlaient dans l'ombre de l'entrée. Gabriel la laissa lentement glisser le long de son corps jusqu'à ce que ses pieds touchent le sol, mais il ne recula pas. Il resta là, le sexe encore enterré dans sa fente béante, son front contre le sien. Élise tremblait de tous ses membres, ses jambes incapables de supporter son poids, le dos collé contre le bois de la porte qu'elle avait tenté d'ouvrir quelques minutes plus tôt.

Il se retira enfin dans un glissement humide qui la fit frissonner. Une traînée de semence et de suc s'écoula le long de la cuisse d'Élise, souillant sa peau, rappel concret de sa reddition. Gabriel boutonna son pantalon d'un geste sec, ses yeux sombres ne quittant pas le visage dévasté de la jeune femme. La menace n'était pas partie ; elle s'était simplement muée en une certitude glaciale.

« Demain, tu essaieras encore », dit-il d'une voix calme, presque tendre, en passant un doigt sur sa lèvre inférieure mordue jusqu'au sang. « Et demain, je te briserai un peu plus. »

Il se détourna et s'éloigna dans le couloir, la laissant seule dans l'obscurité de l'entrée, les jambes souillées, le cœur en miettes, et l'âme définitivement enchaînée à son bourreau. Élise se laissa glisser contre la porte, ses mains tremblantes venant se poser sur son ventre encore brûlant de lui, réalisant avec une terreur sourde qu'elle ne voulait plus jamais s'enfuir. Elle était restée, ancrée dans ce sol, exactement comme il l'avait promis. Elle avait oublié son nom. Elle n'était plus qu'à lui.

Chapitre 11

L'Ultimatum du Monstre

La porte en chêne massif était une morsure de glace contre son dos nu. Élise sentait chaque rainure du bois s'imprimer dans sa peau, un rappel douloureux de la réalité après le chaos. Dans l'obscurité presque totale du hall, l'air était chargé d'une humidité poisseuse, une odeur de pluie urbaine qui s'était infiltrée par les fentes, se mêlant aux effluves plus lourds de l'appartement : le cuir des fauteuils, le métal froid des structures d'acier, et l'odeur musquée, entêtante, de leur accouplement sauvage.

Elle était assise à même le sol, les jambes écartées, les muscles des cuisses encore agités de soubresauts involontaires. Entre ses jambes, la sensation était cuisante. Elle sentait le liquide séminal de Gabriel, chaud et visqueux, couler lentement le long de son entrejambe pour venir souiller le tapis de soie, se mélangeant à sa propre cyprine. C'était une traînée de défaite et de possession qui lui collait à la peau. Sa main droite, tremblante, vint se poser sur son ventre plat, là où elle sentait encore le poids de l'homme, l'empreinte de sa domination. Ses doigts effleurèrent la traînée de foutre qui commençait à refroidir sur sa peau, une sensation de salissure qu'elle accueillait avec une sorte de ferveur malade.

Elle porta sa main à son visage. Le goût du fer envahit sa bouche lorsqu'elle passa sa langue sur sa lèvre inférieure. Gabriel l'avait mordue fort, jusqu'au sang, au moment de sa propre décharge. La plaie palpait au rythme de son cœur, une douleur sourde et électrique qui l'empêchait de sombrer dans la léthargie.

À quelques mètres d'elle, la silhouette de Gabriel n'était qu'une ombre découpée par la faible lueur des gratte-ciel filtrant à travers les baies vitrées du salon, au bout du couloir. Il lui tournait le dos, s'éloignant d'un pas lent, prédateur même dans le repos.

Son pantalon noir était reboutonné, mais sa chemise pendait, ouverte, révélant la puissance de ses épaules. Il ne s'était pas nettoyé. Il portait son odeur à elle, l'odeur de son sexe et de sa sueur, comme un trophée invisible.

Élise le regardait s'éloigner, le souffle court. Elle aurait dû ressentir de la honte, de la colère, ou au moins l'envie de se couvrir. Mais elle restait là, exposée, offerte au vide et au froid, les jambes grandes ouvertes sur le désastre de sa propre moralité. Elle aimait cette version d'elle-même : brisée, souillée, réduite à l'état de chose par un homme qui ne connaissait pas le sens du mot pitié. Son besoin de comprendre la noirceur de Gabriel l'avait conduite à devenir une extension de cette noirceur. Elle était la toile qu'il lacérait, l'œuvre d'art qu'il profanait chaque soir un peu plus.

Le silence dans le hall était si dense qu'elle entendait le froissement du tissu de son pantalon à chacun de ses pas. Puis, le bruit s'arrêta. Gabriel s'était immobilisé au centre du corridor. Il ne se retourna pas tout de suite. Il resta là, une statue de chair et de violence contenue, dominant l'espace.

« Tu ne bouges pas, Élise, » dit-il d'une voix basse, dénuée de toute émotion humaine, mais vibrante d'une autorité qui fit se cambrer l'échine de la jeune femme. « Tu restes là, dans ton jus, à attendre que je décide de ce que je vais faire de toi. »

Elle frissonna. Le mot « jus » n'était pas une métaphore. Elle sentait l'humidité entre ses fesses, le glissement de la semence contre ses tissus internes. Elle était une plaie ouverte.

Gabriel pivota lentement. Ses yeux, deux fentes d'acier dans la pénombre, se fixèrent sur elle. Il ne regardait pas son visage, mais le désordre entre ses jambes, la trace brillante sur sa cuisse, l'évidence de son usage. Un rictus cruel étira ses lèvres. Il s'approcha, non pas avec la tendresse d'un amant, mais avec la précision d'un architecte qui inspecte une faille dans une structure qu'il vient de tester jusqu'à la rupture.

Il s'accroupit devant elle, à une distance où elle pouvait sentir la chaleur irradiant de son corps. L'odeur de tabac froid et de métal propre qui émanait de lui contrastait violemment avec l'odeur organique qu'ils avaient créée ensemble. Il tendit une main et, de son pouce, écrasa la goutte de sang qui perlait encore sur la lèvre fendue d'Élise. Il ne fut pas doux. Il appuya jusqu'à ce qu'elle grimace, forçant sa tête en arrière contre le bois de la porte.

« Tu aimes ça, n'est-ce pas ? » murmura-t-il. « Te sentir traitée comme une chienne de sous-sol. Sentir mon foutre sécher sur toi pendant que tu réalises que tu n'as plus aucune issue. »

Élise ne répondit pas. Elle ne le pouvait pas. Son corps entier n'était qu'une immense attente. Elle voulait qu'il la touche à nouveau, qu'il enfonce ses doigts là où ça brûlait, qu'il lui redonne cette douleur qui était la seule chose qui lui donnait l'impression d'exister. Mais Gabriel ne cherchait pas le plaisir, pas cet instant-là. Il cherchait la bascule.

Il plongea la main dans la poche intérieure de sa veste qu'il avait jetée sur une console à proximité. Lorsqu'il revint vers elle, il ne tenait pas une caresse, mais un poids lourd, froid, définitif. Un Glock 17, noir mat, dont le canon semblait absorber la moindre particule de lumière.

Il le posa sur le sol, juste entre les jambes écartées d'Élise, sur le tapis imprégné de leurs fluides. Le métal froid entra en contact avec la peau sensible de l'intérieur de sa cuisse, provoquant un choc thermique qui la fit tressaillir violemment. Le contraste était insoutenable : la tiédeur de la semence qui coulait encore et la rigidité glacée de l'arme à feu.

« On arrive au bout de la restauration, Élise, » dit-il, ses yeux brûlant d'une lueur démoniaque. « Tu as voulu voir ce qu'il y avait sous le vernis. Tu as voulu

comprendre le monstre. Félicitations. Tu y es. »

Il se releva, la surplombant de toute sa hauteur, la laissant là, nue, souillée, avec une arme chargée entre les jambes.

« Voici l'ultimatum. Tu prends ce flingue. Tu me loges une balle dans le cœur et tu sors d'ici. Tu redeviens la petite restauratrice propre sur elle, tu oublies le goût de mon sexe et l'odeur du sang. Ou alors, tu le ramasses, tu me le donnes, et tu acceptes de devenir ce que je suis. Pas une victime. Pas une amante. Une complice. Une part de l'horreur. »

Il fit un pas en arrière, lui laissant l'espace pour agir, son visage ne trahissant aucune peur, seulement une curiosité malsaine.

« Choisis, Élise. Tue le monstre, ou rejoins-le dans la fosse. »

Élise fixa le canon sombre de l'arme, ses doigts tremblants se refermant sur la crosse d'un métal glacé qui brûlait sa peau. Entre ses cuisses, la sensation du foudre de Gabriel, visqueux et chaud, contrastait violemment avec la rigidité inerte du flingue. C'était une souillure liquide contre une promesse de mort solide. Elle leva les yeux vers lui. Il ne bougeait pas. Il l'observait avec cette arrogance insupportable, le torse encore luisant de leur étreinte sauvage, sa queue commençant à peine à débâter, comme si le danger l'excitait plus que la chair.

— Tu trembles, Élise, murmura-t-il, sa voix vibrant dans l'air saturé de l'odeur de leur sexe et de la poussière du vieil atelier. C'est la peur ou c'est le plaisir ? Ou peut-être que tu réalises que le poids de ce fer est la seule chose qui te sépare de ta propre vérité.

Elle serra les dents, le souffle court. Son cœur cognait contre ses côtes comme un animal en cage. Elle leva le bras. Le Beretta semblait peser une tonne. Le viseur

oscilla un instant avant de se fixer sur le plexus de Gabriel, là où la peau était mate, parsemée de quelques poils sombres. Un seul mouvement de l'index et elle effaçait le monstre. Elle effaçait les bleus sur ses poignets, le souvenir de sa langue s'enfonçant dans sa gorge, et l'humiliation de jouir sous ses coups de boutoir.

— Tire, ordonna-t-il brutalement. Libère-toi. Montre-moi que tu es encore cette petite chose fragile qui croit en la justice. Montre-moi que tu n'as rien appris de mes mains sur toi.

Gabriel fit un pas en avant, la gueule du canon venant s'écraser contre son sternum. Il ne fléchissait pas. Au contraire, il semblait se délecter de la situation, ses yeux noirs fouillant l'âme de la jeune femme. Il attrapa son poignet libre, celui qui ne tenait pas l'arme, et l'obligea à toucher sa propre intimité, encore humide et béante.

— Regarde-toi, reprit-il plus bas, un rictus cruel étirant ses lèvres. Tu es à poil devant un assassin, tu pointes un flingue sur mon cœur, et pourtant, ta chatte est en train de pomper l'air tellement elle a soif de moi. Tu sens comme tu es trempée ? C'est ça que tu veux tuer ? Cette part de toi qui ne demande qu'à ramper pour que je l'éclate encore ?

Élise laissa échapper un sanglot étranglé, un mélange de rage pure et d'excitation insoutenable. Il avait raison. Le contact de ses propres doigts sur ses lèvres gonflées et glissantes de sa semence à lui déclencha une décharge électrique qui lui remonta l'échine. Elle détestait la puissance qu'il exerçait sur ses nerfs, cette capacité à transformer l'effroi en un besoin viscéral de se soumettre.

— Je te déteste, cracha-t-elle, le doigt crispé sur la détente.

— Non, tu m'adores. Tu adores l'ombre que je projette sur ta vie de papier mâché.

Gabriel glissa sa main sur le dessus de celle d'Élise, enveloppant ses doigts sur la

crosse. Sa paume était immense, calleuse, brûlante. Il guida lentement le canon vers le bas, le faisant glisser le long de son propre abdomen musclé, traçant une ligne de feu jusqu'à sa ceinture, puis plus bas encore. Il força Élise à pointer l'arme vers son entrejambe, là où son sexe, bien que ramolli, restait imposant, marqué par les veines et l'humidité de leur rapport.

— Si tu veux me détruire, commence par là, provoqua-t-il. Coupe la source de ton obsession. Détruis l'outil qui t'a fait hurler mon nom.

Il pressa le métal froid contre son propre gland. Élise sentit le pouls de Gabriel résonner à travers l'arme jusque dans son bras. C'était une folie suicidaire. Elle voyait la sueur perler sur le front de l'homme, la tension de ses muscles, mais son regard restait celui d'un prédateur qui sait qu'il a déjà gagné. Il ne craignait pas la mort car il savait qu'elle était déjà sienne.

D'un mouvement brusque, il la tira vers lui, la forçant à se lever sans lâcher le pistolet. Elle se retrouva pressée contre lui, ses seins écrasés contre son torse, le Beretta coincé entre leurs deux ventres. L'odeur de Gabriel, un mélange de cuir, de tabac froid et de mâle, l'envahit, lui brouillant les sens.

— Tu as le choix, Élise. La balle ou le sang. La mort ou la vie dans l'abîme à mes côtés.

Il descendit son autre main pour saisir fermement sa fesse, ses doigts s'enfonçant dans la chair avec une brutalité possessive, la forçant à basculer le bassin contre lui. Elle sentit le métal de l'arme s'enfoncer douloureusement contre ses côtes, mais l'inconfort n'était rien face à l'incendie qui ravageait son bas-ventre.

— Dis-le, exigea-t-il, ses lèvres frôlant son oreille. Dis-moi que tu veux rester dans la fosse. Dis-moi que tu préfères ma queue dans ton cul plutôt que ma mort sur ta conscience.

Élise ferma les yeux, sa tête basculant en arrière. Sa main sur la détente se relâcha imperceptiblement, mais elle ne lâcha pas l'arme. Elle la tenait maintenant comme un talisman, une preuve de sa propre déchéance. Elle sentit la langue de Gabriel lécher la courbe de son cou, une caresse humide et prédatrice qui la fit frissonner de la tête aux pieds.

— Je... je ne peux pas, haleta-t-elle.

— Tu peux tout faire, Élise. Tu es déjà des nôtres. Tu as déjà goûté au sang, tu as déjà aimé la douleur. Maintenant, donne-moi ce flingue. Donne-le moi et accepte ce que tu es vraiment.

Il commença à exercer une pression sur son poignet pour lui arracher l'arme, mais elle résista. Pas pour tirer. Mais pour garder cette illusion de pouvoir un instant de plus, pour savourer cette seconde où elle était à la fois la proie et le bourreau. Gabriel rit, un son sombre et caverneux qui lui fit l'effet d'une caresse obscène. Il lâcha sa fesse pour empoigner ses cheveux, tirant sa tête en arrière avec une violence qui lui arracha un gémissement.

— Tu joues encore ? Tu veux que je te montre ce qu'il arrive à ceux qui hésitent avec moi ?

Il la poussa brutalement contre l'établi, faisant voler les outils de restauration dans un vacarme métallique. Elle se retrouva allongée sur le bois dur, les jambes pendantes, l'arme toujours en main mais pointée vers le plafond. Gabriel se plaça entre ses cuisses, ouvrant grand son espace intime, ses yeux fixés sur la fente rougie et luisante de la jeune femme.

— Regarde-moi bien, Élise. Parce que si tu ne me tues pas maintenant, je vais faire de toi quelque chose que tu n'oseras même pas regarder dans un miroir.

Il sortit un couteau de sa poche, une lame fine et effilée, et la fit courir sur la cuisse d'Élise, juste à côté de sa vulve, laissant une trace blanche qui vira lentement au rouge vif. Le contraste entre le froid de l'acier et la chaleur de son sang naissant la fit tressaillir, une nouvelle vague de désir pervers la submergeant. Elle tenait toujours le pistolet, mais son bras retombait lentement sur le côté, vaincu par la fascination du tranchant sur sa peau.

La lame s'enfonça d'un millimètre supplémentaire, juste assez pour que la douleur pique, vive et électrique, se mélangeant à la pulsation sourde qui battait entre les jambes d'Élise. Elle sentit une goutte de sang chaud perler et glisser le long de son entrejambe, traçant un chemin brûlant vers sa propre humidité. Gabriel ne la quittait pas des yeux, ses pupilles dilatées dévorant son visage crispé par l'agonie et le plaisir. Il pressa son pouce sur la petite coupure, écrasant le liquide rubis contre la peau blanche, puis il remonta sa main, barbouillant les lèvres de sa vulve du mélange de sang et de cyprine.

Le pistolet pesait des tonnes dans la main d'Élise. Ses doigts s'engourdissaient. Le métal de l'arme était mort, inerte, alors que le fer de Gabriel, contre sa chair, semblait vivant.

— Lâche-le, ordonna-t-il d'une voix qui n'était plus qu'un grondement de gorge. Lâche-le et accepte ce que tu es.

Le cliquetis de l'arme tombant sur le sol en béton résonna comme un coup de tonnerre dans le silence de l'atelier. Élise abandonna sa dernière défense, ses doigts s'ouvrant pour se refermer immédiatement sur les rebords rugueux de l'établi. Elle archa le dos, offrant sa poitrine à la lumière crue des néons, ses mamelons durcis par le froid et l'effroi pointant vers le plafond.

Gabriel rangea son couteau avec une lenteur calculée, ses yeux ne quittant pas la fente

palpitante qu'il venait de marquer. Il défit sa ceinture, le cuir grinçant dans le silence pesant. Il ne se pressait pas. Il voulait qu'elle voie tout, qu'elle sente chaque seconde de sa chute. Quand il sortit son sexe, massif, parcouru de veines saillantes et déjà luisant d'une goutte de désir, Élise laissa échapper un gémissement étranglé. C'était une arme, elle aussi. Une arme faite pour la briser de l'intérieur.

Il saisit les genoux d'Élise et les écrasa contre ses épaules, l'ouvrant totalement, exposant son intimité rougie et trempée à la fraîcheur de la pièce. Sans aucun préliminaire, sans la moindre douceur, il s'enfonça en elle d'un coup sec.

Le cri d'Élise fut étouffé par la main de Gabriel qui se plaqua sur sa bouche, ses doigts s'enfonçant dans ses joues. Elle se sentit se déchirer, s'élargir jusqu'à la rupture alors qu'il occupait chaque millimètre de son canal étroit. La douleur était une brûlure fulgurante, mais elle fut immédiatement balayée par une onde de choc érotique si violente qu'elle en eut le vertige. Il était immense, dur comme la pierre, et il ne lui laissa pas le temps de s'habituer.

Il commença à marteler ses hanches avec une brutalité animale. À chaque va-et-vient, le dos d'Élise frottait contre le bois dur de l'établi, les outils restants vibrant autour d'elle dans un vacarme de ferraille. Gabriel ne la baisait pas, il l'annexait. Ses coups de butoir étaient profonds, cherchant à atteindre son col, à marquer son utérus de son empreinte. La sueur commençait à perler sur le front de l'homme, tombant en gouttes lourdes sur la poitrine d'Élise, se mélangeant aux fluides qui giclaient à chaque impact.

— Tu sens ça ? grogna-t-il entre ses dents, retirant sa main de sa bouche pour la saisir par les cheveux et forcer sa tête en arrière. Tu sens comme tu m'accueilles ? Tu es une putain de menteuse, Élise. Tu voulais ce monstre. Tu voulais qu'il te vide de toute ta morale de petite bourgeoise.

Elle ne pouvait pas répondre. Ses sens étaient saturés. Elle ne voyait plus que les

ombres danser au plafond, ne sentait plus que l'odeur de l'huile de moteur, de la sueur mâle et du sang. Son propre corps la trahissait, ses muscles vaginaux se contractant frénétiquement autour du membre qui la labourait, cherchant à en extraire la moindre parcelle de plaisir pur et honteux. Elle commença à griffer les bras musclés de Gabriel, ses ongles laissant des sillons rouges sur sa peau, mais il semblait ne rien sentir, possédé par une rage érotique qui le transformait en machine.

Le rythme s'accéléra encore, devenant une série de percussions sourdes et humides. La chatte d'Élise n'était plus qu'une plaie béante de plaisir, un gouffre de chaleur où il s'engouffrait sans relâche. Elle sentit la tension monter en elle, une boule de nerfs prête à exploser, nourrie par la douleur de sa cuisse entaillée et la violence de l'étreinte. Gabriel l'attrapa par la taille, la soulevant légèrement pour s'enfoncer encore plus loin, ses testicules frappant son périnée avec un bruit de chair contre chair qui la fit défaillir.

— Regarde-moi ! cria-t-il.

Elle ouvrit les yeux au moment où il se figeait, les muscles du cou saillants, son visage tordu par une grimace de prédateur. Il se déchargea en elle avec une force sismique. Élise sentit le jet brûlant de sa semence inonder son fond, vague après vague, une invasion liquide qui semblait ne jamais finir. Au même instant, son propre orgasme la foudroya, un spasme si violent qu'elle crut que ses os allaient se briser. Elle hurla son nom, ou peut-être une insulte, alors que ses parois se refermaient comme un étau sur lui, aspirant chaque goutte de sa possession.

Ils restèrent ainsi de longues secondes, haletants, soudés par le sexe et la sueur dans l'air froid de la cave. Gabriel se retira lentement, le bruit de succion marquant la fin de l'acte. Un mélange de sperme et de sang coula sur les cuisses d'Élise, s'étalant sur le bois de l'établi.

Il se recula, remonta son pantalon sans aucune gêne, redevenant instantanément

l'homme de glace qu'il était, à une exception près : ses yeux brillaient d'une satisfaction maléfique. Élise resta allongée, les jambes écartées, brisée et souillée, regardant le plafond avec une lucidité terrifiante.

— Bienvenue en enfer, Élise, murmura-t-il en ramassant le pistolet au sol. Tu as choisi ton camp. Maintenant, on va pouvoir commencer le vrai travail.

Il quitta la pièce sans un regard de plus, la laissant seule dans le silence retrouvé, avec pour seule compagnie l'odeur de son propre viol consenti et le picotement de la plaie sur sa cuisse, preuve indélébile qu'elle appartenait désormais au monstre.

Chapitre 12

L'Inauguration des Ténèbres

Le froid de la cave s'insinuait sous la peau d'Élise comme une multitude d'aiguilles de glace, mais elle ne frissonnait pas. Elle restait là, épinglée à l'établi de bois brut par une léthargie qui n'avait rien de la fatigue. Ses fesses reposaient sur la surface rugueuse, les échardes griffant sa chair tendre à chaque inspiration trop profonde. Elle avait les jambes largement écartées, offrant au vide de la pièce l'image obscène de sa défaite. Entre ses cuisses, le mélange était poisseux, tiède : son propre sang, s'écoulant avec une régularité métronomique de la plaie ouverte sur sa cuisse, venait se mêler au sperme de Gabriel qui commençait à sécher en traînées blanchâtres sur sa peau.

Elle fixait le plafond de béton brut, les yeux vitreux. Une seule ampoule nue oscillait au bout d'un fil, projetant des ombres déformées qui semblaient ramper sur les murs humides. Élise sentait l'odeur métallique du sang saturer l'air, étouffante, mariée à celle, plus sourde, du vieux bois et de la graisse industrielle. Elle n'avait pas tiré. Le pistolet était parti avec lui, mais le poids de l'arme hantait encore la paume de sa main. En ne pressant pas la détente, elle avait signé un acte de reddition bien plus définitif qu'un simple aveu. Elle avait accepté que sa propre noirceur, cette faille qu'elle s'évertuait à combler en restaurant les chefs-d'œuvre profanés des autres, soit enfin exposée, déchiquetée, et surtout, validée par l'homme qui venait de quitter la pièce.

Le silence fut brusquement brisé par le claquement lourd des bottes de Gabriel sur les marches de l'escalier métallique. Le son résonna dans sa cage thoracique comme un coup de poing. Élise ne bougea pas d'un millimètre. Elle resta offerte, les lèvres entrouvertes, écoutant le prédateur revenir vers sa proie. Quand il entra dans le cercle

de lumière, il n'avait plus sa veste. Sa chemise blanche était déboutonnée jusqu'au plexus, révélant la peau mate et les muscles tendus de son torse. Il ne la regardait pas avec pitié, ni même avec triomphe. Il l'observait comme un architecte examine une fondation qu'il a lui-même fissurée pour en tester la résistance.

Il s'arrêta entre ses jambes ouvertes. L'odeur de Gabriel — un mélange de tabac froid, de cuir et de cette fragrance de luxe stérile qu'il portait comme une armure — l'envahit. Il posa ses mains sur les rebords de l'établi, l'emprisonnant. Ses doigts, longs et aux ongles impeccables, se crispèrent sur le bois.

— Tu es toujours là, murmura-t-il, sa voix basse vibrant dans l'humidité de la cave.

Ce n'était pas une question. C'était le constat d'une vérité anatomique. Il abaissa son regard sur la blessure qu'il lui avait infligée. Le sang continuait de perler, une estafilade nette qui tranchait la blancheur de sa peau. Sans quitter ses yeux des siens, Gabriel avança une main et pressa son pouce directement dans la plaie.

Élise laissa échapper un cri étranglé, un son qui se perdit contre les murs de béton. La douleur fut fulgurante, électrique, irradiant dans tout son bassin. Ses doigts se crispèrent sur le bord de l'établi, ses ongles s'enfonçant dans le bois. Mais sous la souffrance, une vague de chaleur brutale, presque insupportable, pulsa dans son sexe. Son bassin se souleva instinctivement vers la main qui la torturait.

— Tu aimes ça, Élise. Ne me mens pas, pas après avoir choisi de me laisser vivre. Tu aimes la façon dont je te brise.

Il retira son pouce, désormais rouge vif, et le porta à ses propres lèvres. Il le lécha avec une lenteur provocante, ses yeux sombres fixés sur les siens, n'y cherchant que la confirmation de son abjection. Élise sentit ses propres fluides couler plus abondamment entre ses fesses, une humidité de désir qui la dégoûtait autant qu'elle l'excitait. Elle était une restauratrice d'art ; elle savait que pour réparer une toile, il

fallait parfois en gratter les couches superficielles jusqu'à la trame. Gabriel était en train de la décaper jusqu'à l'os.

Il se colla contre elle, son pantalon de costume frottant contre sa vulve à vif. La dureté de son sexe, déjà de nouveau dressé sous le tissu, vint percuter son clitoris gonflé. Élise ferma les yeux, la tête basculée en arrière.

— Regarde-moi, ordonna-t-il.

Elle obéit, les pupilles dilatées par l'adrénaline et la douleur. Gabriel saisit ses deux poignets d'une seule main et les plaqua au-dessus de sa tête contre le bois vertical de l'établi. De l'autre main, il agrippa sa mâchoire, forçant sa bouche à s'ouvrir. Ses doigts s'enfoncèrent dans ses joues, sans aucune douceur.

— On ne revient pas en arrière, Élise. Tu as franchi le seuil. Ce que je vais te faire maintenant, ce n'est pas de la tendresse. C'est l'inauguration de ce que tu es vraiment. Une créature de l'ombre qui a besoin qu'on lui rappelle son existence par la force.

Il lâcha son visage pour défaire rapidement la boucle de sa ceinture. Le bruit du métal contre le cuir fut comme un signal de départ. Il abaissa son pantalon juste assez pour libérer sa verge, déjà violacée et pulsante de sang. Il n'utilisa aucun préliminaire, aucun artifice. Il saisit les cuisses d'Élise, les écartant jusqu'à ce que ses hanches craquent presque, et il s'enfonça en elle d'un seul coup sec, brutal, profond.

Le cri d'Élise fut étouffé par le baiser qu'il lui imposa au même instant, une collision de dents et de langue, un goût de fer et de fureur. Elle se sentit se déchirer, s'ouvrir, son corps luttant contre l'intrusion avant de capituler totalement. Il la baisait avec une animalité calculée, chaque coup de boutoir la soulevant sur l'établi, faisant grincer le bois vieux de plusieurs décennies. Le contraste entre le froid de l'air ambiant et la chaleur dévastatrice de leur jonction créait une buée légère qui flottait entre leurs visages.

Gabriel ne ralentissait pas. Il cherchait le fond de son utérus avec une violence qui confinait à la rage, ses mains marquant déjà ses hanches de traînées de sang et de futurs bleus. Il n’y avait aucune place pour la morale ici, sous la terre, dans cette cave qui sentait la mort et la vie sauvage. Il n’y avait que le rythme saccadé de leurs chairs qui s’entrechoquaient, le bruit humide de leurs fluides brassés par le mouvement, et la certitude, pour Élise, qu’elle ne serait plus jamais capable de respirer l’air pur de la surface sans se sentir amputée de cette horreur.

Gabriel s’arrêta brusquement, non pas pour la libérer, mais pour savourer le tremblement convulsif qui agitait les cuisses d’Élise. Il se retira presque entièrement, laissant juste la pointe de son sexe, brûlante et palpitante, agacer l’entrée de son intimité déjà gorgée de sang et de cyprine. Il ancrâ ses doigts dans l’épaisseur de ses cheveux, forçant sa tête en arrière pour que leurs regards s’entrechoquent. Ses yeux noirs, d’une lucidité effrayante, sondaient l’âme de la jeune femme à la recherche d’un reste de piété qu’il s’apprêtait à piétiner.

— Regarde-moi, Élise, lâcha-t-il dans un souffle rauque qui sentait le tabac et la sueur acide. Tu sens ce vide en toi ? Ce n’est pas de la peur. C’est la place que tu as faite à l’ombre. Dis-moi que tu as soif de cette ignominie. Dis-le.

Élise tenta de reprendre son souffle, mais l’air de la cave, chargé de poussière et d’une odeur métallique, lui brûlait les poumons. Elle se sentait obscène, les jambes écartées sur ce bois rugueux, le corps offert à l’homme qui, quelques minutes plus tôt, l’invitait à devenir une meurtrière. Sa main libre se crispa sur le bord de l’établi, les échardes s’enfonçant sous ses ongles, mais la douleur n’était qu’un piment supplémentaire à l’incendie qui ravageait son bas-ventre.

— Je... j’ai soif, articula-t-elle, la voix brisée, presque inaudible.

— Plus fort. Je veux que les murs de cette putain de baraque s’en souviennent.

Il la frappa du plat de la main sur la cuisse, un claquement sec qui fit écho dans le silence souterrain. La marque rouge apparut instantanément sur sa peau laiteuse. Élise gémit, un son qui tenait plus du râle animal que de la protestation.

— Je veux que tu me détruises, hurla-t-elle presque, ses yeux s’emplissant de larmes de rage et d’extase mêlées. Prends tout. Ne laisse rien de propre.

Gabriel esquissa un sourire cruel, une expression de prédateur ayant enfin brisé sa proie. Sans un mot de plus, il se cambra et s’enfonça de nouveau en elle d’un seul coup de rein brutal, sans ménagement. Le choc fit cogner l’arrière du crâne d’Élise contre le bois. Elle vit des étoiles, mais le plaisir qui irradiait de son col de l’utérus fut si violent qu’elle en perdit toute notion de réalité. Il ne baisait plus, il labourait. Chaque va-et-vient était une agression, un assaut méthodique visant à l’épuiser, à la vider de sa volonté.

Le bruit de leurs chairs s’entrechoquant était la seule musique de ce sanctuaire macabre. C’était un son lourd, gras, mouillé. Gabriel ne se souciait plus de la douceur ; il avait une main serrée autour de la gorge d’Élise, non pour l’étouffer, mais pour sentir les vibrations de ses cris étouffés sous la pression de son pouce. Il voyait ses pupilles se dilater, ses muscles se contracter dans une lutte vaine contre l’invasion constante.

Il retira sa main de sa gorge pour saisir le pistolet qu’elle avait laissé tomber sur le côté. Sans cesser son mouvement de va-et-vient frénétique, il pressa le canon froid de l’arme contre le creux de son cou, juste au-dessus de la clavicule. Le contraste thermique entre le métal glacial et la peau brûlante d’Élise lui arracha un frisson qui remonta jusqu’à l’échine.

— Tu aurais pu l’utiliser, murmura-t-il à son oreille, sa voix vibrant contre son tympan. Tu aurais pu mettre fin à tout ça. Mais tu as préféré sentir ma queue te

déchirer plutôt que de me voir mourir. Tu es aussi damnée que moi, petite sainte.

Il accéléra encore la cadence, ses coups de boutoir devenant désordonnés, dictés par une urgence animale. La sueur perlait sur son front et gouttait sur les seins d'Élise, se mélangeant à la sienne. La puanteur du sexe et de la domination saturait l'espace restreint entre eux. Élise sentit la vague monter, ce moment de non-retour où le corps lâche prise. Elle enroula ses jambes autour de la taille de Gabriel, le tirant plus profondément en elle, cherchant à se fondre dans sa violence. Elle griffa ses épaules, ses ongles traçant des sillons sanglants dans la chair ferme de l'homme, marquant son territoire dans la douleur.

— Encore... plus fort... Gabriel...

Il grogna, une sorte de grondement sourd qui semblait venir du plus profond de ses entrailles. Il ne répondit pas, concentré sur le frottement incendiaire de son gland contre les parois contractées d'Élise. Il la malmenait, la soulevant à chaque assaut, le bois de l'établi protestant dans un grincement sinistre. L'air devenait irrespirable, lourd d'une électricité statique prête à exploser.

Gabriel lâcha l'arme et saisit les deux poignets de la jeune femme pour les plaquer au-dessus de sa tête, les immobilisant dans une poigne de fer. Il la surplombait, ses épaules larges masquant la faible lumière de la cave, n'étant plus qu'une silhouette massive et menaçante dévorant son espace vital. Il la dévorait littéralement, ses dents cherchant la peau tendre de son épaule pour y imprimer une morsure profonde, marquant le pacte qu'ils venaient de sceller dans le sang et le foutre.

Élise bascula. Elle ne sentait plus ses membres, seulement ce point de jonction dévastateur où Gabriel la brisait et la reconstruisait à son image. Le plaisir était si intense qu'il confinait à l'agonie. Elle sentait les parois de son sexe se convulser autour de l'intrus, un spasme réflexe qu'elle ne pouvait plus contrôler. Gabriel, sentant cette étreinte interne se resserrer, jura entre ses dents, ses propres muscles se

tendant comme des câbles d'acier. Il était au bord du gouffre, mais il refusait encore de tomber, voulant prolonger ce moment où elle était totalement sienne, réduite à une masse de nerfs et de désirs hurlants.

Gabriel ne desserra pas l'étreinte de ses mâchoires. Au contraire, il enfonça ses canines plus profondément dans le muscle de son épaule, goûtant le sel de sa peau et l'amertume métallique du sang qui commençait à perler. Élise poussa un cri qui s'étrangla dans sa gorge, un son animal, déchiré entre l'agonie et une extase insoutenable. Ce n'était plus de la douleur, c'était une marque, une scarification charnelle qui scellait son appartenance à cet homme et à l'obscurité qu'il portait.

Il se remit à bouger, mais le rythme avait changé. Ce n'était plus une parade, c'était un pilonnage systématique, brutal, une volonté farouche de la broyer contre le sol poussiéreux de la cave. À chaque coup de butoir, le bassin de Gabriel heurtait le sien avec un claquement sec de viande contre viande, un bruit sourd et mouillé qui résonnait dans le silence oppressant de la pièce. Élise sentait la queue de Gabriel, cette barre de chair brûlante et impitoyable, s'enfoncer jusqu'à heurter son col, lui arrachant des sanglots de plaisir pur. Elle était ouverte, offerte, dévastée par cette intrusion qui semblait vouloir lui arracher les entrailles.

— Regarde-moi, ordonna-t-il d'une voix rauque, arrachant enfin ses dents de son épaule pour planter ses yeux dans les siens.

Il attrapa ses poignets, les épinglant au-dessus de sa tête d'une seule main, tandis que l'autre venait se refermer sur sa gorge, non pas pour l'étouffer, mais pour lui rappeler que sa vie ne tenait qu'à son bon vouloir. Élise obéit, les yeux révulsés, les pupilles dilatées au point de dévorer l'iris. Elle voyait en lui le monstre, l'assassin, le prédateur, et elle s'y reconnaissait. Le pacte n'était pas seulement dans le sang, il était dans cette soumission totale à la noirceur. Elle ne voulait plus être sauvée. Elle voulait être perdue.

— Tu es à moi, Élise. Jusque dans l'enfer que nous allons bâtir, lâcha Gabriel entre deux respirations saccadées.

Il accéléra encore, ses coups devenant frénétiques. La sueur coulait de son front, tombant en gouttes lourdes sur la poitrine d'Élise, se mélangeant à la sienne. L'air dans la cave était devenu irrespirable, chargé d'une odeur de sexe brut, de cuir et de poussière. Le con d'Élise était une fournaise, une plaie béante et affamée qui aspirait chaque centimètre de lui. Elle sentait les parois de son sexe, irritées et gorgées de sang, se contracter dans des spasmes de plus en plus violents, une série de petits chocs électriques qui partaient de son bas-ventre pour irradier tout son corps.

Elle commença à défaillir. Sa tête bascula en arrière, ses ongles griffant le sol de terre battue, cherchant une prise qu'elle ne trouvait pas. Elle était en train de rompre. La jouissance montait, non pas comme une vague, mais comme une explosion de napalm. C'était trop. Trop de sensation, trop de puissance, trop de lui.

— Gabriel... Gabriel, s'il te plaît... glapit-elle, ne sachant même plus ce qu'elle demandait, la fin ou l'éternité.

Il ne répondit pas par des mots. Il lâcha sa gorge pour glisser sa main entre leurs corps, ses doigts rudes venant écraser son clitoris gonflé, ajoutant une torture sensorielle supplémentaire au ravage interne qu'il opérait. Ce fut le déclencheur. Élise explosa. Ses muscles pelviens se verrouillèrent autour du membre de Gabriel dans une étreinte si serrée qu'il laissa échapper un grognement de douleur mêlé de triomphe. Elle hurlait, le corps arqué, les membres secoués par des tremblements convulsifs, tandis que des vagues de plaisir noir la submergeaient, lui arrachant toute conscience du monde extérieur.

Gabriel, sentant le vide se faire en elle, ne chercha plus à se retenir. Il s'enfonça une dernière fois, de toute sa longueur, atteignant les profondeurs les plus intimes de son être. Il se figea, les muscles du dos saillants sous l'effort, le visage tordu par un rictus

presque effrayant. Sa semence jaillit en jets brûlants, inondant le fond de son vagin, une lave visqueuse qui semblait la marquer au fer rouge de l'intérieur. Il se vida en elle avec une violence qui la fit tressaillir à chaque pulsation, son foutre se mélangeant à leurs jus de plaisir et au sang de sa morsure.

Pendant de longues secondes, le seul bruit fut celui de leurs respirations erratiques, deux fauves épuisés sur un champ de ruines. Gabriel finit par s'effondrer sur elle, tout son poids écrasant la jeune femme, ses membres encore tremblants s'imbriquant dans les siens. Il ne se retira pas. Il restait là, ancré en elle, son sexe perdant lentement de sa superbe mais demeurant le pivot de leur nouveau monde.

Élise fixait le plafond de la cave, les larmes coulant sur ses tempes, non pas de tristesse, mais de soulagement. La gâchette n'avait pas été pressée, mais la mort avait eu lieu quand même. La mort de la femme qu'elle était, de sa morale, de ses peurs. Elle caressa doucement les cheveux trempés de sueur de l'homme qui l'avait brisée pour mieux la posséder.

Le silence qui suivit n'était pas un apaisement, c'était le calme lourd après un carnage. Ils étaient désormais liés par une abjection partagée, par cette étreinte qui avait transcendé la chair pour corrompre l'âme. Dans l'ombre de la cave, le sang et le sperme scellaient une alliance que rien, ni la loi, ni la raison, ne pourrait plus défaire. L'inauguration était terminée. Les ténèbres pouvaient enfin régner.

Chapitre 13

Le Prix de la Loyauté

La terre battue collait à la peau d'Élise, un mélange de poussière froide et de l'humidité poisseuse des fluides qui s'écoulaient entre ses cuisses. Gabriel l'écrasait de tout son poids, une masse de muscles denses et de chaleur fiévreuse qui l'étouffait autant qu'elle l'ancrait au sol. Il était toujours à l'intérieur d'elle, son sexe dur et encore palpitant dans l'étreinte serrée de ses entrailles, prolongeant une possession qui n'avait plus rien de civilisé. Le silence de la cave était épais, seulement troublé par le sifflement de leurs respirations erratiques et le goutte-à-goutte lointain d'une canalisation percée.

Élise fixait le plafond de béton brut, les pupilles dilatées par l'obscurité et le contrecoup de l'extase. Elle sentait le sang chaud de sa propre gorge, là où Gabriel l'avait mordue avec une ferveur animale, couler lentement vers sa clavicule pour se mêler à la sueur qui saturait leurs corps. C'était une douleur délicieuse, une preuve physique de son existence dans le chaos. Le sperme de Gabriel, mêlé à son propre plaisir, poissait ses fesses et s'étalait sur le sol meuble, créant une boue charnelle qui l'emprisonnait. Elle ne voulait pas bouger. Elle voulait rester ainsi, épinglée au sol par ce monstre, son corps servant de réceptacle à une violence qu'elle commençait à chérir.

Soudain, une vibration sourde remonta par le sol, une secousse qui n'avait rien de sexuel. Gabriel se figea instantanément. Son érection, toujours logée au fond d'Élise, sembla se durcir encore sous l'effet de la menace. Il ne se retira pas. Il redressa simplement le buste, ses mains calleuses s'enfonçant dans la terre de chaque côté de la tête d'Élise, ses yeux noirs scrutant les ténèbres de l'escalier qui menait à la surface.

Un fracas métallique retentit en haut, suivi du hurlement étouffé d'une alarme de sécurité. Puis, le craquement sec d'une rafale de pistolet-mitrailleur.

— Ne bouge pas, murmura Gabriel.

Sa voix était un grognement bas, dénué de toute peur, presque prédatrice. Il se dégagea enfin d'elle dans un bruit de succion humide qui fit frissonner Élise jusqu'à la moelle. Elle se sentit soudainement vide, exposée au froid cinglant de la cave alors que l'air frappait ses muqueuses à vif. Elle resta allongée, les jambes écartées, le ventre encore convulsé par des spasmes résiduels, observant Gabriel se relever avec une grâce de fauve. Il était nu, couvert de la poussière du sol et des marques de leurs ébats, mais sa posture était déjà celle d'un tueur.

Un autre choc ébranla la structure. Des pas lourds résonnèrent sur le parquet de l'appartement, juste au-dessus de leurs têtes. Le plafond de verre de l'étage supérieur devait être en train de voler en éclats sous les balles. Élise sentit une montée d'adrénaline si violente qu'elle en eut la nausée. Ce n'était plus un jeu de pouvoir érotique ; c'était la réalité brute du monde de Gabriel qui venait réclamer son dû.

— Ils sont là pour moi, Élise.

Il se tourna vers elle, son visage à moitié masqué par les ombres. Il n'y avait aucune compassion dans son regard, seulement une curiosité froide, comme s'il testait la solidité de l'objet qu'il venait de briser. Il tendit le bras vers un recoin sombre et en sortit un étui en cuir noir. À l'intérieur, deux Sig Sauer luisaient d'un éclat sinistre.

Il jeta l'une des armes sur la terre battue, à quelques centimètres des doigts d'Élise. Le métal froid heurta la poussière, juste à côté d'une traînée de foudre qui luisait encore.

— Tu m'as dit que tu voulais comprendre ce qui était brisé, dit-il en chargeant son propre pistolet avec un clic métallique définitif. Ce soir, tu vas apprendre à le réparer

avec du sang. Si tu ne tires pas, ils nous tueront tous les deux sur ce sol, avant même que ma semence n'ait fini de sécher en toi.

Élise se redressa sur les coudes, ses muscles protestant contre l'effort. Sa vulve la brûlait, irritée par la rudesse de l'acte précédent, et elle sentait le liquide séminal couler le long de sa cuisse intérieure. L'odeur de Gabriel, musquée et métallique, était partout. Elle regarda l'arme, puis leva les yeux vers lui. Il n'allait pas l'aider. Il n'allait pas la protéger comme un chevalier. Il l'invitait dans sa propre monstruosité.

Un cri retentit dans l'escalier, suivi du bruit de bottes dévalant les marches.

— Prends-le, ordonna-t-il.

Élise tendit une main tremblante. Ses doigts, encore tachés du sang de sa propre blessure au cou, se refermèrent sur la crosse rugueuse du pistolet. Le poids était surprenant, une promesse de mort logée au creux de sa paume. Elle se leva, chancelante, sa nudité devenant une armure de vulnérabilité absolue. Elle était couverte de lui, marquée par lui, et maintenant, elle allait tuer pour lui.

La porte de la cave vola en éclats sous un coup de bélier. Une lumière aveuglante de lampe tactique balaya l'obscurité, découpant la silhouette de Gabriel qui se jeta sur le côté. Élise se retrouva seule dans le faisceau, exposée, ses seins pointant sous le froid, ses hanches encore barbouillées des preuves de leur accouplement. L'homme qui apparut dans l'embrasure s'arrêta une fraction de seconde, déstabilisé par la vision de cette femme nue, magnifique et souillée, debout au milieu du sang et de la terre.

C'était cette fraction de seconde qu'Élise saisit. Son cœur cognait contre ses côtes comme un animal en cage. Elle ne réfléchit pas à la morale, à son métier de restauratrice, à la vie qu'elle laissait derrière elle. Elle ne ressentit que l'appel viscéral du danger, une extension de l'orgasme qu'il venait de lui arracher.

Elle leva l'arme à deux mains, ses bras tremblant de tension. Le canon visait le plexus de l'intrus.

— Fais-le, murmura la voix de Gabriel, quelque part dans l'ombre derrière elle. Montre-moi que tu m'appartiens.

Elle pressa la détente. Le recul fut un choc électrique qui remonta dans ses épaules, plus violent que n'importe quelle poussée de Gabriel. Le coup de feu déchira l'air confiné de la cave, une détonation assourdissante qui lui vrilla les tympans. L'homme fut projeté en arrière, sa poitrine explosant en un brouillard rouge qui vint tacher les murs de béton.

Élise ne détourna pas les yeux. Elle regarda le corps s'effondrer, le sang se répandre pour rejoindre le leur sur le sol. Elle sentit une chaleur nouvelle envahir son bas-ventre, une excitation sombre et irrésistible. Elle venait de franchir le seuil. Elle n'était plus la victime, elle était la complice. Elle tourna le visage vers Gabriel, son souffle court, ses yeux brûlant d'une lueur démente.

Il était là, un sourire cruel étirant ses lèvres, déjà prêt à accueillir le prochain assaillant, mais son regard restait ancré sur elle, sur sa nudité souillée par la guerre, plus désirée que jamais.

Gabriel ne l'embrassa pas. Il fondit sur elle comme un prédateur sur une plaie ouverte, ses doigts s'ancrant dans ses cheveux avec une brutalité qui fit basculer la tête d'Élise en arrière. L'odeur âcre de la poudre flottait encore entre eux, se mélangeant à la puanteur métallique du sang qui s'étalait sur le sol. Il grogna contre sa gorge, un son animal, vibrant de la fureur du combat et d'une érection qui cognait déjà contre sa cuisse à travers le tissu de son pantalon de combat.

— Regarde ce que tu as fait, souffla-t-il, sa voix n'étant plus qu'un râle de possession. Tu l'as ouvert en deux pour moi.

Il força Elise à regarder le cadavre dont les derniers spasmes agitaient encore les membres dans une mare grandissante. Elle tremblait, les muscles de ses bras encore tétanisés par le recul de l'arme qu'elle tenait toujours. Gabriel ne lui reprit pas le pistolet. Il préféra plaquer son corps massif contre le sien, l'écrasant contre le mur de béton froid et rugueux. Le contraste entre la fraîcheur de la pierre et la fournaise qui émanait de lui lui arracha un gémissement étranglé.

Sa main libre descendit brutalement, arrachant les derniers lambeaux de tissu qui gênaient son accès. Il n'y avait aucune place pour la douceur. Ses doigts, calleux et tachés de suie, s'enfoncèrent entre ses cuisses déjà trempées. Élise arqua le dos, son cri se perdant dans le cou de Gabriel alors qu'il fouillait son intimité avec une violence revendicatrice. Elle était brûlante, offerte, son corps réagissant à la mort qu'elle venait de donner par une poussée de vie obscène.

— Tu es à moi, Élise. Jusque dans tes crimes. Surtout dans tes crimes, gronda-t-il à son oreille, sa langue léchant la sueur qui coulait sur sa tempe.

Au-dessus d'eux, le fracas de la bataille continuait. Des rafales de fusils d'assaut faisaient vibrer le plafond, libérant des filets de poussière qui retombaient sur leurs peaux moites. Mais ici, dans l'ombre de la cave, le temps s'était dilaté. Gabriel déboutonna son pantalon d'un geste sec, libérant son sexe déjà dur à en rompre, une verge pulsante qui cherchait la chaleur de la chair.

Il la souleva par les hanches, les pieds d'Élise quittant le sol ensanglanté. Elle entoura sa taille de ses jambes, cherchant instinctivement l'ancrage, le contact brut. Le pistolet tomba de ses mains avec un bruit sourd, oublié, alors qu'elle griffait les épaules massives de l'homme qui l'avait transformée en monstre.

Il ne pénétra pas immédiatement. Il se frotta contre elle, sa queue glissant sur sa vulve gonflée, étalant ses fluides dans un va-et-vient lent et tortueux qui la faisait délirer.

Élise sentait chaque veine, chaque battement de son désir sauvage. Elle voulait être transpercée, voulait que cette douleur et ce plaisir s'entrechoquent pour effacer l'image de l'homme qu'elle venait d'abattre.

— Dis-le, ordonna-t-il en enfonçant un doigt profondément dans son cul, la faisant sursauter de surprise et de luxure. Dis-moi que tu veux que je te baise sur le cadavre de tes ennemis.

— Baise-moi, Gabriel... maintenant... détruis-moi, supplia-t-elle, sa voix brisée par l'adrénaline.

Il n'attendit pas une seconde de plus. D'un coup de rein sauvage, il s'enfonça en elle jusqu'à la garde. Le choc fut tel qu'Élise crut défaillir. Il la remplissait totalement, écartant ses parois avec une force impitoyable. Elle sentit ses entrailles se nouer autour de lui, sa muqueuse s'agripper à ce membre qui la revendiquait comme un territoire conquis.

Gabriel commença à la pilonner avec une rage sourde, chaque assaut la projetant contre le béton. C'était un rythme de guerre, saccadé, sans pitié. Le bruit de leurs corps s'entrechoquant, ce claquement de peau contre peau, couvrait presque les détonations lointaines. Il ne cherchait pas son plaisir à elle, il cherchait à marquer son autorité, à souder leurs âmes dans la violence du moment.

Élise ferma les yeux, sa tête basculant en arrière, sa bouche ouverte sur des silences de pure extase douloureuse. Elle sentait le goût du fer dans sa bouche, le poids de la mort dans la pièce, et cette poussée dévastatrice qui la déchirait et la comblait simultanément. Elle n'était plus une femme, elle était une extension de sa volonté, une créature de sang et de sexe.

Il l'attrapa par la gorge, non pour l'étouffer, mais pour sentir le passage de son air, pour contrôler son souffle alors qu'il accélérât la cadence. Ses coups de boutoir

devenaient plus profonds, plus erratiques, cherchant le point de rupture. La sueur de Gabriel gouttait sur ses seins, se mélangeant à la sienne dans un mélange visqueux.

— Tu sens ça ? rugit-il entre deux coups de reins qui lui arrachèrent un sanglot. Tu sens comme tu es vivante quand tu tues ? Comme tu es mienne quand je te laboure ?

Il se retira presque entièrement avant de s'enfoncer à nouveau, visant son col de l'utérus avec une précision cruelle. Élise sentit ses muscles pelviens se contracter dans un spasme violent. Elle approchait du bord, une jouissance sombre, teintée de la culpabilité de son acte, qui menaçait de l'engloutir.

Soudain, une explosion plus proche que les autres fit trembler les fondations de la maison. Un morceau de plâtre se détacha du plafond, s'écrasant près d'eux. Gabriel ne s'arrêta pas. Au contraire, le danger semblait décupler sa vigueur. Il la retourna contre le mur, la forçant à poser ses mains à plat sur la pierre froide, lui offrant son dos et ses fesses qu'il commença à frapper de la paume de la main, marquant sa peau de traces rouges avant de la reprendre par derrière.

L'angle était différent, plus invasif. Il la saisit par la taille, ses pouces s'enfonçant dans sa chair, et recommença son travail de démolition. Élise gémissait, son visage écrasé contre le béton, sentant le sexe de Gabriel la ramoner sans relâche, chaque mouvement l'enfonçant un peu plus dans une folie sensorielle où la peur et le désir n'étaient plus qu'une seule et même pulsion.

La cave n'était plus un refuge, c'était un autel où ils sacrifiaient leur humanité au profit d'une animalité pure. Les fluides coulaient le long de ses cuisses, se perdant dans la poussière du sol, alors que Gabriel grognait son nom comme une insulte et une prière. Elle était sa complice, sa meurtrière, sa chienne, et elle ne l'avait jamais autant aimé qu'en cet instant de déchéance absolue.

Le béton rugueux lui écorchait les joues, mais Élise ne sentait plus la douleur,

seulement l'onde de choc que Gabriel envoyait dans son bassin à chaque coup de boutoir. Il ne la baisait pas pour la caresser, il la baisait pour la briser, pour extirper d'elle le reste de cette innocence qu'elle avait abandonnée sur le sol de l'entrepôt en pressant la détente. Ses mains, larges et calleuses, s'agrippèrent à ses hanches avec une force telle qu'elle savait que des bleus en forme de doigts marqueraient sa peau pendant des jours. Il la tirait vers lui, son sexe s'enfonçant jusqu'à la garde, heurtant son col de l'utérus avec une violence qui la faisait basculer dans un abîme de spasmes involontaires.

Gabriel ne disait rien, ses respirations n'étaient plus que des râles rauques qui venaient mourir contre la nuque d'Élise. Il sentait l'odeur du sang et de la poudre qui imprégnait encore les cheveux de la jeune femme, un parfum de mort qui agissait sur lui comme le plus puissant des aphrodisiaques. Il la voulait souillée, il la voulait sienne, marquée par le crime qu'elle avait commis pour lui. D'un mouvement brusque, il lui empoigna la chevelure, renversant sa tête en arrière pour l'obliger à le regarder. Ses yeux à lui étaient noirs, dénués de toute humanité, brûlant d'une rage de possession pure.

— Regarde-moi, ordonna-t-il d'une voix qui n'était plus qu'un grondement de prédateur.

Élise obéit, les yeux révulsés par le plaisir, les lèvres entrouvertes sur des gémissements hachés. Elle voyait l'homme qu'elle avait sauvé, le monstre qu'elle aimait, et elle se voyait en lui. Elle n'était plus la victime, elle était l'arme. Gabriel lâcha ses hanches pour glisser une main entre leurs corps, cherchant son sexe déjà gorgé de sang et inondé de son propre désir. Ses doigts, rudes et impatients, écrasèrent son clitoris alors qu'il continuait de la ramoner avec une cadence frénétique. Le contraste entre le froid de la pierre contre son ventre et la chaleur incendiaire de Gabriel la déchirait de l'intérieur.

Elle sentit la montée approcher, une décharge électrique qui partait de son entrejambe

pour irradier dans chaque nerf de son corps. C'était une jouissance sale, lourde, chargée de toute l'adrénaline du combat. Gabriel le sentit aussi. Ses coups devinrent plus courts, plus rapides, son bassin percutant ses fesses avec un bruit de chair contre chair qui résonnait dans le silence sépulcral de la cave. La poussière s'élevait autour d'eux, collant à leur peau moite de sueur.

— Donne-moi tout, murmura-t-il à son oreille avant d'y enfoncer ses dents, mordant le lobe jusqu'au sang. Tout ce que tu as pris à ce mec, donne-le-moi maintenant.

Élise hurla, un cri déchirant qui se perdit contre les murs humides. Son vagin se contracta violemment sur le membre de Gabriel, le serrant comme un étau, alors que son orgasme l'emportait. C'était une explosion de noirceur, une décharge de fluides et de cris. Au même instant, Gabriel poussa un grognement sourd, sa colonne vertébrale se cambrant sous l'effort. Il s'enfonça une dernière fois, le plus profondément possible, et déchargea son foutre brûlant à l'intérieur d'elle, de grandes giclées qui semblaient la remplir de son propre venin.

Il resta ainsi plusieurs secondes, cloué contre elle, son sexe palpitant encore au fond de ses entrailles. Le silence revint, seulement troublé par leurs souffles courts et le bruit des gouttes d'eau qui tombaient quelque part dans l'ombre. Il ne la lâcha pas tout de suite. Il savoura la défaite de son corps contre le sien, la manière dont elle tremblait, ses jambes prêtes à se dérober.

Lentement, il se retira. Le bruit de succion qui en résulta parut obscène dans l'air froid. Élise glissa le long du mur, ses genoux heurtant le sol poussiéreux. Elle sentit le mélange de sa mouille et de sa semence couler lentement le long de ses cuisses intérieures, une trace chaude et poisseuse de leur union brutale. Gabriel se tenait au-dessus d'elle, réajustant ses vêtements avec une froideur déconcertante, bien que son regard reste fixé sur elle.

Il tendit une main vers elle, non pas pour l'aider à se relever, mais pour saisir son

menton et l'obliger à lever les yeux vers lui. Son pouce écrasa sa lèvre inférieure, y déposant un peu de la crasse et de la sueur qu'il portait sur lui.

— Tu appartiens à ce monde maintenant, Élise. Il n'y a plus de retour en arrière possible. Tu as tué pour moi, tu as baisé comme une chienne pour moi.

Elle ne répondit pas. Elle n'avait pas besoin de le faire. Le lien était scellé dans le sang et le foutre. Elle se laissa tomber en arrière contre le béton, fixant le plafond bas, épuisée, vide, mais habitée par une certitude sauvage. Elle n'était plus la proie de personne. Elle était la reine de ce néant, la complice d'un diable, et elle n'avait jamais été aussi vivante que dans cette déchéance.

Gabriel se détourna, ramassant son arme posée sur une caisse, et s'éloigna vers l'escalier sans un regard de plus. Élise resta seule dans l'obscurité, le corps meurtri et le cœur noir, écoutant le bruit de ses pas qui s'effaçaient, emportant avec eux les derniers vestiges de sa vie d'avant. Elle ferma les yeux, une main pressée sur son ventre où la chaleur de Gabriel commençait à refroidir, acceptant enfin le prix de sa loyauté : une éternité de ténèbres partagées.

Chapitre 14

L'Éternité dans l'Abîme

Le froid du béton contre son dos n'était plus une agression, mais une ancre. Élise restait immobile, les jambes repliées, une main pressée contre son ventre qui tressaillait encore de spasmes résiduels. L'obscurité de la cave était presque totale, striée seulement par la lueur blafarde qui tombait du haut de l'escalier, là où Gabriel se tenait. Elle sentait la poussière s'infiltrer dans ses pores, collant à la sueur qui recouvrait sa peau. Entre ses cuisses, la sensation était poisseuse, une traînée de foutre refroidi mêlée à sa propre cyprine qui coulait lentement vers le sol brut.

Elle ne cherchait pas à se couvrir. Sa robe n'était plus qu'un lambeau de tissu inutile jeté près d'une caisse vermoulue. Son lobe d'oreille, déchiré par la violence d'une morsure un peu trop profonde, lançait des pulsations de douleur sourde. Une goutte de sang perla, roula le long de son cou pour se perdre dans le creux de sa clavicule. Elle l'accueillit avec une sorte de gratitude morbide. La douleur était la seule chose qui lui prouvait qu'elle n'avait pas totalement disparu dans l'abîme que Gabriel avait creusé en elle.

Gabriel lui tournait le dos, sa silhouette massive découpée par la lumière d'en haut. Il réajustait sa chemise d'un geste machinal, les muscles de ses épaules roulant sous le tissu sombre. L'arme à feu pendait au bout de son bras droit, un prolongement naturel de sa main, son métal noir reflétant la seule lueur de la pièce. Le silence était lourd, saturé de l'odeur métallique du sang, de l'ozone des tirs récents et de l'effluve musquée de leur accouplement sauvage.

Élise ferma les yeux, savourant le goût de la cendre dans sa bouche. Elle savait qu'elle aurait dû éprouver de la terreur, ou au moins de la honte. Mais à la place, une chaleur

sombre et épaisse pulsait au fond de son bassin. Elle se rendait compte, avec une lucidité qui l'effrayait, qu'elle n'était plus la victime qu'il avait traînée dans ces bas-fonds. Elle était devenue l'extension de sa monstruosité. Elle aimait l'empreinte de ses doigts sur ses hanches, les ecchymoses qui fleurissaient sur sa peau comme des fleurs vénéneuses. Elle aimait l'homme qui tenait la mort entre ses doigts.

Le craquement de ses bottes sur le sol cimenté brisa le silence. Gabriel s'arrêta au pied de la première marche. Il ne se retourna pas immédiatement, mais son corps se tendit, comme s'il humait l'air pour capter la moindre trace de sa soumission.

— Tu ne bouges pas, Élise, dit-il d'une voix basse, dénuée de toute émotion humaine.

Ce n'était pas une question, c'était un constat. Il la connaissait. Il savait que ses jambes étaient trop faibles pour la porter, et que son esprit l'était encore plus. Elle laissa échapper un souffle court, presque un gémissement.

— Pourquoi je bougerais ? murmura-t-elle, sa voix éraillée par les cris qu'elle avait poussés plus tôt. Il n'y a nulle part où aller.

Gabriel pivota lentement. Son visage était dans l'ombre, mais ses yeux brûlaient d'une intensité prédatrice. Il la détailla, son regard glissant sur sa nudité souillée, s'arrêtant sur la tache de sang à son oreille, puis sur l'humidité qui luisait encore entre ses jambes écartées. Un sourire cruel, presque imperceptible, étira ses lèvres. Il revint vers elle, la démarche lente, prédatrice. Chaque pas faisait résonner le métal de l'arme contre sa cuisse.

Il s'accroupit devant elle, brisant son espace vital, l'étouffant de son odeur de cuir et de tabac froid. Il posa le canon de son pistolet, encore chaud, contre son menton pour l'obliger à lever la tête. Le contact du métal brûlant contre sa peau la fit frissonner de la tête aux pieds.

— Regarde-toi, dit-il en pressant l'acier plus fort, faisant basculer son crâne contre le béton. Tu es couverte de ma semence et de ton propre sang. Tu es une ruine, Élise. Ma ruine.

Il lâcha l'arme pour saisir sa gorge, ses doigts longs et puissants se refermant avec une précision chirurgicale, juste assez pour entraver son souffle sans l'étouffer. De son autre main, il saisit sa cuisse, enfonçant ses ongles dans la chair tendre, là où la peau était la plus sensible. Élise ouvrit la bouche, cherchant de l'air, sa langue léchant instinctivement ses lèvres gercées. Elle vit l'éclat de désir pur dans le regard de Gabriel, une faim qui ne serait jamais rassasiée, peu importe combien de fois il la briserait.

— Je n'ai plus peur de toi, Gabriel, parvint-elle à articuler malgré la pression sur sa trachée.

Il ricana, un son sec et sans joie. Il lâcha sa gorge pour glisser sa main plus bas, ses doigts s'enfonçant brutalement dans son intimité encore béante et trempée. Élise arqua le dos, un cri étouffé mourant dans sa gorge alors qu'il la fouillait sans ménagement, ses phalanges raclant les parois sensibles.

— Tu ne devrais pas avoir peur, Élise. Tu devrais avoir horreur de ce que tu es devenue. Tu sens ça ? Tu es tellement ouverte pour moi que tu ne peux même plus te refermer. Tu es mienne jusqu'à la moelle.

Il retira ses doigts, luisants de fluides mêlés, et les porta à ses propres lèvres pour les goûter, ses yeux ne quittant jamais les siens. L'obscénité du geste provoqua une décharge électrique dans le ventre d'Élise. Elle sentit ses propres muscles se contracter, réclamant davantage de cette humiliation qui la faisait se sentir plus vivante que n'importe quelle œuvre d'art qu'elle avait jamais restaurée. Elle était l'œuvre profanée, et il était l'artisan de sa destruction.

— Recommence, supplia-t-elle dans un souffle, sa main agrippant désespérément le revers de sa veste. Ne me laisse pas comme ça. Ne me laisse pas seule dans le noir.

Gabriel saisit ses poignets et les plaqua au-dessus de sa tête contre le mur froid. Il se pressa contre elle, son érection déjà dure et impitoyable écrasant son bas-ventre à travers le tissu de son pantalon.

— Tu veux que je te finisse ici, dans la poussière ? Tu veux que je te traite comme la chienne que tu as décidé d'être ?

Elle hocha la tête frénétiquement, ses cheveux collés à son front par la sueur. Elle voulait qu'il la déchire, qu'il efface tout ce qui restait de la femme civilisée qu'elle avait été. Elle voulait qu'il lui rappelle, par la force et par la chair, qu'ils appartenaient désormais au même monde d'ombres et de cendres.

Gabriel ne répondit que par un rictus cruel, une expression qui n'avait plus rien d'humain. Il lâcha ses poignets, mais avant qu'elle ne puisse reprendre son souffle, sa main droite descendit avec une force brutale pour s'écraser contre sa fesse nue, le claquement de la chair contre la chair résonnant violemment dans le silence de la pièce en ruine. La douleur cuisante se propagea dans le bassin d'Élise, une décharge électrique qui la fit cambrer instinctivement le dos.

— Regarde-toi, murmura-t-il à son oreille, sa voix n'étant plus qu'un râle caverneux. Regarde ce que tu es devenue. Une petite chose brisée qui en redemande.

Il attrapa l'encolure de sa robe, le tissu précieux qu'elle avait tant chéri, et tira d'un coup sec. Le craquement sinistre de la soie qui se déchire fut pour Élise le son de sa propre libération. Les lambeaux tombèrent autour de ses chevilles, la laissant exposée, frissonnante, offerte à la lumière crue et sale qui filtrait par les fenêtres brisées. Gabriel ne lui laissa pas le temps de se sentir vulnérable. Il la saisit par les

cheveux, rejetant sa tête en arrière avec une violence contrôlée, l'obligeant à croiser son regard noir, vide de toute pitié.

Ses doigts libres s'insinuèrent entre ses cuisses, cherchant la fente déjà inondée de son désir. Quand il trouva la chair gonflée et brûlante, il ne fut pas tendre. Il enfonça deux doigts d'un coup, fouillant son intimité avec une rudesse qui lui arracha un cri étranglé. Elle n'était plus qu'une plaie ouverte, une masse de nerfs à vif réclamant davantage de ce traitement dégradant.

— Tu es tellement trempée, Élise. Tu es dégueulasse de besoin, cracha-t-il en tournant ses doigts à l'intérieur d'elle, sentant les parois de son sexe se contracter désespérément sur lui. Dis-moi ce que tu veux. Dis-le avec tes mots de monstre.

— Je veux que tu me baises, Gabriel, haleta-t-elle, les yeux révulsés par le plaisir brut de cette intrusion. Je veux que tu me remplisses... je veux sentir ton foutre en moi, je veux que tu me marques pour que tout le monde sache que je suis à toi.

Il rit, un son sec et sans joie, avant de retirer ses doigts pour les porter à sa bouche. Il la força à lécher son propre suc sur ses phalanges, l'humiliant par ce geste qui la ramenait à son état le plus animal. La saveur âcre et salée de son propre désir sur la peau de Gabriel agit comme un poison délicieux dans ses veines.

Sans un mot, il déboutonna son pantalon, libérant son sexe qui jaillit, sombre et veineux, déjà tendu par une excitation féroce. Élise baissa les yeux, fascinée par l'organe qui allait achever sa transformation. Il était le prolongement de sa propre noirceur, l'instrument de leur règne commun sur ce champ de ruines. Gabriel la saisit par la taille et la souleva, l'adossant à nouveau contre le mur de pierre dont les aspérités écorchaient sa peau délicate.

Elle entoura ses hanches de ses jambes, s'ouvrant totalement, offrant sa vulnérabilité à sa force brute. Il ne chercha pas à entrer doucement. Il se cala contre elle, la pointe de

son gland cherchant l'entrée de son tunnel de chair, et poussa avec une force dévastatrice. Élise hurla, un son qui se perdit dans la gorge de Gabriel alors qu'il écrasait ses lèvres contre les siennes dans un baiser qui tenait plus de la morsure que de la tendresse.

Il était en elle, immense et impitoyable, écartant ses chairs avec une autorité qui la faisait trembler de tout son long. La sensation d'être ainsi transpercée, possédée jusqu'au fond de son être, balaya les derniers vestiges de sa raison. Chaque centimètre de son corps hurlait son appartenance à cet homme, à ce démon qu'elle avait elle-même invoqué.

Gabriel commença à bouger, des coups de boutoir lents, profonds, calculés pour lui infliger autant de plaisir que de douleur. À chaque va-et-vient, le bruit de leurs corps s'entrechoquant remplissait l'espace, un rythme sourd et primitif. La sueur commençait à perler sur leurs fronts, se mélangeant alors qu'ils s'agrippaient l'un à l'autre comme des naufragés.

— Tu sens ça ? grogna-t-il contre son cou, ses dents se plantant dans la chair tendre de son épaule. Tu sens comme tu m'accueilles ? Tu es faite pour ça, Élise. Pour être ma chose, ma reine des cendres.

Elle ne pouvait plus répondre par des mots. Seuls des gémissements rauques s'échappaient de sa bouche alors qu'elle griffait le dos de Gabriel, ses ongles s'enfonçant dans ses muscles puissants, y laissant des sillons sanglants. Elle voulait plus de lui, plus de cette rage qui l'habitait. Elle contracta ses muscles vaginaux autour de lui, l'emprisonnant dans sa propre chaleur, le défiant de perdre le contrôle.

La tension dans la pièce devint presque insupportable, chargée d'une électricité statique née de leur haine et de leur besoin mutuel. Gabriel accéléra la cadence, ses mains enserrant ses cuisses pour la maintenir fermement contre lui, chaque choc la soulevant un peu plus contre le mur. Il n'y avait plus de place pour la douceur, plus de

place pour la lumière. Dans cet abîme qu'ils s'étaient construit, seul comptait le frottement de leurs sexes, l'odeur de la sueur et du sexe, et cette certitude délicieuse qu'ils étaient en train de se consumer ensemble.

Élise sentait l'orgasme monter, une vague noire et menaçante qui menaçait de l'engloutir. Son corps se tendit comme un arc, ses seins s'écrasant contre le torse de Gabriel, ses mamelons dressés et douloureux frottant contre le tissu de sa chemise qu'elle avait fini par déboutonner dans son agonie de plaisir.

— Plus fort, Gabriel... plus fort ! supplia-t-elle, sa voix se brisant sous l'intensité de l'assaut. Tue-moi avec ça... ne t'arrête jamais...

Il resserra son emprise, ses yeux brillant d'une lueur démoniaque alors qu'il s'enfonçait encore plus profondément, cherchant à atteindre ce point de non-retour où leurs âmes finiraient de fusionner dans l'infamie. La poussière autour d'eux semblait danser au rythme de leur baise furieuse, témoins silencieux d'un sacre de l'ombre qui ne faisait que commencer. Chaque mouvement de Gabriel était une déclaration de guerre, chaque spasme d'Élise une reddition totale. Ils étaient perdus, et dans cette perte, ils trouvaient enfin la seule vérité qui valait la peine d'être vécue : celle de leur propre destruction.

Gabriel ne répondit pas par des mots, mais par une brutalité renouvelée. Sa main se referma sur la gorge d'Élise, non pas pour l'étouffer, mais pour l'ancrer dans la réalité crue de leur étreinte. Il la fit basculer en avant, l'obligeant à poser ses mains sur le sol jonché de débris et de poussière grise, les fesses offertes, haut levées vers son propre désastre. Elle sentit l'air froid de la pièce sur sa peau trempée de sueur avant que la chaleur massive de Gabriel ne vienne la recouvrir à nouveau.

Il ne prit pas de gants. Il saisit ses hanches avec une force qui laisserait des marques violacées, ses doigts s'enfonçant dans la chair souple, et il se repositionna. Sans un avertissement, il s'enfonça de nouveau en elle d'un coup de rein dévastateur. Élise

poussa un cri qui se perdit dans le vide de la pièce, un son animal, entre l'agonie et l'extase pure. Sa chatte, gorgée de sang et brûlante, se contractait spasmodiquement autour du membre de Gabriel, tentant d'aspirer chaque centimètre de cette invasion.

— Regarde ce que tu es devenue, murmura-t-il contre son oreille, sa voix basse et chargée de venin. Ma chienne. Ma reine de cendres.

Il commença un va-et-vient frénétique, une cadence de marteau-piqueur qui faisait claquer leurs corps l'un contre l'autre dans un bruit humide et obscène. Élise sentait le frottement et le lubrifiant naturel s'écouler le long de ses cuisses, se mélangeant à la poussière du sol pour souiller ses genoux, mais elle s'en moquait. Elle aimait cette salissure. Elle la revendiquait. Elle n'était plus la femme fragile qui craignait l'ombre ; elle était l'ombre elle-même, se nourrissant de la violence de cet homme qu'elle avait appris à désirer plus que sa propre vie.

À chaque assaut, Gabriel la soulevait presque du sol. Sa bite, dure comme la pierre, heurtait son col avec une précision chirurgicale, déclenchant des décharges électriques qui lui faisaient perdre le contrôle de ses membres. Elle griffait le parquet, ses ongles s'arrachant presque sur le bois brut, cherchant une prise alors qu'elle sombrait dans le néant de la sensation. Ses seins balançaient au rythme de sa baise, ses mamelons endoloris frottant contre le sol poussiéreux, ajoutant une couche de douleur exquise à son supplice.

— Je ne suis... rien sans toi... haleta-t-elle, sa tête retombant en arrière pour chercher le regard de son bourreau. Détruis-moi... Gabriel... vide-toi en moi... tue la dernière part d'humanité qu'il me reste !

Il grogna, un son guttural venant du fond de sa poitrine. Il la saisit par les cheveux, tirant sa tête en arrière avec une violence qui lui fit cambrier l'échine jusqu'au point de rupture. Il accéléra encore, ses mouvements devenant erratiques, dictés par une pulsion purement bestiale. Il n'y avait plus de technique, plus de retenue, seulement le

besoin viscéral de posséder, de marquer, de dévaster.

La friction devint incendiaire. Élise sentait les parois de son con s'enflammer, sa sensibilité exacerbée par les assauts répétés. Elle était au bord d'un précipice, son corps tendu comme une corde de piano prête à rompre. Elle voyait des étoiles, le monde autour d'elle se dissolvait dans un flou de gris et de noir. Gabriel était son seul repère, l'ancre de sa déchéance.

Soudain, il se figea, son corps tout entier parcouru d'un tremblement violent. Il s'enfonça une dernière fois, jusqu'à la garde, son gland venant percuter le fond de ses entrailles avec une force inouïe. Élise explosa. Le spasme commença dans son bas-ventre et se propagea comme une onde de choc à travers tout son être. Elle hurla, les yeux révulsés, alors que les parois de son sexe se refermaient dans un étai impitoyable sur le membre de Gabriel.

Il expulsa sa semence avec une rage contenue, des jets brûlants et saccadés qui semblèrent la remplir jusqu'à l'âme. Il ne se retira pas. Il resta là, haletant, pesant de tout son poids sur elle, son front appuyé contre sa nuque, alors que leurs souffles courts étaient les seuls sons dans le silence de mort de la pièce.

Le silence se fit pesant, seulement rompu par le bruit des fluides qui continuaient de s'écouler doucement entre eux. Élise restait prostrée au sol, les bras tremblants, le visage pressé contre la poussière. Elle se sentait vide, lavée de tout espoir, mais habitée d'une force nouvelle, une force sombre et absolue. Elle n'avait plus peur du monstre derrière elle, car elle sentait le même monstre s'éveiller dans son propre sang.

Gabriel se retira lentement, un bruit de succion humide marquant la fin de leur union physique. Il la retourna sans ménagement, la forçant à le regarder. Il était couvert de sueur, ses yeux noirs ne reflétant que le chaos qu'ils venaient de créer ensemble. Il passa une main ensanglantée — peut-être la sienne, peut-être la sienne — sur la joue d'Élise, traçant un sillon de ténèbres sur sa peau pâle.

— C'est fait, dit-il d'une voix dépourvue d'émotion, mais vibrante d'une promesse éternelle. Tu es à moi. Et ce monde est le nôtre.

Élise laissa échapper un rire faible, une sonorité brisée qui s'éleva vers le plafond décrépit. Elle prit la main de Gabriel et en lécha le sang, ses yeux fixés dans les siens avec une détermination effrayante. Ils n'avaient plus besoin de lumière. Ils étaient les souverains de cet abîme, les architectes de leur propre damnation, et alors qu'ils restaient là, parmi les décombres de leur passé, ils savaient que l'éternité ne serait pas assez longue pour épuiser la noirceur de leur amour.

Le chapitre de leur vie d'avant s'était refermé dans le sang et le foute. Un nouveau règne commençait, bâti sur les cendres de ce qu'ils avaient été. Ils étaient libres, enfin, d'être les démons qu'ils avaient toujours porté en eux. Ils ne fermèrent pas les yeux ; ils contemplèrent leur royaume de ruines, et ils trouvèrent cela magnifique.

FIN

Merci d'avoir lu "Aimer un Monstre : Le Goût des Ténèbres"

Une œuvre écrite par Eros

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)